
Google

LA

VIE ÉTERNELLE

SEPT DISCOURS

PAR

ERNEST NAVILLE

Ancien professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Genève

Troisième Édition

PARIS

LIBRAIRIE JOEL CHERBULIEZ | LIBRAIRIE AUGUSTE DURAND

RUE DE LA MONNAIE | RUE DES GRÈS

1863

LA

VIE ÉTERNELLE

TRADUCTIONS

LA VIE ÉTERNELLE, traduite en langue russe par N. Cergievskoy, professeur de théologie à l'université de Moscou. 1 vol. in-8°. Typographie Katkoff, à Moscou, 1863.

DAS EWIGE LEBEN, ins Deutsche übertragen von Friederike Pressel. In-12. Leipzig, Hæssel, 1863.

LIFE ETERNAL, from the french-dedicated by permission, to the Right Reverend Dr Bickersteth bishop of Ripon. In-8°. London, Dalton, 1863.

LA VITA ETERNA, versione dal testo francese. In-8°. Napoli, 1862.

ÉDITION TIRÉE A 2000 EXEMPLAIRES.

LA

VIE ÉTERNELLE

SEPT DISCOURS

PAR

ERNEST NAVILLE
Ancien professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Genève

Troisième Édition

PARIS
LIBRAIRIE JOËL CHERBULIEZ | LIBRAIRIE AUGUSTE DURAND
10. RUE DE LA MONNAIE | 7. RUE DES GRÈS

1863

Genève, impr. Ramboz et Schuchardt.

AVANT-PROPOS

Ce volume est composé de discours recueillis au moyen de la sténographie et revus par l'auteur. Ces discours furent prononcés, en premier lieu, au Casino de Genève, en novembre et décembre 1859, devant un auditoire d'un millier d'hommes environ, où se trouvaient représentées les diverses vocations de la société humaine et la plupart des opinions religieuses de notre temps. Ils ont été reproduits à Lausanne, dans des conditions analogues, en janvier 1860, avec les améliorations suggérées par un premier essai. La révision à laquelle ils ont été soumis n'a point changé leur nature primitive ; le lecteur aura sous les yeux une parole écrite et non un travail littéraire conçu et mûri en vue de l'impression.

Je puis du reste transcrire ici les lignes suivantes, inscrites sur la première page d'un livre publié au siècle dernier, et qui renferment l'exacte expression de ma propre pensée : « Mon « dessein, en composant ces discours, n'était pas de les donner « au public. Il n'a fallu rien moins que le suffrage et, si j'ose le

« dire, les sollicitations de plusieurs personnes éclairées pour « me faire vaincre une certaine répugnance dans laquelle il y a « vraisemblablement plus d'amour-propre que de modestie....... « Ce que je désire pour mes faibles productions, c'est que l'Auteur de tout bien daigne les bénir, et ensuite qu'elles vaillent « la peine d'une critique raisonnable, qui, en relevant les défauts dans lesquels je suis tombé, m'apprenne à les corriger et « à faire mieux. »

Genève, juin 1861.

Les discours sur la *Vie éternelle* ont été l'objet d'une critique, non-seulement raisonnable, mais toujours bienveillante, dont je remercie ici les auteurs.

En revoyant mon travail pour cette troisième édition, je l'ai modifié sur divers points, et j'espère l'avoir amélioré.

Genève, avril 1863.

ERNEST NAVILLE.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER DISCOURS

Le problème de la destinée humaine.

Messieurs,

Vos regards se portent souvent sur les rives de notre lac, de ce lac aimé qui baigne les murs de Genève et le pied des collines de Lausanne. Vous est-il arrivé parfois, à l'aspect de ces bords aujourd'hui si peuplés et si riants, de vous représenter l'image des mêmes lieux à l'époque où y parvinrent les premiers pionniers de la civilisation, lorsque nulle habitation humaine ne se réfléchissait dans le miroir des eaux, lorsque le chant du vendangeur n'avait jamais retenti sur ces collines, couvertes encore du sombre manteau des forêts vierges? Ou bien, vous transportant dans les perspectives

indéfinies de l'avenir, vous êtes-vous demandé quelle apparence auront ces rives, lorsqu'un lointain voyageur viendra peut-être constater la place de nos cités disparues, fouiller le sol pour y retrouver quelques témoins de notre civilisation actuelle? Tout change, tout passe, tout se renouvelle sur ces bords, habitation de l'homme. Mais le lac et les montagnes sont toujours là. Elles sont toujours là ces Alpes que, dans la rapidité de notre passage à leurs pieds, nous sommes tentés de nommer éternelles. Il y a trois mille ans, comme aujourd'hui, le soleil levant les faisait resplendir dans les brumes dorées du matin; dans trois mille ans, comme aujourd'hui, si le maître de la nature n'a pas prononcé quelque parole souveraine, le soleil à son coucher les illuminera des derniers reflets de sa splendeur.

Ce contraste entre ce qui passe et ce qui demeure, si marqué dans le domaine de la nature, ne se retrouve pas moins dans le monde de la pensée. Chaque génération apporte avec elle des préoccupations qu'ignora la génération précédente, et dont les générations futures n'entendront plus parler. Nous discutons vivement des intérêts inconnus à nos pères, et nous ne soupçonnons pas même quelques-unes des questions qui agiteront le plus nos neveux. La science de la na-

ture multiplie ses découvertes; l'univers matériel livre à la physique contemporaine des secrets ignorés de nos ancêtres; l'industrie nous étonne par les applications inattendues, et tous les jours plus surprenantes, qu'elle tire des conquêtes de nos savants. Je ne sais pas si l'ordre politique fait toujours des progrès; mais, à coup sûr, il se remue, il est le théâtre de variations continuelles. Ce sont là les rivages prochains où tout se modifie. Mais, à l'horizon de l'âme, se dressent des questions toujours les mêmes, des problèmes permanents qui sont comme les Alpes de la pensée. Tel est celui que je viens proposer à vos réflexions.

Où allons-nous? Pourquoi sommes-nous placés sur la terre? Notre existence s'accomplit-elle tout entière dans la présente économie? Quel est son but? Quelle est sa fin légitime? La vie est courte; il ne faut pas être bien éloigné du point de départ pour voir l'autre rivage blanchir à l'horizon. Au delà de cet espace, que quatre pas suffisent à franchir, qu'avons-nous à attendre, à craindre, à espérer? La question vaut assurément la peine qu'on y songe. Il faut pour l'oublier une surprenante, une prodigieuse légèreté. Au fait, on ne l'oublie pas, cette question, elle est quelque part au fond de l'âme de tous. Mais la vie nous distrait, et

nous ne regardons pas en face un problème que nous ne pouvons effacer. Chacun a ses propres affaires, et il faut vivre; puis nous pensons à mille choses. Nous suivons avec intérêt les succès de l'industrie, les spéculations de la finance; nous nous informons des événements, que dis-je? des rumeurs les plus vaines de la politique, avec une curiosité dont les citoyens d'Athènes n'ont pas gardé le monopole. Comment resterait-il du temps pour s'occuper d'un lointain avenir? Ainsi dort trop souvent, comme étouffé sous les broussailles de la vie, le germe des hautes pensées qui devraient faire la préoccupation habituelle d'une nature intelligente. Et cependant, contre cette préoccupation fiévreuse qui entraîne l'oubli des questions les plus graves, ce ne sont pas les avertissements qui nous manquent. Je n'ai à vous dire ici que des lieux communs. Je ne me le dissimule pas, mais je ne le regrette pas non plus, car il m'est souvent venu à la pensée que, si les proverbes sont la sagesse des nations, les lieux communs sont la sagesse de l'humanité.

Qui n'a dit cent fois aux autres et à lui-même ce que je viens vous répéter? Qui ne sait tout ce qu'il y a de vain dans les objets qui nous captivent? Le monde est plein de gens qui se plaignent de l'existence, qui en

médisent, qui la calomnient au besoin. Mais nous sommes à l'égard de cette existence ce qu'est le misanthrope de Molière pour cette maîtresse dont il se plaît à relever les défauts, à énumérer tous les torts, mais sans réussir à lui retirer son cœur. Oui, nous croyons à la vie, nous nous reprenons toujours à croire à ses promesses, à ses prestiges, et peut-être n'y croyons-nous jamais davantage qu'à certains moments où il nous plaît de faire les désabusés. Eh bien ! à cette fascination il faut opposer une vue distincte, claire, de ce qu'il y a d'inconsistant dans notre existence présente, de ce qu'il y a de naïf dans notre attachement à ce que nous appelons la réalité. Ici, je n'ai pas à chercher des paroles nouvelles, je n'ai qu'à choisir. L'écoulement de toutes choses, le néant de la réalité présente, c'est la source principale qui a toujours alimenté la haute poésie, la grande éloquence, la philosophie sérieuse, toutes ces voix par lesquelles l'humanité se manifeste à elle-même. Ecoutez ces accents deux fois séculaires :

« Tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce « qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à « ce terme, un dernier point détruit tout, comme si « jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-

« ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface?
« Multipliez vos jours comme les cerfs que la fable fait
« vivre durant tant de siècles; durez autant que ces
« grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont
« reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre
« postérité; entassez dans cet espace, qui paraît im-
« mense, honneurs, richesses, plaisirs : que vous pro-
« fitera cet amas, puisque le dernier souffle de la
« mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à
« coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un
« château de cartes, vain amusement des enfants? et
« que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre,
« d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractè-
« res, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer?
« Encore une rature laisserait-elle au moins quelques
« traces d'elle-même, au lieu que ce dernier moment,
« qui effacera d'un seul trait toute notre vie, s'ira
« perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du
« néant; il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de
« ce que nous sommes.

« Qu'est-ce donc que ma substance? J'entre dans la
« vie pour en sortir bientôt; je viens me montrer
« comme les autres; après, il faudra disparaître. Tout
« nous appelle à la mort; la nature comme si elle était

« presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous « déclare souvent qu'elle ne peut pas nous laisser « longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui « ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui « doit être éternellement dans le commerce; elle en a « besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour « d'autres ouvrages.

« Cette recrue continuelle du genre humain, je veux « dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils crois« sent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de « l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant « notre tour. Ainsi, comme nous voyons passer d'au« tres devant nous, d'autres nous verront passer, qui « doivent à leurs successeurs le même spectacle. Encore « une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue « devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si « je la jette en arrière, quelle suite effroyable où je ne « suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet « abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si « petit intervalle n'est pas capable de me distinguer « du néant; on ne m'a envoyé que pour faire nombre; « encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en « aurait pas été moins jouée quand je serais demeuré « derrière le théâtre.

« Encore, si nous voulons discuter les choses dans « une considération plus subtile, ce n'est pas toute « l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant ; « et vous savez qu'il n'y a jamais qu'un moment qui « nous en sépare. Maintenant nous en tenons un, « maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, « si, promptement et sans perdre du temps, nous n'en « saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin « il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, « quelque effort que nous fassions pour nous y éten- « dre, et alors nous tomberons tout à coup, manque « de soutien.

« La figure de ce monde passe, et ma substance « n'est rien. Je suis emporté si rapidement qu'il me « semble que tout me fuit et que tout m'échappe. « Tout fuit, en effet, Messieurs ; et pendant que nous « sommes ici assemblés, et que nous croyons être im- « mobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne, « sans y penser, de son plus proche voisin, puisque « chacun marche insensiblement à la dernière sépara- « tion [1]. »

[1] Bossuet, *Sermon sur la mort.* — Le texte de Bossuet n'est pas transcrit complétement. Il renferme divers passages de l'Écriture sainte qui ne figurent pas ici. Lorsque, en citant un

Je n'affaiblirai par aucun commentaire la puissance de ces paroles ; je ne ferai pas ici des notes sur Bossuet.

Certes, la vie présente n'est pas de nature à nous enlever le souci de l'avenir. Lors même que toute existence ici-bas serait complète et atteindrait sa mesure pleine, pour nous rendre sérieux, il suffirait bien de la mort et de cette fuite incessante de toutes choses qui y conduit.

Voilà ce que nous enseigne la réflexion. Mais l'expérience nous adresse des avertissements plus rudes. Si nous nous endormons sur l'oreiller de l'indifférence, ce n'est pas manque de secousses pour troubler notre sommeil. Combien y a-t-il d'existences complètes? Les connaissez-vous en grand nombre, ces vies auxquelles on peut appliquer ce beau vers de la Fontaine :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour [1].

Ces soirs-là sont rares, si rares que, lorsqu'ils se présentent, on les remarque avec étonnement. Allez,

auteur, je n'avais pas pour but d'exposer ou de discuter son opinion, mais de donner une expression à ma propre pensée, j'ai usé parfois dans ces discours du procédé de retranchement dont je signale ici un exemple.

[1] Philémon et Baucis.

Messieurs, jusqu'au cimetière. Comptez les tombes des enfants, des jeunes hommes, des jeunes filles! Lorsque André Chénier comprit qu'il n'avait plus qu'à porter sa tête sous le couteau hideux de la révolution, sentant bouillonner intérieurement ce flot d'idées, de sentiments, de poésie qu'il voulait répandre, il porta la main à son front en s'écriant : « Il y avait pourtant quelque chose là! » Et qui de nous n'a connu quelqu'une de ces existences brisées avant le temps? Qui de nous n'a gardé le souvenir de quelqu'une de ces créatures pleines d'avenir, brillantes d'espoir, s'élançant avec amour vers une vie qui allait leur être tout à coup retranchée? Quelle tristesse dans ces coups de la mort! et quelle ironie aussi! L'homme utile est emporté, l'objet des affections les plus vives est moissonné dans sa fleur, tandis que des existences aussi lourdes pour celui qui les traîne qu'elles sont à charge aux autres semblent ne pouvoir jamais finir. Il n'est pas nécessaire d'insister. Qui de vous ne porte en son âme des souvenirs qui lui parlent avec plus d'éloquence que je ne saurais le faire? Qui de vous ne serait prêt à se lever, au besoin, pour rendre ici témoignage de quelqu'un de ces désordres de la mort?

Un désordre! Qu'est-ce à dire? Puisque nous par-

lons d'un désordre, nous avons donc le sentiment de l'ordre. Puisque nous nous plaignons des ténèbres, nous avons donc, pour le moins, quelque impression confuse de la lumière. Eh bien, cet ordre que réclament notre cœur, notre conscience, cet ordre que nous, si pauvres, si chétifs, nous comprenons, nous entrevoyons du moins, n'y aura-t-il, dans le ciel ou sur la terre, n'y aura-t-il personne plus grand que nous qui ait le pouvoir de le comprendre dans sa plénitude et la puissance de le réaliser? Est-ce qu'aux sons discordants qui nous affligent ne succédera jamais l'harmonie? Après les ténèbres ne verrons-nous jamais la lumière?

C'est ainsi que la vie et la mort, la fuite de nos jours et leur terme inévitable se réunissent pour rompre le charme de notre légèreté et nous rendre attentifs à cette question : où allons-nous? à quoi sommes-nous destinés? Mais, pour mieux établir toute l'importance de cette recherche, rentrons maintenant en nous-mêmes; interrogeons notre nature; dressons, en quelque sorte, l'inventaire de notre âme. Il n'est pas une seule des facultés de notre esprit, il n'est pas un seul des besoins de notre cœur qui, étudié d'un regard attentif, ne soulève et ne nous jette cette question : « La destinée de l'homme s'accomplit-elle ici-

bas? » Commençons par un exemple pris, en apparence, aussi loin que possible de notre sujet.

La salle dans laquelle nous sommes témoigne encore, par sa disposition même, de sa destination primitive; c'est une salle de concerts. Cette circonstance appelle mon attention sur la recherche des jouissances que procurent les beaux-arts. Dans ce vaste domaine, ma pensée s'arrête sur cet art complexe, qui renferme en quelque degré tous les autres, et que nous appelons la poésie. La poésie fait, à sa manière, ce que font la peinture et la musique avec les ressources propres dont elles disposent, elle s'efforce d'exprimer l'idéal, c'est-à-dire de rendre sensible, sous des manifestations diverses, quelque chose de plus élevé, de plus riche, de plus saisissant que les réalités positives. La recherche de l'idéal, c'est l'essence de l'art, c'est la seule raison d'être de la poésie. Mais, dans cette recherche, se manifestent deux directions profondément diverses.

Il est une poésie qui colore simplement la vie présente, en fait une fausse image qui nous séduit, pour se briser bientôt au contact de la réalité, en ne nous laissant au cœur que la déception et le dégoût. Je ne parle pas de cette imagination corrompue qui colore le

vice, ennoblit le péché, et jette le brillant manteau de la poésie sur les souillures et les turpitudes du cœur humain; je parle simplement de cette disposition romanesque se plaisant dans un monde factice, auprès duquel la vie réelle fatigue et le devoir ennuie. L'idéal est alors une lumière diffuse, une sorte de phosphorescence qui sort des objets, sans foyer supérieur d'où elle émane. L'art qui cherche cet idéal, est un plaisir délicat, noble si l'on veut, mais passager et périssable, comme toutes les choses de la terre.

N'est-il pas une autre poésie? Oui, certes, il en est une autre. Il est une poésie qui croit à la source de la lumière, aspire à s'y élever, et conçoit, à l'occasion des beautés passagères d'ici-bas, une beauté éternelle, dont toute la beauté de la terre n'est que le pâle reflet. Écoutez le Grec Platon : « L'homme, en apercevant « la beauté sur la terre, se ressouvient de la beauté « véritable, prend des ailes et brûle de s'envoler vers « elle; mais dans son impuissance, il lève, comme « l'oiseau, les yeux vers le ciel [1]. » Entendez encore le grand disciple de Socrate célébrer « cette beauté « merveilleuse qui est la fin de tous les travaux du

[1] Phèdre.

« sage, beauté éternelle exempte de décadence comme « d'accroissement, de laquelle toutes les autres beau- « tés participent, de manière, cependant, que leur « naissance ou leur destruction ne lui apporte ni di- « minution, ni accroissement, ni le moindre change- « ment. » Il nous montre l'âme, éprise d'un divin amour, « commencer par les beautés d'ici-bas, et les « yeux attachés sur la beauté suprême, s'y élever sans « cesse, en passant, pour ainsi dire, par tous les degrés « de l'échelle, » et il s'écrie en terminant : « Ce qui « peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de « la beauté éternelle [1]. » Il est donc une idée de la beauté qui donne du prix à notre existence, parce que cette idée devient pour nous le gage d'une existence plus haute. Il est une poésie qui ne consent pas à n'être qu'une récréation de l'esprit, mais qui ennoblit la vie en l'éclairant d'une lumière supérieure, une poésie qui, au lieu de dégoûter de la réalité et du devoir, transfigure la réalité et divinise le devoir. L'idéal est alors un reflet de la lumière d'en haut; l'art devient un des anneaux de la chaîne d'or qui unit le ciel à la terre.

Voilà deux manières bien différentes de comprendre

[1] Le Banquet.

l'art, l'idéal, la poésie ; et la critique littéraire reste au-dessous de sa tâche si elle ne remonte pas jusqu'à ces grands problèmes. Où est la vérité ? L'idéal est-il un feu follet qui s'éteint après avoir éclairé de ses fantastiques lueurs les marécages qui l'ont produit ? L'idéal est-il un rayon qui descend des cieux pour éclairer la terre ? Notre problème est posé, et posé, vous en ferez la remarque, dans le domaine qui pouvait, au premier abord, lui paraître le plus étranger. Passons à l'examen d'un autre des éléments de notre nature.

Il y a plus de deux mille années, le philosophe Aristote traçait, en tête d'un de ses plus célèbres écrits les paroles que voici : « Tout homme a un désir naturel de « savoir. » Je considère ce désir de connaissance, qui fait si visiblement partie de la constitution de notre esprit, et je demande si ce désir est réglé en vue de la vie présente seulement, s'il est taillé à la mesure de notre existence actuelle. On pourrait le croire si la science était simplement une vassale de l'industrie, lui fournissant par ses recherches, par ses calculs, par ses découvertes, des armes pour dompter les éléments et marcher à la conquête de la nature. Mais en est-il ainsi ? La géométrie, dit-on, est née chez les Egyptiens

du besoin de replacer les limites des héritages, après les inondations du Nil. La nécessité de trouver leur route, dans les vastes plaines où ils erraient avec leurs troupeaux, a poussé les bergers de la Chaldée aux observations astronomiques. La nécessité est la mère des inventions ; je n'entends pas le nier : le moment serait mal choisi pour contester les utilités pratiques de la science. Le waggon qui nous transporte résume, pour ainsi dire, dans sa marche rapide, les travaux accumulés de plusieurs générations de savants, et le fil électrique qui, plus rapide encore, donne d'avance à nos amis la nouvelle de notre arrivée, dit à tous ce que valent un jour au public les recherches abstraites. Oui, sans doute, la science, le désir de savoir qui l'engendre, sont le fondement de l'industrie. L'homme ne peut qu'en raison de ce qu'il sait, et ne domine la nature que dans la proportion où il a appris à la connaître. Mais est-ce là tout le but et la suffisante explication du travail de la pensée ? Non, Messieurs, et ici, j'en appelle avec confiance à ceux de vous qui peuvent prononcer sur de telles matières. Si l'homme ne cultivait la science qu'en vue des résultats matériels et pratiques de son étude, jamais les merveilles de l'industrie moderne ne nous auraient étonnés. La science ne livre ses applications

que lorsqu'on l'a cultivée avec un long désintéressement. Pour n'en citer qu'un exemple, jamais la théorie de l'électricité n'aurait vu le jour si on avait attendu, pour s'en occuper, de prévoir le télégraphe moderne.

Il faut en revenir à la sentence d'Aristote : le désir de savoir est un élément de notre constitution primitive. Nous nous dégradons lorsque nous subordonnons la recherche de la vérité à des buts inférieurs à la vérité même, et notre désir de savoir est infini par sa nature. Maintenant, en présence de ce besoin intérieur qui n'a pas de limites, placez les résultats auxquels nous parvenons.

Dans cet univers matériel expliqué par l'expérience, interprété par le calcul, l'immensité nous échappe dans les deux sens. Armez vos yeux des télescopes les plus puissants, pensez-vous que votre vue atteindra le bout de l'univers? « Tout le monde visible pour nous n'est « qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la « nature [1]. » Apportez le plus fort microscope, verrez-vous les premiers éléments de la matière? Notre imagination se perd dans ces pensées. L'infini de la grandeur et l'infini de la petitesse nous échappent. « Les

[1] Pascal.

« extrémités de notre perquisition tombent toutes en « éblouissement, » comme le dit Montaigne. Que sont d'ailleurs nos sens à l'aide desquels nous interrogeons cette nature? Quelques fenêtres percées, comme aux murailles d'une prison, et qui ne nous laissent apercevoir peut-être que la moindre partie de ce qui est. Il n'y a pas de lumière pour l'aveugle,

Pour lui l'astre du jour prend des soins superflus [1].

Supprimez l'ouïe, toute la magie des sons disparaît. Et qui nous dira combien de faces de l'univers que nous ignorerons toujours, dont il nous est même impossible de concevoir la moindre idée, parce que nous manquons des sens appropriés, parce que nous sommes aveugles et sourds à leur égard. Partout des questions, partout des mystères. Les plus grands problèmes ne résultent pas des hautes spéculations de la pensée, ils naissent du vol de l'insecte, du dernier brin d'herbe, de chaque molécule de l'air que nous respirons, ou du sol que nous foulons sous nos pas. La science progresse; elle fait de riches conquêtes, et beaucoup s'en enivrent; mais d'infranchissables barrières l'arrêtent

[1] La Fontaine. *La mort et le mourant.*

de tous côtés, et le sage, comprenant toujours mieux le néant de ce qu'il sait au prix de l'immensité de ce qu'il ignore, est souvent tenté de résumer le résultat de ses recherches dans cette phrase célèbre : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. »

Il est ainsi à l'égard de la nature, de cet univers visible qui semble avoir été plus spécialement livré à nos investigations. Qu'en sera-t-il pour ces questions qui dépassent l'expérience : l'origine et la fin dernière des choses, les mystères de l'être spirituel? Le désir de sonder les problèmes de cet ordre est-il ordonné en vue de cette vie, et ne semble-t-il pas que les problèmes nous passionnent davantage, dans la même proportion où leur solution devient indifférente à nos intérêts actuels? Le désir de percer les ténèbres qui enveloppent naturellement le principe et la fin de notre existence, serait-il un besoin factice, né de l'exercice de la pensée, qui, une fois en mouvement, dépasse son objet réel et s'élance dans le vide? La plus haute des curiosités n'est-elle qu'un raffinement illégitime de l'esprit? Eh! Messieurs, les premières questions que se soit posées l'humanité sont les questions de cet ordre. Disons-le, et disons-le à l'honneur de notre espèce : lorsqu'on ne savait pas un mot de physique, lorsque la chimie n'é-

tait pas née, les sages se demandaient déjà quelle est l'origine de toutes choses, et quelle est la fin dernière de l'univers. Tel est le témoignage de l'histoire des anciens jours. Et cette histoire de l'humanité naissante se reproduit au milieu de nous. Prêtez l'oreille aux questions des enfants : elles sont naïves, mais parfois cette naïveté devient sublime. N'avez-vous jamais entendu, dans le petit cercle de leur pensée enfantine, éclater tout à coup un de ces pourquoi qui atteignent et dépassent toute notre métaphysique?

Nous sommes faits pour connaître. Nous voulons la clarté totale, et de toutes parts nous nous heurtons à des mystères, et de tous côtés nous rencontrons ce verre obscur dont Paul de Tarse parlait il y a dix-huit siècles. Le fait est là : la disproportion entre l'élan de notre pensée et les résultats qu'elle peut atteindre est si manifeste qu'on ne saurait la nier. Que faut-il conclure? Conclurons-nous, avec un ancien [1], que « la nature de l'homme est un mensonge, puisqu'elle unit « la plus grande pauvreté au plus grand orgueil? » Dirons-nous que le regard de l'esprit qui se porte vers la lumière n'est qu'un éblouissement maladif? Ou di-

[1] Pline l'ancien.

rons-nous que notre âme a le pressentiment de ses hautes destinées, et que si des lueurs mêlées de ténèbres ne peuvent nous suffire, c'est que nous avons été créés pour la pleine lumière? Voilà encore notre question : la pensée et la science la soulèvent comme la soulevaient l'art et le besoin de l'idéal.

Nous cherchons le beau et le vrai. Nous cherchons aussi le bien. Dans ce nouveau domaine, le problème qui nous occupe se pose de toutes parts. Nous aspirons à la sainteté, et ceux que nous considérons comme les plus avancés dans la route qui y conduit sont les premiers à se plaindre de la distance qui les sépare du but. Cette poursuite est-elle illusoire? Nous cherchons un bien moral que nous ne pouvons complétement atteindre; conclurons-nous que la recherche est vaine et qu'il faut y renoncer? Conclurons-nous que la recherche est légitime et que son but est au delà de la vie? Je n'insiste pas sur cette considération. Le sujet est immense; le temps nous presse; il faut choisir, et je désire fixer votre pensée sur des considérations banales entre toutes, banales comme la vérité.

La morale, comme on le dit à l'ordinaire, la morale veut une sanction. « Sois bon et tu seras heureux, » dit

la voix intérieure. C'est la sentence de la justice, qui prononce que, dans l'état normal, le bonheur de l'individu doit être proportionnel au bien qui est en lui. Or, cette justice se fait-elle autour de nous? Nos oreilles sont rebattues des plaintes qui, de toutes parts, s'élèvent à ce sujet. Ah! nous le savons trop: s'il s'agit des joies de ce monde, elles ne sont pas données en partage à la stricte observation des lois éternelles de la morale. La richesse, l'influence, le pouvoir ne sont pas liés, par un lien indissoluble, à la probité, à la vérité, au dévouement. Mais ne nous arrêtons pas à ce point de vue inférieur. Il y a, dit-on, dans la vie présente, des compensations à ces flagrantes injustices de la fortune, et ces compensations suffisent. La vertu ne porte-t-elle pas avec soi sa récompense et le vice sa punition? Messieurs, les biens de ce monde ne sont pas le bonheur; la fortune n'est rien au prix de l'état de la conscience, et le moyen le plus sûr d'être heureux ici-bas, c'est sans doute de marcher dans l'ordre et dans le bien; je n'entends pas le nier. Mais les compensations dont on parle, pour réelles qu'elles soient, sont-elles de nature à supprimer la question de l'avenir?

Les moralistes ont beaucoup parlé des joies d'une bonne conscience: ils ont trop méconnu ses peines, je

dis les peines d'une conscience droite. Le devoir est un maître exigeant. La conscience devient plus délicate à mesure qu'elle se purifie : ce qui semblait licite ne le paraît plus : le scrupule est là, bizarre aux yeux du monde, angoissant pour celui qui le porte en son sein. On gravit péniblement la montagne et, à mesure qu'on avance, le sommet semble reculer et défier les atteintes du voyageur. Quelles sources de douleurs ! douleurs saintes, sans doute, mille fois préférables aux plaisirs de la vie, mais douleurs enfin. Ah ! le devoir tout seul, sans explication, sans espérance, sans avenir, le devoir est un noble maître; mais c'est un maître dont le joug est dur et le fardeau pesant.

On parle des terreurs du remords, et l'on a surtout en vue quelques-uns de ces redoutables exemples où le souvenir du crime suit le coupable comme son ombre, empoisonne ses jours et trouble le sommeil de ses nuits. Oui, la conscience parle; mais elle se tait aussi, et l'on oublie trop son silence. La voix intérieure est fière; dédaignée, elle se retire. La conscience s'endurcit, l'existence morale s'abaisse peu à peu, la nuit se fait. Le soleil manque, on allume des bougies; il n'y a plus de joie, on cherche le plaisir. Quelques éclairs, sans doute, sillonnent ces ténèbres; la conscience s'é-

veille peut-être dans de subites angoisses ; mais pourtant, combien de consciences faciles qui laissent s'établir, en dehors de toute règle et de tout bien, des vies après tout supportables : cette redoutable puissance nous a été accordée.

Pesez ces faits. Voyez d'une part les tourments des consciences délicates, de l'autre ces consciences éteintes où s'est fait le repos, ces âmes endormies dans le mal. Que dirons-nous? La justice ne se fait pas dans ce monde; ne se fera-t-elle jamais? La soif de la sainteté ne sera-t-elle jamais étanchée ? Les âmes endormies ne seront-elles jamais réveillées? Pensez-y, la question de l'avenir ne mérite-t-elle pas d'être sérieusement posée ?

Nous devons indiquer encore une difficulté assez rarement présentée, et qui pourtant se rencontre. Il n'y a pas de justice, dit-on, au sens où vous l'entendez; mais vous avez tort de poser la question dans ces termes. La morale se passe de sanction. Etes-vous dans l'ordre, c'est assez ; votre désir de trouver le bonheur dans l'accomplissement du devoir est au fond un secret égoïsme. Il faut aimer le bien pour le bien, sans aucune autre considération; la vertu se suffit et n'a besoin d'aucune vue d'avenir.

Il est difficile de rencontrer une objection qui ho-

nore davantage ceux qui la proposent sérieusement. Répondons en peu de mots. Non, ce n'est pas l'égoïsme qui me fait prononcer que le bonheur doit être proportionnel au bien. Je le veux pour moi-même, sans doute, et je ne suis pas libre de changer ma nature qui me fait absolument le vouloir; mais ma personnalité est si peu en cause ici, que je prononce pour les autres précisément comme pour moi-même. Là où le bonheur et le bien se séparent, lors même que je serais tout à fait désintéressé dans la question, la voix intérieure s'élève, et me crie : il y a là un désordre, et ce désordre doit être réparé. Puis, Messieurs, je redoute ces hauteurs de vertu, où la vertu ne s'appuie que sur elle-même. Si le désir du bonheur est un élément primitif, fondamental de notre nature (et qui pourrait le nier ?) je crains que, privé d'espérance, il ne se rejette violemment sur les satisfactions les moins nobles de la vie, et que des hauteurs du désintéressement absolu, on ne tombe quelque jour dans la fange des voluptés. « L'homme, dit Pascal, « n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut « faire l'ange fait la bête. »

Considérons maintenant en lui-même ce besoin de bonheur que nous avons mis en rapport avec l'idée de

la justice. Il se trouve des hommes pour nier le devoir; personne, nous venons de le dire, n'a nié notre désir d'être heureux. Ce désir est-il ordonné en vue des choses de la terre? C'est toujours notre question qui se reproduit. La vie présente a ses joies, et trop souvent nous avons à son égard le double tort d'un attachement insensé et d'une ingratitude coupable. Il est des joies dans la nature; il en est au foyer domestique; il en est dans une activité couronnée de succès; joies légitimes, joies pures... et pourtant, le sentiment de la vie est triste au fond. Je pourrais en appeler ici à cet empereur romain qui, parvenu au faîte de la plus grande puissance que la terre ait jamais connue, mourait en prononçant ces mots : « J'ai été tout, et j'ai vu que tout n'est rien. » Je pourrais citer ces autres paroles, placées aussi dans une bouche royale : « Vanité des vanités. » Je pourrais fouiller les annales de la littérature, et vous montrer des poëtes qui ne voulaient chanter que les folles joies et les plaisirs bruyants, mêler souvent de sombres élégies aux accents de leur gaîté coupable ou frivole. Vous connaissez ce chansonnier qui part à la recherche du bonheur, sous la conduite de l'espérance. Le bonheur est devant nous, mais là où nous ne sommes pas; il est à la campagne, puis

à la ville ; il est en Asie, il est en Afrique ; toujours il s'éloigne ; et où est-il enfin ?

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages ;
Ah ! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez vers ces nuages,
Courez, courez ; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas.....[1].

On veut se couronner de roses, on veut chanter et rire, on veut cueillir d'une main légère les fleurs de la vie, et la tristesse monte du fond du cœur, où elle a ses racines naturelles. La poésie n'est pas un gémissement, sans doute, mais elle serait étroite et pauvre, la lyre du poëte sur laquelle ne résonnerait pas souvent la corde de la mélancolie.

Laissons, si vous le voulez, les rois et les poëtes, les empereurs et les chansonniers. Cherchons un jugement plus calme sur notre destinée. Ecoutons un penseur doué de cette bonne foi sérieuse qui est la vertu des philosophes :

« Au début de la vie, notre nature s'éveillant, avec

[1] Béranger, *le Bonheur.*

« tous les besoins et toutes les facultés dont elle est « pourvue, rencontre un monde qui semble offrir un « champ illimité à la satisfaction des uns et au déve- « loppement des autres. A la vue de ce monde qui « paraît renfermer pour elle le bonheur, notre nature « s'élance, pleine d'espérances et d'illusions. Mais il « est dans la condition humaine qu'aucune de ces es- « pérances ne soit remplie, qu'aucune de ces illusions « ne soit justifiée. Tant que dure notre jeunesse, le « malheur nous étonne plutôt qu'il ne nous effraie ; il « nous semble que ce qui nous arrive est une anoma- « lie, et notre confiance n'en est point ébranlée. Cette « anomalie a beau se répéter, nous ne sommes point « désabusés. Mais à la fin, soit que quelque grand « coup, venant à nous frapper, nous ouvre subitement « les yeux, soit que la vie s'écoulant, une expérience « si longtemps prolongée l'emporte, la triste vérité « nous apparaît ; alors s'évanouissent les espérances « qui nous avaient adouci le malheur ; alors leur suc- « cède cette amère indignation qui le rend plus péni- « ble ; alors du fond de notre cœur, oppressé de dou- « leur, du fond de notre raison, blessée dans ses « croyances les plus intimes, s'élève inévitablement « cette mélancolique question : Pourquoi donc l'homme « a-t-il été mis en ce monde ?

« Et ne croyez pas, Messieurs, que les misères de la « vie aient seules le privilége de tourner notre esprit « vers ce problème : il sort de nos félicités comme de « nos infortunes, parce que notre nature n'est pas « moins trompée dans les unes que dans les autres. « Dans le premier moment de la satisfaction de nos « désirs, nous avons la présomption, ou pour mieux « dire l'innocence de nous croire heureux ; mais si ce « bonheur dure, bientôt ce qu'il avait d'abord de « charmant se flétrit ; et là où vous aviez cru sentir « une satisfaction complète, vous n'éprouvez plus « qu'une satisfaction moindre à laquelle succède une « satisfaction moindre encore, qui s'épuise peu à peu, « et vient s'éteindre dans l'ennui et le dégoût. Tel « est le dénouement inévitable de tout bonheur hu- « main ; telle est la loi fatale à laquelle aucun d'eux « ne saurait se dérober. Que si, dans le moment du « triomphe d'une passion, vous avez la bonne fortune « d'être saisi par une autre, alors, emporté par cette « passion nouvelle, vous échappez, il est vrai, au dés- « enchantement de la première ; et c'est ainsi que « dans une existence très-remplie et très-agitée vous « pouvez vivre assez longtemps avec le bonheur de ce « monde avant d'en connaître la vanité. Mais cet

« étourdissement ne peut durer toujours : le moment « vient où cette impétueuse inconstance dans la pour- « suite du bonheur, qui naît de la variété et de l'in- « décision de nos désirs, se fixe enfin, et où notre na- « ture, ramassant pour ainsi dire, et concentrant dans « une seule passion tout le besoin de bonheur qui est « en elle, voit ce bonheur, l'aime, le désire dans une « seule chose qui est là, et à laquelle elle aspire de « toutes les forces qui sont en elle. Alors, quelle que « soit cette passion, alors arrive inévitablement « l'amère expérience que le hasard avait différée ; car « à peine obtenu, ce bonheur si ardemment, si uni- « quement désiré, effraie l'âme de son insuffisance; en « vain elle s'épuise à y chercher ce qu'elle y avait « rêvé; cette recherche même le flétrit et le décolore : « ce qu'il paraissait, il ne l'est point; ce qu'il promet- « tait, il ne le tient pas; tout le bonheur que la vie « pouvait donner est venu, et le désir du bonheur « n'est point éteint. Le bonheur est donc une ombre, « la vie une déception, nos désirs un piége trompeur. « Il n'y a rien à répondre à une pareille démonstra- « tion; elle est plus décisive que celle du malheur même; « car dans le malheur vous pouvez encore vous faire « illusion, et en accusant votre mauvaise fortune, ab-

« soudre la nature des choses, tandis qu'ici c'est la « nature même des choses qui est convaincue de « méchanceté : le cœur de l'homme et toutes les féli- « cités de la vie mis en présence, le cœur de l'homme « n'est point satisfait. Aussi ce retour mélancolique « sur lui-même, qui élève l'homme mûr à la pensée de « sa destinée, qui le conduit à s'en inquiéter et à se « demander ce qu'elle est, naît-il plus ordinairement « encore de l'expérience des bonheurs de la vie que de « celle de ses misères [1]. »

Telle est la voix des déceptions personnelles, résultat de l'expérience. Mais il est dans notre cœur des afflictions plus nobles que les tristesses nées du froissement de nos désirs égoïstes. Nous ne sommes pas seuls dans ce monde, et nous ne sommes pas tous comme ce Sganarelle de Molière qui, lorsqu'il avait bien bu et bien mangé, voulait que tout le monde fût soûl dans sa maison [2]. Il est des âmes qui vivent de la vie des autres, souffrent de leurs douleurs, et mettent en pratique cette belle pensée d'un poëte romain [3] : « Je suis « homme, et rien d'humain ne saurait m'être étran-

[1] Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, pages 399 à 403.

[2] *Le Médecin malgré lui.*

[3] Térence.

« ger. » A cette heure même, où nous sommes ici rassemblés dans la tranquillité de cette salle, il se passe, au près et au loin, sur la surface de notre globe, par milliers et par centaines de milliers, des actes odieux et des scènes de profonde douleur. Savez-vous, au moment où je parle, combien il y a dans cette ville de malades dans l'angoisse, d'esprits tourmentés par des inquiétudes pires que la maladie, d'âmes blessées dans leurs plus chères affections, déçues dans leurs plus légitimes espérances? Et au loin, qu'entendons-nous? Les récits les plus lugubres de l'histoire ne renferment rien qui ne se réalise, en ce moment, dans quelque contrée de la terre. Dans cette Amérique fière de sa liberté[1], des enfants sont séparés de leur mère et vendus en détail, lorsqu'on ne trouve pas à placer en bloc la mère et les enfants. Dans les cités ouvrières de notre vieux monde, des familles entières sont condamnées à un rude labeur, qui ne suffit pas toujours à les sauver de la faim, mère de l'angoisse et conseillère du crime. Ailleurs, dans les régions lointaines de l'Afrique et de

[1] Ces paroles étaient prononcées en novembre 1859, à une époque où les maux que la présence de l'esclavage déchaîne aujourd'hui sur l'Amérique n'étaient encore qu'une prévision de la justice et une crainte de la charité.

l'Asie, ce sont des scènes de guerre, de carnage et d'horreur, qui, bien que singulièrement adoucies par la civilisation, viennent de loin en loin épouvanter nos contrées plus heureuses, et qui là sont encore la condition habituelle de populations immenses. Or, il est des oreilles ouvertes à ce soupir des créatures. Il est des âmes qui en souffrent, même au sein des circonstances personnelles les plus heureuses. Il est des cœurs assez nobles pour saigner, autant que la faiblesse de la nature le permet, des plaies de leurs semblables. Comprenez-le bien : il n'est pas de bonheur pour l'égoïste, et sans un regard d'espérance allant au delà de ce monde, il en est moins encore pour les cœurs dévoués. Et pourtant, nous le voulons, le bonheur. N'est-ce qu'une illusion? Est-ce un fleur de l'adolescence que le midi de la vie doit faner sans retour? Que veut dire cette souffrance qui nous suit, s'empare de nous sous mille formes, et présente un si cruel contraste avec les aspirations de notre âme? Si nous ne sommes pas faits pour le bonheur, pourquoi ces éclairs de joie qui traversent notre existence? Que signifient ces rayons qui vont se perdre dans les ténèbres, ces avant-goûts qui se terminent en amertume? N'y a-t-il aucun séjour où la joie nous attende, la joie pour nous consoler de la tris-

tesse de nos douleurs et de la déception de nos plaisirs ?

Notre question se pose partout. Autour de vous, les coups de la mort et l'instabilité de toutes choses ; en vous, vos facultés, vos désirs, votre nature entière, tout soulève ce problème : la destinée de l'homme s'accomplit-elle ici-bas ?

Ce problème, la légèreté l'oublie, l'indifférence finit par le dédaigner ; nous le savons tous, et cela ne nous étonne plus. Mais, ce qui est surprenant et triste, c'est que des hommes graves, des hommes réfléchis, des hommes faisant figure de sages dans le monde, s'appliquent à nous ôter le souci de notre avenir, à effacer dans nos âmes les titres de notre dignité. Ce qui est amèrement triste, c'est qu'il se trouve des docteurs pour ériger notre légèreté en système, pour élever notre indifférence à la hauteur d'une théorie.

Des littérateurs et des savants de notre siècle, à force de considérer dans l'histoire le mouvement des opinions humaines, ont été saisis de vertige; ce qui change leur a fait perdre de vue ce qui demeure ; et voici leurs paroles : « Les pensées et les croyances, produits variables de la civilisation, sont entraînées par le temps dans le gouffre du passé. Cet écoulement perpétuel des idées des hommes est un spectacle choisi, et d'un mer-

veilleux intérêt pour le sage; mais il n'y a là rien de plus à chercher que la satisfaction d'une curiosité délicate. L'intelligence qui veut saisir le vrai se jette dans des espaces vides et n'y rencontre que des chimères. La religion, la philosophie, lorsqu'elles nous parlent de l'avenir et des splendeurs d'une autre existence, sont les fleurs de la vie, mais ce sont des fleurs de la terre. Ne privez pas notre nature de ces rêves si beaux : ce serait la mutiler. Mais prenez les rêves pour ce qu'ils sont; ne cherchez pas dans les fantaisies de l'imagination une vérité ferme, une vérité stable, pour y appuyer votre existence. Une telle illusion n'est permise qu'aux intelligences restées en arrière de leur siècle; elle est, de nos jours, le propre des esprits étroits et vulgaires.» Ainsi parlent des hommes en position de séduire par le prestige du talent et l'éclat de la renommée. Ecoutons maintenant une voix partant d'un autre côté de l'horizon intellectuel.

Une doctrine nouvelle s'est répandue en France sous le nom de *philosophie positive.* Éclose dans le cerveau d'un homme distingué, déposée par son auteur dans des volumes énormes, et que je crois peu lus, vulgarisée ensuite dans des productions plus à l'usage de tous, elle a fait son chemin et conquis des disciples un peu

partout, dans les sociétés savantes comme dans la jeunesse des écoles, et même, dit-on, dans les ateliers de Paris, parmi les ouvriers de cette capitale. Se répand-elle chez nous? Je l'ignore; mais, à tout événement, je la nomme et vais la désigner.

Le progrès, dit la philosophie positive, est une loi fondamentale de l'humanité. En vertu de cette loi, l'homme passe par des degrés divers de développement intellectuel, de même qu'il offre des phases successives dans la formation de son corps. L'humanité a commencé par la religion : c'est la période de l'enfance ; s'élevant peu à peu, elle est parvenue à la métaphysique; et enfin, faisant un nouveau pas, elle doit renoncer à la métaphysique comme à la religion, abandonner ces régions spéculatives, pour s'en tenir à ce qui est *positif*, c'est-à-dire aux faits physiques et sociaux qui sont du domaine de l'expérience et du calcul : voilà le dernier terme du progrès. La science de la nature et ses merveilleuses applications : télégraphes, chemins de fer et bateaux à vapeur; la science sociale : des constitutions à faire ou à défaire; tel est le partage de l'humanité, et cela doit nous suffire. Mais au delà? au delà c'est le domaine des rêveries innocentes où se complaisent des esprits attardés.

C'est ainsi qu'à côté de la plainte respectable du découragement désespérant de soulever le voile qui couvre nos destinées, à côté de l'ironie grossière demandant si nous pouvons avoir des nouvelles sûres de l'autre monde et quel messager nous les apporte, à côté de ces voix plaintives ou lugubrement gaies, nous rencontrons la parole des savants et le sourire des beaux esprits, qui ont au fond une signification pareille. Et cet abandon des hauts problèmes, ce progrès qui consiste à confiner l'homme dans les bornes de la vie présente, on le place sous l'invocation des lumières du siècle et de l'esprit moderne ! Il faut, dit-on, il faut laisser aux hommes d'autrefois, aux habitants des cloîtres du moyen âge, la naïve ambition de voir au delà de la tombe. La science de la nature, l'industrie, la politique, telles sont les seules pensées dignes de la sagesse mûrie des hommes de notre époque.

J'admire les belles inventions de notre temps et quelques-unes des œuvres qu'il accomplit. Mais si l'on prétend faire de l'*esprit moderne*, et non plus du vrai et du bon, la règle de nos pensées, je refuse de courber le front devant cette jeune idole. Si l'on ose dire, et on le dit, qu'il est indigne d'un homme éclairé de chercher à percer, en quelque mesure, les mystères de

l'avenir, je proteste pour ma part. Mais, que dis-je ? pour ma part. Pourquoi, Messieurs, êtes-vous ici? Pourquoi vous pressez-vous dans cette enceinte, sinon pour témoigner que vous ne jugez pas indignes de votre attention les graves pensées qui doivent nous occuper, pour protester que les bruits de la terre n'ont pas étouffé en vous cette voix qui, dans le silence du dehors murmure au fond de l'âme les problèmes de l'éternité.

Abordons ces problèmes, vieux comme l'esprit humain, et qui dureront autant que lui. Franchissons la barrière qu'une science suspecte s'efforce d'élever sur notre route. Ne nous laissons pas arrêter surtout par cette ironie froide et superbe qui prétendrait nous séduire par une apparence de distinction et un air de supériorité.

Il est un doute angoissé, livré à une recherche laborieuse, inquiète, ou bien un doute triste, mais d'une tristesse sérieuse dans sa résignation. Ce doute-là, je le respecte, non-seulement comme on doit respecter en tout la conscience de son semblable, mais de ce respect mêlé de sympathie qu'on accorde aux états dont on a fait soi-même l'expérience. Mais ce scepticisme fier et hautain, satisfait et dédaigneux, toujours prêt à taxer de vulgaire une croyance sérieuse (toute réserve faite

pour les hommes qui le représentent, et pour ne parler ici que d'une doctrine ou plutôt d'une tendance), ce scepticisme-là, je dirai le mot propre, je le hais. Je le hais, parce qu'il n'est pas seulement la mort de la foi, mais le suicide de la raison; je le hais, parce qu'il ébranle les fondements de la morale, en entraînant la distinction du bien et du mal dans la ruine de la pensée; je le hais, parce que le travail de l'esprit réduit à une recherche sans but, à un plaisir délicat, me paraît l'abaissement d'un des plus nobles attributs de l'humanité; je le hais enfin, parce que le sourire satisfait de ces hommes qui se complaisent dans le vide et l'isolement, m'attriste et m'épouvante, comme je ne sais quelle mystérieuse perversion de ma propre nature.

Pour moi, Messieurs, je voudrais heurter toujours à la porte de la vérité; ou si, lassé de tentatives inutiles, il fallait désespérer, devant cette porte fermée, je voudrais m'asseoir dans la tristesse de mon cœur, pour que cette tristesse rendît au moins témoignage que je me sens fait pour la vérité, et que, s'il faut que j'y renonce, le sacrifice est contre nature. Mais ce ne sont pas des paroles de découragement que je vous apporte; c'est au contraire avec un sentiment de confiance et d'espoir que je vous propose d'aborder l'examen du problème de la destinée humaine.

DEUXIÈME DISCOURS

Le Matérialisme.

Messieurs,

Dans notre première séance, nous avons posé cette question : qu'est-ce que l'homme peut attendre, qu'a-t-il à espérer au delà de la vie présente? A cette question, nous rencontrons d'abord une réponse éminemment claire dans sa brièveté : rien. C'est la réponse du matérialisme. Je me propose de l'examiner aujourd'hui.

Aussi loin que s'étend l'expérience humaine, on ne voit naître ni s'anéantir aucun des éléments qui composent l'univers; il n'y a, dans le champ de notre observation, ni création, ni annihilation d'aucune parti-

cule matérielle. Ces particules, ces atomes, quel que soit le nom que vous voudrez leur donner, se présentent dans une série de combinaisons diverses, d'agglomérations qui paraissent et disparaissent ensuite, pour céder la place à des combinaisons nouvelles. Le gaz qui éclaire les rues de notre ville produit de l'eau par sa combustion; l'eau, à son tour, produit du gaz dans le vaste laboratoire de la nature. Mais ce mouvement de composition et de décomposition est surtout frappant pour nous lorsque nous venons à le considérer dans la classe des êtres organisés et vivants dont nous faisons partie. Vous connaissez cette couche de terre végétale qui est comme l'épiderme de notre globe, dans laquelle les plantes plongent leurs racines, et dont nous tirons notre subsistance jusqu'au moment où, payant tribut à la nature, nous allons rendre à l'universelle circulation ce peu de matière qui nous a été prêté pour un temps. Depuis cette couche de terre végétale jusqu'aux animaux les plus développés, jusqu'à l'homme considéré dans son corps, il y a un mouvement perpétuel et jamais interrompu de tous les atomes. La plante puise sa nourriture dans le sol. Cette plante est un légume qui vous sert d'aliment; ou bien elle est mangée par un animal qui viendra paraître sur votre table et se

transformer en la propre substance de votre corps. Ainsi, la matière de notre globe, ou du moins son enveloppe extérieure, passe sans cesse d'une forme à l'autre, et les mêmes éléments qui composent tous les êtres vivants aujourd'hui, sont précisément ceux qui composaient les êtres vivants il y a deux mille, il y a trois mille ans, et dans les périodes les plus lointaines que vous voudrez imaginer. Lorsqu'on considère ces faits avec un peu d'attention, on sent monter à son esprit des pensées étranges. Si je vous dis, par exemple, que le bois que vous avez jeté ce matin dans votre poêle renferme peut-être des molécules qui figuraient jadis dans les poutres du palais de Salomon, ou que tel homme de nos jours porte dans le poil de sa barbe les mêmes atomes qui flottaient jadis sur le front d'Achille, dans les boucles noires de la chevelure de ce guerrier, vous jugerez peut-être ces suppositions indignes de la gravité de cette assemblée. Elles ne feraient toutefois qu'exprimer, sous une forme frappante, les résultats incontestables de la science. Un ancien philosophe grec, Empédocle, avait peut-être une vue plus ou moins confuse de ces vérités lorsqu'il remarqua que, dans un banquet, nous mangeons, *sous une autre forme*, la chair de nos amis et de nos proches, et qu'il dit, en parlant

de lui-même : « Et moi aussi, je fus un jour jeune gar« çon et jeune fille, arbre, oiseau, poisson muet au « fond des mers. » Tout devient pour nous un objet de surprise si nous brisons par la réflexion cette puissance de l'habitude qui nous fait trouver simples les mystères dont nous sommes de toutes parts environnés.

Dans cette circulation universelle des éléments des corps, l'observation découvre des lois régulières et fixes. Ces lois et leurs résultats sont l'objet de ces sciences qui nous étonnent par leurs magnifiques découvertes : la mécanique, la physique et la chimie. Or, la thèse du matérialisme est qu'en dehors de la matière et des lois qui la régissent, il n'y a rien, et que, par conséquent, la physique, la mécanique et la chimie suffisent à expliquer tout, la production de la pensée comme celle de la flamme, les sentiments du cœur de l'homme comme la couleur et le poids des objets.

Cette doctrine est fort ancienne ; mais sa négation ne l'est pas moins. Des penseurs de tous les temps ont tracé une ligne de démarcation entre les phénomènes dont s'occupent les physiciens, et les phénomènes où intervient la vie, qui sont l'objet de l'étude des naturalistes. La mécanique, la physique et la chimie ne réussissent pas à rendre compte de l'univers. Une opi-

nion au moins fort respectable, puisque Aristote l'enseignait aux Grecs, et que je l'ai recueillie moi-même de la bouche illustre de de Candolle, affirme que la science ainsi limitée ne suffit pas à expliquer un brin d'herbe, et périt à la rencontre d'un vermisseau. Mais nous ne sommes pas ici pour aborder les problèmes de la philosophie de la nature ; allons directement à l'homme.

Sous le nom de matérialisme, nous rencontrons deux doctrines arrivant au même résultat, mais qui demandent toutefois à être distinguées.

La première de ces doctrines, assez répandue dans l'antiquité, enseigne que les âmes sont formées d'une matière spéciale. Cette matière des âmes est fine, déliée, subtile, et c'est par là qu'elle se distingue des corps ordinaires et grossiers ; c'est un air raréfié, ce sont des atomes lumineux. Laissons parler la Fontaine :

> Je subtiliserais un morceau de matière
> Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
> Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
> Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
> Que le feu. Car enfin, si le bois fait la flamme,
> La flamme en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
> Nous donner quelque idée [1] ?

[1] *Fables;* livre X, fable 1.

Ces jolis vers expriment fort bien la théorie qui prévalait dans le matérialisme antique. Quelle en est la conséquence ? Au moment de la dissolution des corps, les âmes, qui n'en sont que la partie la plus subtile, rentrent, comme le reste, dans la circulation universelle. De là l'idée d'un fonds de roulement des âmes (passez-moi le terme), se transmettant d'individus à individus, mais sans souvenir, sans conscience, sans personnalité. Les personnes meurent, et meurent sans retour, mais les âmes subsistent ; une génération revit dans les générations suivantes : rien ne se perd. C'est une sorte d'immortalité qui s'accomplit ici-bas : au delà de la vie présente, il n'y a rien.

Ce point de vue antique est aujourd'hui complétement abandonné, et c'est là un des triomphes les plus décisifs de la philosophie. On accuse souvent la philosophie de rester toujours au même point ; d'agiter les problèmes qu'elle agitait il y a deux mille ans, sans avoir fait un pas vers leurs solutions. Quant à l'objet spécial de notre étude, cette accusation n'est pas méritée. On ne trouverait pas de nos jours un seul savant se risquant à soutenir que les âmes sont une espèce particulière de corps. Les progrès de l'analyse et de la réflexion ont montré combien est vaine la prétention de

subtiliser la matière à un degré suffisant pour la transformer en esprit. Pourquoi, en effet, parle-t-on d'une matière subtile, raréfiée? Parce qu'on n'ose pas dire que les âmes ont une forme, qu'elles sont ou pyramidales ou sphériques, qu'elles ont une certaine couleur, qu'elles sont brunes ou bleues. On n'ose pas, en un mot, leur attribuer les qualités des corps ordinaires. Mais on s'efforce inutilement d'éviter ce résultat. Subtilisez un corps tant que vous voudrez, aussi longtemps qu'il existe, il garde toutes les propriétés de la matière. Il n'est plus visible à l'œil nu; apportez un microscope ; voilà qu'il a forme et couleur. Réduisez-le encore en imagination. En imagination aussi, j'apporte un microscope plus puissant, et toujours plus puissant, jusqu'à ce que votre corps subtil ait les proportions du Salève. Il aura des parties, des interstices, et, selon l'expression du grand Leibniz, on pourra y entrer comme dans un moulin. En ferez-vous une âme?

L'évidence de ces considérations a conduit le matérialisme moderne à chercher une position moins attaquable que celle que nous venons d'indiquer. Dans ce nouveau point de vue, les phénomènes intellectuels et moraux sont le résultat de l'organisation, la manifestation de certaines propriétés de la matière, et non pas

la matière elle-même. Appelons à notre aide une comparaison. Quand les eaux de notre lac sont soulevées par le vent du nord, la vague se forme et projette à son sommet une écume brillante; vous avez un phénomène déterminé: la vague et son apparence. Le calme se fait, l'eau reprend son niveau paisible et accoutumé; que reste-t-il de la vague? rien, si ce n'est le fait qu'elle a été. L'eau existe et demeure; la vague passe et s'évanouit. Dans la doctrine du matérialisme moderne, notre être intellectuel et moral a un mode d'existence pareil à celui de la vague qui paraît pour un instant à la surface de l'eau. Dans certaines conditions déterminées, la matière produit la lumière et la chaleur; dans d'autres conditions que réalise la plante elle produit la vie; dans d'autres conditions enfin que réalise l'animal et, à un degré supérieur, l'homme, elle produit le sentiment, la pensée, la volonté. Tous ces phénomènes ne sont que le résultat de l'organisation de plus en plus développée. Quand cette organisation se dissout à la mort, qu'arrive-t-il? Les phénomènes spirituels cessent avec l'agrégation des molécules qui les produisait, et la matière de notre corps entre dans des combinaisons nouvelles qui revêtent d'autres propriétés. Telle est la doctrine qui réclame notre attention.

Pour le simple bon sens, dont les données nous serviront de point de départ, l'homme, envisagé dans sa nature totale, livre à l'observation deux ordres de faits essentiellement divers. Nous trouvons en lui la forme, la couleur, le poids, propriétés des corps qui se manifestent à nos sens extérieurs. Mais, à côté de ces propriétés sensibles, nous rencontrons dans l'homme la joie, la souffrance, la crainte, l'espoir, le désir, phénomènes qui ne se manifestent ni à l'ouïe, ni à la vue, ni au toucher, mais seulement à ce sentiment intérieur que nous appelons conscience. La ligne de démarcation est profonde. De là, l'opposition universellement établie entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la matière, entre le physique et le moral. A deux classes de faits répondent deux sciences distinctes. Les savants qui étudient notre corps, ses formes, sa structure, les lois de sa vie, cultivent la *physiologie*. Les savants qui étudient les phénomènes de l'âme, sa constitution et les lois de sa vie intérieure cultivent la *psychologie*. Ces deux sciences emploient des méthodes totalement différentes. Elles se touchent par un grand nombre de points, parce que l'âme et le corps sont dans une étroite union, mais les moyens d'étude dont se servent les physiologistes, et ceux qui sont à la disposition des

psychologues sont séparés par un abîme. Jamais et à aucun degré, l'une des deux recherches dont la nature humaine est l'objet ne saurait remplacer l'autre. Réunissez tous les philosophes de l'univers; donnez-leur des siècles pour réfléchir, mais seulement pour réfléchir selon les procédés de leur science, et demandez-leur ensuite de vous faire la description de l'estomac ou l'anatomie du cerveau. S'ils sont sages, ils garderont le silence; s'ils ne le sont pas, ils vous débiteront de vaines hypothèses, légitime objet de risée pour les naturalistes. Rassemblez maintenant tous les physiologistes du monde; donnez-leur libéralement pour leurs travaux le même temps accordé aux philosophes, mettez à leur disposition des scalpels inconcevables de finesse, des microscopes merveilleux, et demandez-leur ensuite de vous dire ce que signifient ces mots : vouloir, désirer, craindre, espérer. Si ces physiologistes n'étaient pas des hommes, s'ils ne connaissaient le sens de ces termes comme vous et moi, par le témoignage intérieur de la conscience, et d'une manière tout à fait indépendante de leurs études spéciales, il leur serait impossible, absolument impossible, même de comprendre la question proposée. Entendez, à cet égard, une déclaration que j'ai transcrite de la préface d'un des

derniers traités de physiologie publiés par l'école de Paris : « L'animal appartient tout entier au physio-« logiste. Par les différentes fonctions qui concou-« rent à sa conservation, l'homme aussi est un animal « mais un animal intelligent. Il pense, il réfléchit, il « veut ; il a le sentiment du bien et celui du beau ; il « résiste à ses besoins et leur commande, au lieu de « leur obéir. Il y a des sciences de deux ordres. Les « unes ont pour objet l'étude des phénomènes de l'es-« prit, les autres s'occupent des faits physiques ou na-« turels... Il est évident qu'elles diffèrent essentielle-« ment par la nature de leur objet [1]. » Je ne demande rien de plus précis que ces paroles, et il convenait de faire rendre témoignage aux droits de la science de l'esprit par l'un des représentants accrédités de la science de la nature.

L'existence de l'homme se compose donc de deux ordres de faits parfaitement dissemblables, et à ces deux ordres de faits correspondent des procédés d'observation totalement divers. Il faudrait des raisons bien solides pour admettre que ces phénomènes de conscience qui ne peuvent ni se voir, ni s'entendre, ni se peser,

[1] Béclard, *Traité élémentaire de physiologie*.

qui échappent absolument à nos sens extérieurs, sont le produit ou la manifestation de ces autres phénomènes qui se révèlent à l'œil, à l'oreille, à la main. Comment procède le matérialisme? Il ne conteste pas (et comment le pourrait-il?) il ne conteste pas la diversité des phénomènes, mais il insiste sur leur union. Suivons-le sur ce terrain, et, pour rester forts, accordons à l'adversaire toute la part de vérité à laquelle il a droit de prétendre.

Je commence par vous signaler une doctrine qui n'a que trop servi les intérêts du matérialisme ; je veux parler d'un spiritualisme faux; voici comment il procède : Il nous représente l'âme vivant de sa propre vie, et pouvant se connaître par elle-même, et en elle-même, d'une manière tout à fait distincte et séparée des organes. Cette âme, à laquelle il attribue cette vie propre et indépendante, le faux spiritualisme la place dans le corps comme un capitaine de navire sur son bâtiment, avec des lunettes pour voir au loin, des cornets d'acoustique et des porte-voix pour entendre et se faire entendre, des rames, des voiles pour avancer. L'âme a son existence à elle, et en elle-même elle se suffit; mais elle dispose des sens et des membres du corps pour agir sur le monde extérieur et pour en obtenir des ren-

seignements. En un mot, le corps n'est qu'un serviteur que l'âme appelle lorsqu'elle en a besoin. Cette conception se brise comme un verre fragile au contact des faits. Le corps n'est pas seulement le serviteur de la volonté, il est la condition même des manifestations de notre vie spirituelle ; toutes nos facultés, pour entrer en exercice, ont besoin des organes, et subissent leur action. Examinons ce sujet avec quelque soin : il en vaut la peine.

Observez d'abord les influences accidentelles que le corps exerce sur l'âme. Introduisez dans l'estomac d'un homme une certaine dose de matière alcoolique, il est ivre, et, comme le dit fort bien une locution populaire, « sa raison est partie. » Vous faites boire de l'opium à celui-ci, il s'endort, et toutes les manifestations de sa pensée et de sa volonté disparaissent. Celui-là sort paisiblement de sa demeure, dans le plein exercice de ses facultés ; une poutre qu'il ne voit pas le heurte à la tête, ou bien le pied lui glisse, son front frappe violemment le sol; on le relève sans connaissance, et il se réveille dans le délire. Un accès de fièvre.... mais il est superflu de multiplier ces exemples.

Notre âme est soumise à des influences non moins graves et plus durables, qui ne résultent pas de faits ac-

cidentels, mais du jeu même de l'organisation. Chacun de nous a un certain tempérament, c'est-à-dire un mode particulier selon lequel les fonctions de la vie s'exécutent en lui; ce tempérament détermine son caractère. Cet homme est gai par nature; celui-ci, par nature aussi, est porté à la jalousie, à la colère. Un physiologiste nous dit : c'est un tempérament bilieux, sanguin.... Sans discuter la valeur de ces termes, constatons un fait certain : une disposition déterminée du corps impose nécessairement à chaque individu je ne dis pas telle ou telle action, mais telle ou telle disposition. A ces dispositions, la volonté cède ou résiste, mais la disposition en elle-même est là, comme un irrécusable témoin de l'action permanente, secrète, profonde de nos organes sur notre âme. Ce n'est pas tout. Le centre de notre vie, le sentiment que nous avons de notre propre être, la conscience, en un mot, au sens gégéral de ce terme, la conscience est-elle indépendante de l'organisme? Ne savez-vous pas qu'un homme s'évanouit sous l'impression d'une violente douleur, et parfois d'un simple malaise; il s'évanouit, c'est-à-dire que l'âme cesse d'être présente à elle-même à la suite d'une simple modification du corps. Voici un malade qui respire de l'éther ou du chloroforme; un chirur-

gien laboure ses chairs, armé du fer ou du feu, et le patient se réveille en demandant si l'opération a commencé. Il a perdu toute faculté de voir, d'entendre et de sentir, parce que quelques-unes des extrémités de son système nerveux ont été mises en contact avec du chloroforme ou de l'éther.

Ces faits sont de notoriété publique. C'est bien à tort que certaines personnes s'alarment des recherches de la physiologie, comme si la physiologie pouvait affaiblir la cause de l'ordre spirituel, en révélant une action de la matière sur l'esprit, qui ne serait pas connue de tous, et observable dans la vie de tous les jours. Voyez passer dans la rue un homme qui a perdu sa qualité d'homme dans les excès de la boisson; visitez une maison d'aliénés; consultez les personnes affligées d'un tempérament nerveux, celles qui souffrent de ces maladies qui affectent le moral: un peu de réflexion sur ce que vous aurez observé vous rendra l'action du corps sur l'âme aussi manifeste qu'elle peut l'être pour le premier physiologiste d'Europe. Vous saurez alors ce qu'il faut penser de ce spiritualisme qui nous représente l'âme comme simplement logée dans un corps dont elle dispose à son gré, sans en subir l'influence. Cette doctrine erronée provoque une réaction

qui appelle et favorise le matérialisme : il importait donc d'en séparer nettement la cause que nous défendons. L'union de l'âme et du corps, loin de n'être que celle d'un ouvrier et de son instrument, est une union profonde, intime. Dans tout le domaine de notre expérience un état déterminé des organes est la condition de l'exercice de nos facultés spirituelles. Nous l'admettons sans réserve.

J'espère, Messieurs, n'être pas accusé d'avoir amoindri le rôle du physique dans notre existence, d'avoir, par crainte du matérialisme, méconnu l'importance de la matière. Envisageons maintenant l'autre face de la question.

Le corps n'est pas le serviteur docile de l'âme, il entre souvent en révolte contre la raison et la volonté; mais l'âme agit sur le corps d'une manière très-efficace. J'indique sans m'y arrêter, les phénomènes du mouvement. Je veux : mon bras se lève; je veux : mon bras s'abaisse. Ce pouvoir sur les membres paraît commun à l'homme et à l'animal. Mais ce n'est là que la moindre partie de l'action exercée sur nos organes par notre nature spirituelle. Voici un homme en parfaite santé. Une émotion vive s'empare de lui : c'est une

douleur poignante ou une joie extraordinaire. A l'instant, toute la machine organisée entre en jeu; le cœur bat plus vite, les larmes coulent, l'estomac se serre et refuse peut-être la nourriture. Si nous voulons employer les mots de la science, nous dirons : la circulation, la digestion, les sécrétions ont été troublées par le fait d'une émotion morale; le corps a subi, jusque dans ses parties les plus intimes, l'influence d'un sentiment, d'une pensée. Supposons que l'impression soit pénible, et qu'elle ne soit pas fugitive. La douleur persiste; c'est une durable tristesse; c'est une de ces inquiétudes sourdes qui s'attachent à l'existence, et ne laissent ni trêve ni repos. Sous l'action continue de ces causes, il arrive bien souvent que la santé d'un homme décline. Ses circonstances matérielles n'ont pas changé; il ne souffre ni du froid, ni de la faim, ni d'un excès de fatigue; aucun accident n'est survenu, et toutefois, les fonctions de la vie s'alanguissent peu à peu; et voilà un malade, malade d'une inquiétude, malade d'une pensée. Il y a des maladies de l'esprit qui procèdent du corps. Demandez aux membres de la faculté de médecine combien il y a de maladies physiques qui procèdent de causes morales.

Considérons maintenant un des faits les plus remar-

quables de notre nature : l'habitude. Il est des habitudes qui naissent sous l'empire d'une excitation sensible à laquelle la volonté consent : le phénomène commence dans le corps ; il est d'autres habitudes qui naissent, en l'absence de toute excitation sensible, par des causes morales. J.-J. Rousseau a remarqué que les passions de la chair sont loin d'être la cause unique du désordre des mœurs, et que la vanité crée beaucoup de libertins. Arrêtons-nous à un exemple d'un autre ordre. Vous pouvez rencontrer dans notre ville des enfants de huit ans, un cigare à la bouche. — Si j'étais chef de la police, je proscrirais cet abus, mais ce n'est pas ici la question. — Croyez-vous que c'est une excitation de la membrane muqueuse, le désir de satisfaire un besoin physique, qui place ce rouleau de tabac dans la bouche de ce jeune garçon ? En aucune sorte. Il a voulu faire l'homme, et pour cela il a dompté une répugnance naturelle ; il a lutté contre le dégoût et le malaise avec une persévérance digne d'une meilleure cause. Peu à peu l'habitude viendra ; l'excitation des sens réclamera sa satisfaction. L'habitude, procédant d'une cause morale, s'enracinera dans les organes. La volonté aura créé dans le corps des besoins dont

elle deviendra l'esclave, obéissant au maître tyrannique qu'elle se sera donné dans sa jeune imprudence.

Passons aux habitudes morales. Nous avons des inclinations, des penchants appartenant à notre nature personnelle, qui sont le fait de notre constitution primitive, et répondent à ce que nous avons appelé notre tempérament. C'est un des cas notables de l'influence du physique sur le moral. Mais ignorez-vous que nos penchants s'accroissent ou s'affaiblissent selon qu'ils sont suivis ou combattus, selon le rôle que prend à leur égard la liberté morale? Ignorez-vous que la colère, la jalousie, comme la douceur ou la persévérance, sont des faits de nature dans leur principe, mais que ces faits de nature tombent dans le domaine de la volonté? Selon que la volonté cède aux penchants ou leur résiste, ces penchants s'accroissent ou diminuent. Un homme violent ne devient pas doux par un acte unique de sa volonté; mais oseriez-vous soutenir que l'homme qui cède à l'entraînement de ses passions et celui qui lutte et se possède, arrivent au même résultat?

Voilà les faits : Les penchants de nature s'affaiblissent ou se fortifient selon le rôle de la volonté. Les penchants de nature sont le résultat du jeu secret de nos organes; l'acte continu de la volonté peut donc

atteindre et modifier la vie du corps dans ses dernières profondeurs.

Nous croyons tous que la figure humaine révèle des dispositions morales.

Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence;

Nous le savons; toutefois, nous nous sentons naturellement portés à dire, en voyant certaines physionomies : voilà la douceur, voilà la violence, voilà un homme sincère, voilà un homme faux. Je crois que, quand la science sera plus avancée, elle trouvera jusque dans les parties intimes de notre organisme l'indice matériel des dispositions que nous cherchons à lire sur la physionomie de nos semblables. Lorsqu'un homme est mort, il arrive que, pour fournir des lumières au médecin de sa famille, ou dans l'intérêt de la science, on procède à l'ouverture et à l'examen de son corps. Si les docteurs chargés de cet office savaient tout, ils retrouveraient peut-être dans ce corps immobile toute la vie de l'âme qui l'anima. Ils y verraient la trace des penchants primitifs de cette âme, mais ils y découvriraient aussi les résultats de l'usage qu'elle a fait de son activité. Tous les secrets de notre existence sont inscrits, je le crois, dans cette froide dépouille. L'état de

notre corps est le résultat de notre naissance, sans doute, mais beaucoup aussi le résultat de l'emploi de notre liberté, et nos organes, s'ils pouvaient prendre la parole, rendraient témoignage que, dans le mystère de la vie, ils furent unis à une nature supérieure, capable de résister à leur action et de les modifier eux-mêmes.

Notre corps est donc avec notre âme dans une étroite union ; mais c'est vainement que le matérialisme prétend trouver un point d'appui dans cette vérité incontestable. L'âme et le corps composent l'unité de notre personne. Dans cette unité se manifestent deux puissances opposées, susceptibles d'entrer en lutte l'une avec l'autre. Tantôt l'action procède du corps, et l'âme consent ou résiste ; tantôt l'action part de l'âme, et le corps obéit ou se rebelle. Si la volonté abdique, si elle cède à tous les penchants et bientôt à tous les déréglements de la machine, vous avez une existence qui perd de plus en plus les attributs supérieurs de l'espèce humaine, et descend une pente fatale qui la conduit vers la pure animalité. Si la volonté, soumise à une raison éclairée, s'oppose aux égarements de la chair, vous avez, au contraire, une existence où se révèle de plus en plus la dignité de notre nature. Dans les états

maladifs, le désordre du corps peut troubler la pensée, anéantir pour un temps la responsabilité morale. Une crise survient, les nuages qui se formaient dans le trouble des organes se dissipent; le principe spirituel reparaît tout entier, parce qu'il a retrouvé les conditions nécessaires à ses manifestations régulières; et c'est lorsque le corps va se dissoudre, lorsqu'une longue maladie touche à un dénouement fatal, c'est alors parfois que l'âme jette un éclat plus vif que jamais, comme si elle était entrée par avance, et pour un instant, dans une vie plus haute. Il ne faut pas demander dans un sens absolu où finit la vie du corps et où commence la vie de l'âme; il n'y a ici ni fin ni commencement. L'homme est âme et corps à la fois, dans tous les modes observables de son existence. Une âme à l'état pur, non-seulement ne s'est jamais montrée à une autre, mais ne s'est jamais manifestée à elle-même. Un corps à l'état pur, ce n'est pas un homme, c'est un cadavre, et bientôt après « ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. » Mais lorsque deux éléments, bien qu'étroitement unis, sont visiblement divers et peuvent entrer en lutte, il est au moins étrange de conclure que ces deux éléments ne sont pas deux, mais

un. C'est pourtant la conclusion du matérialisme; elle contredit le sens commun.

J'ai cherché, Messieurs, à vous rappeler ce que chacun de vous savait, en quelque mesure ; à traduire, au moyen d'une réflexion attentive, les données élémentaires de l'observation. Je voudrais maintenant, sans vous fatiguer par les termes abstraits de l'école, vous dire ce que peut la science proprement dite dans le sujet qui nous occupe. La science étudie, dans son détail et dans son mode, l'union mystérieuse et intime des deux éléments qui constituent l'homme. La science nous enseigne quel état du corps correspond à telle action de l'être spirituel. Elle découvre et démontre que le système nerveux est l'agent principal des fonctions de la vie animale, et de la vie proprement humaine. Ce système a un centre, nommé communément le cerveau, et c'est là qu'est le point d'arrivée des impressions qui nous mettent en rapport avec les choses du dehors, et le point de départ de l'action de la volonté sur les organes. La physiologie a encore bien des progrès à faire. On ne sait pas au juste ce qui se passe dans les extrémités nerveuses, le long des nerfs et dans la substance du cerveau, quand nous recevons

par exemple, l'impression de la lumière ou celle d'un son. On ignore quel est l'état du cerveau à l'instant où une volonté devient le principe d'un mouvement. Quelques savants entrevoient peut-être la nature de ces phénomènes; leurs théories ne sont encore que des vues personnelles, que la science, dans son ensemble, n'a pas encore sanctionnées. Transportons-nous à quelques années ou à quelques siècles d'ici. Tout ce que la physiologie recherche, elle l'aura trouvé, je l'admets. On connaîtra donc le dernier fait du système nerveux dans l'ordre des impressions, et le premier fait du système nerveux dans l'ordre des volontés. Ce sera, conformément aux anciennes théories, l'ondulation d'un liquide particulier, ou une vibration de fibres ; ou, plus vraisemblablement, ce sera, conformément aux idées actuelles, un phénomène électrique ou chimique : il n'importe. Ce qu'on étudie, on le saura, et je suppose qu'on le saura d'une manière complète et détaillée. On pourra dire : à tel sentiment, à telle pensée, à tel vouloir correspondent cette vibration de fibres, ce dégagement d'électricité ou cette combinaison de phosphore. Plaçons-nous, par hypothèse, dans cette situation. La science complétée pourra-t-elle améliorer la position du matérialisme ? En aucune sorte. La science

aura montré dans son détail l'union intime de deux ordres de phénomènes parfaitement dissemblables, et le matérialisme conclura : ces phénomènes sont unis, donc ils sont de même nature. La pensée, le sentiment, la volonté, sont toujours en harmonie avec un certain état des organes matériels ; la pensée, le sentiment et la volonté sont donc des propriétés ou des produits de la matière. Le sophisme est toujours le même ; pour avoir passé du domaine du sens commun dans le domaine de la science, il ne change pas de nature. Il consiste à dire : ces faits se correspondent, ils sont étroitement unis, donc il n'y a pas deux faits, il n'y en a qu'un. Le matérialisme, lorsqu'il identifie les manifestations de l'âme aux phénomènes du corps, franchit un abîme au-dessus duquel il n'est soutenu que par la légèreté de sa pensée.

Un médecin philosophe, Cabanis, a écrit : « Le cer« veau sécrète la pensée comme l'estomac digère les « aliments. » Le cerveau sécrète la pensée ! Vous savez ce qu'on appelle sécrétion : c'est l'action par laquelle une glande sépare de la masse du sang certains liquides particuliers, nécessaires aux fonctions de la vie. Quand on dit qu'une glande sécrète un liquide, vous pouvez voir de vos yeux, vous représenter du moins en

imagination le flot du sang arrivant à un organe, et une partie qui s'en sépare et reçoit de nouvelles apparences et de nouvelles propriétés. Le phénomène total est du même ordre ; il commence et finit dans le champ de l'observation extérieure et sensible. Mais lorsqu'on vient nous dire : telle action chimique ou physique se passe, et voilà la sécrétion d'un fait intellectuel, c'est-à-dire voilà une idée juste ou fausse, un désir bon ou mauvais, un acte de volonté qui se sépare du reste de la matière, ne sentez-vous pas à quel point on abuse des mots et on violente la parole non moins que la pensée ? Les physiologistes cultivent une science dont l'intérêt est fort grand. Qu'ils restent sur leur terrain ; il offre une mine assez riche à exploiter ! Mais lorsqu'ils se figurent trouver dans leur science, je ne veux pas dire quelque chose, mais le commencement, l'ombre, la plus faible apparence de quelque chose leur permettant d'expliquer le principe spirituel par le principe matériel, ils ne se comprennent plus, ils se confondent dans leurs pensées.

La science physiologique ne saurait donc être invoquée en faveur de l'identité qu'on prétend établir entre l'esprit et la matière. Dans la recherche des rapports du physique et du moral, elle étend les termes

du problème sans en modifier la nature. J'affirme maintenant que la science abordée dans une autre de ses branches pèse de tout son poids en faveur d'un spiritualisme vrai.

La philosophie féconde les données du sens commun, et creuse de plus en plus l'abîme entre les phénomènes extérieurs manifestés à nos sens, et les phénomènes intérieurs révélés à la conscience ; elle s'élève à des conceptions qui rendent toujours plus claire la différence absolue des corps et des esprits. Le corps est susceptible d'être indéfiniment divisé, parce qu'il est étendu ; tout corps, si petit que vous le supposiez, est, comme nous l'avons déjà dit, une réunion, un assemblage de parties que, par la pensée au moins, vous pouvez séparer les unes des autres. L'esprit au contraire est un et indivisible. S'il en était autrement, vous pourriez concevoir une fraction d'âme ; or, vous ne le pouvez pas. L'idée d'un tiers, d'un quart d'âme provoque le sourire, ce sourire légitime qui est le signe de l'absurdité. La matière est inerte, privée par elle-même de toute spontanéité, de tout mouvement dont elle soit le libre principe. Elle obéit passivement aux forces qui la régissent ou aux impulsions accidentelles qu'elle reçoit. Supposez le contraire : admettez que les

atomes aient un principe de libre mouvement ; c'en est fait de toute la physique et de toute la mécanique ; les calculs de ces sciences seront déjoués par la spontanéité des atomes qui échapperont à toute loi. L'esprit au contraire est un principe d'activité, de puissance, une volonté qui est en elle-même un pouvoir de détermination ; c'est ce qu'établit la conscience, c'est ce que confirme le résultat des tentatives faites par certains savants. Ces savants prétendent ramener les actions humaines à des lois inflexibles comme celles de la nature ; ils échouent invariablement dans leurs tentatives. On prévoit, en quelque mesure, les actions probables des hommes ; on n'annonce pas leurs déterminations avec certitude, comme l'astronome annonce les éclipses. On reconnaît dans l'histoire les traces d'un dessein arrêté qui rappelle que la puissance des hommes ne préside pas seule au cours des événements ; mais les philosophes qui ont tenté d'écrire à l'avance l'histoire précise de l'avenir ont vu les faits infliger à leurs théories de cruels démentis. On peut citer de curieux exemples de leurs déconvenues.

Ces considérations n'ont pas le mérite de la nouveauté, heureusement. Ouvrez les annales de l'esprit humain : partout et toujours vous trouverez des pen-

seurs apportant l'appui d'une science sérieuse, profonde, à la thèse qui pose la distinction absolue de la matière et de l'esprit. Interrogeons maintenant une science relativement moderne : la vraie philosophie de la nature.

Une des sources du matérialisme est la confusion établie entre les propriétés des corps considérés en eux-mêmes, et les propriétés que revêtent les corps pour les êtres sensibles et intelligents. La matière, dit-on, produit des phénomènes d'un ordre élevé, tel que la lumière, la chaleur, le son. Ne pourrait-elle pas, à un degré supérieur d'organisation, produire des phénomènes plus élevés encore : la pensée et le sentiment ?

> La flamme en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
> Nous donner quelque idée ?

La Fontaine n'est pas le seul à penser ainsi, et l'analogie entre les propriétés les plus subtiles de la matière et les faits intellectuels et moraux, se trahit souvent chez les hommes de science, comme elle se montre ici chez le fabuliste. Que dit à cet égard l'étude de la nature, aidée de tous les progrès des découvertes modernes ? Elle dit que, dans notre façon ordinaire de concevoir les phénomènes, nous attribuons à la ma-

tière ce qui ne lui apartient pas : je m'explique.

Que reste-t-il du son si nous retranchons l'oreille? Les physiciens vous le diront : les vibrations de l'air atmosphérique. Que reste-t-il de la lumière et des couleurs si nous supprimons l'œil? les physiciens vous le diront : les vibrations d'un fluide plus subtil que l'air atmosphérique, fluide qu'on nomme ordinairement *éther*. Vous le comprenez bien : la musique avec tous ses prestiges, l'éclat de la lumière, la magie des couleurs qui parent l'univers, tout cela, ce sont des vibrations, c'est-à-dire des mouvements. Entre ces mouvements et les êtres capables de sentir et de connaître, il existe une harmonie, secret de la création. Mais en dehors de cette harmonie, les propriétés supérieures de la matière n'existent pas, à proprement parler; elles n'ont plus qu'une existence *possible*, réclamant pour se réaliser des organisations capables de les percevoir. Il est naturel de penser qu'en l'absence des êtres animés et sensibles, l'univers étalerait des merveilles sans spectateurs, et que le murmure de la création s'élèverait vers le ciel sans être entendu. Expliquons-nous bien. Supprimez l'œil et l'oreille : les vibrations de l'éther continueront; elles produiront tous leurs effets physiques dans le merveilleux enchaîne-

ment de l'univers; elles seront capables de produire non-seulement les impressions qui nous sont connues, mais cent autres que nous ignorons, car, ainsi que nous l'avons dit, nul ne peut savoir combien de faces de l'univers nous échappent parce que nous manquons des sens appropriés. Mais enfin, les impressions n'existent que pour des êtres organisés de manière à les recevoir. Otez l'œil, toute lumière est éteinte, supprimez l'oreille, tous les sons disparaissent. Que restera-t-il?..... Un mécanisme à mille rouages, un immense mouvement d'atomes se rapprochant ou s'éloignant les uns des autres, rien de plus. Le mouvement de la matière et les lois fixes qui régissent ce mouvement, c'est là où la science moderne cherche, et d'une façon toujours plus décidée, l'explication de tous les phénomènes de la nature. C'est donc bien vainement qu'on veut faire des propriétés les plus subtiles ou les plus brillantes des corps comme des échelons pour passer des corps aux esprits. Ces propriétés, la matière les possède; mais sous quelle condition? Sous la condition qu'il y ait des créatures animées et sensibles pour les percevoir, j'ai presque dit, pour leur donner l'être. Dites maintenant, si vous le voulez, que la matière produit la pensée et la volonté, je le veux bien;

mais sous quelle condition? Sous la condition qu'il existe des êtres intelligents et libres. De même qu'il y a harmonie entre les vibrations de l'air et le sentiment du son, entre les vibrations de l'éther et la vue des couleurs, de même il y a harmonie entre les dispositions de notre corps et les états de notre âme. Si vous allez plus loin, si vous soutenez la thèse du matérialisme, une fois le vrai caractère des phénomènes naturels reconnus, il faut dire résolûment : ce que nous appelons pensées, volontés, joies, douleurs, vices et vertus, c'est un mouvement qui se produit dans telle direction et avec telle intensité; ce n'est rien de plus. On n'ose pas aller jusque-là, parce que lorsqu'une idée est radicalement fausse, il est difficile de la conduire jusqu'au bout.

Il me reste un dernier argument. Sans en faire précisément usage, je désire l'indiquer. Si l'on veut, avec les procédés de la science, soutenir une gageure contre le sens commun, et ramener à une seule les deux natures qui constituent l'homme, ce n'est pas le matérialisme qui triomphera. Rien de plus clair semble-t-il au premier abord, que l'idée de la matière. Mais si, nous prenant à réfléchir, nous recherchons sérieusement ce que sont les corps en eux-mêmes, nous nous engageons

dans une recherche étrangement difficile. Bientôt nous arrivons à reconnaître que l'idée de l'esprit qui pense, qui sent, qui veut, de cet esprit qui est nous-même, surpasse de beaucoup en clarté l'idée de cette matière, qui est liée indivisiblement à notre être sans tomber directement sous le regard de la conscience. Lorsque, disait Platon, lorsque nous passons du monde sensible dans le domaine de la pensée, si la vue nous manque, au premier abord, c'est que notre œil, accoutumé à des clartés faibles et trompeuses, est ébloui par une trop vive lumière. Nous croyons connaître les objets mieux que nous-même, le corps mieux que l'âme; mais comment connaissons-nous les corps? par les impressions qu'ils produisent sur nous, et pas autrement. Certains philosophes s'emparent de cette pensée. Nous ne connaissons les corps, disent-ils, qu'au moyen des idées que nous en avons, et ils démontrent par des arguments spécieux que, si l'existence de ces idées est absolument certaine, l'existence des corps qui leur correspond, est, après tout, douteuse. Je ne veux pas entrer dans ces considérations très-abstraites; je ne veux pas surtout opposer un jeu d'esprit à une des plus tristes aberrations de la pensée; mais, j'en appelle à ceux de vous qui ont sérieusement étudié ce sujet :

n'est-il pas plus facile à une logique exercée d'établir, en niant la réalité des corps, la folie relativement innocente du pur idéalisme, que de démontrer, contre le sens commun et la réflexion, que l'esprit n'est qu'un produit ou une propriété de la matière. Le matérialisme est donc fort loin de trouver un appui dans les hautes régions de la science, ainsi que quelques-uns de ses défenseurs ont l'air de le supposer.

Prêtons maintenant l'oreille au témoignage de la conscience morale. La conséquence du matérialisme est que la volonté dépourvue de toute initiative, de toute liberté, et partant de toute responsabilité, n'est que l'esclave des organes. C'est le côté vraiment grave de notre sujet. Si le matérialisme a raison, c'en est fait de toutes nos idées de bien et de devoir, car il n'y a de règle, de loi, d'obligation que pour un être libre. Inversement, s'il existe en nous un principe de liberté, le matérialisme est une erreur, car les corps sont inertes et dépourvus de toute action spontanée ; nous l'avons déjà dit, c'est la base de toute la science de la nature. L'âme trop souvent ne fait que subir la loi des organes, je l'accorde. La question est de savoir si nous pouvons déclarer le fait légitime, et dire qu'il doit en

être ainsi dans l'ordre, dans la règle. Notre conscience nous autorise-t-elle à affirmer que jamais, et dans aucune mesure, nous ne sommes responsables de nos actes? Le témoignage de notre conscience est-il moins certain que celui de nos sens? Est-il moins certain surtout que les hypothèses des savants? Je n'agiterai pas longuement ce problème; je me borne à prendre un exemple; un exemple suffit, car un seul acte libre, un sentiment unique de responsabilité, suffit pour renverser les thèses du matérialisme.

Voici un homme qui, après avoir formé de sages, de bonnes résolutions, a succombé aux assauts d'une passion entraînante; il a cédé aux tentations de la chair. L'occasion est favorable; approchez-vous de lui. Exhortez-le à ne se faire aucun reproche de faits qui sont la conséquence forcée de son tempérament. Expliquez-lui que, d'après les lois de la physiologie, il ne pouvait agir autrement; que sa seule erreur est d'avoir voulu lutter contre la nature; que s'il veut s'affliger de ses torts prétendus, il ferait aussi bien de s'affliger en voyant la pierre tomber sur le sol, ou l'eau suivre la pente de la rivière. Eh bien, Messieurs, cet homme, en présence d'une condamnation dure, injuste dans sa sévérité, aurait peut-être produit pour son excuse des

paroles semblables, en quelque mesure, à celles que vous venez lui apporter. Mais ce que vous lui offrez, ce n'est pas un moyen d'atténuer la gravité de sa faute; c'est une justification brutale, fondée sur la négation de sa liberté. Si son cœur vibre encore sous l'impulsion de quelque sentiment généreux, s'il n'a pas abdiqué sa qualité d'être moral, il refusera de se faire bête pour éviter l'humiliation; il se redressera dans le sentiment de sa dignité outragée; il saura vous rappeler qu'il est homme, que « son pire tourment, lorsqu'il succombe, est de sentir qu'il a pu résister, » et, repoussant vos justifications dégradantes, il aimera mieux se dire coupable que de se laisser avilir.

Telle est la voix de la conscience. Réunie avec le sens commun dont elle n'est que la plus haute manifestation, la conscience proteste contre le matérialisme, chez ceux même qui le professent. On peut, à tout moment, surprendre les défenseurs de cette doctrine en flagrant délit de contradiction avec eux-mêmes. Une classe de savants qui, par des raisons faciles à comprendre, a toujours renfermé des matérialistes en assez grand nombre, est la classe des médecins. Je le dis avec pleine liberté, parce que tel n'est pas le cas dans notre ville. Ce n'est pas un médiocre privilége pour une

cité comme la nôtre, que de posséder un corps médical dont presque tous les membres ont un attachement ferme pour les grandes vérités de l'ordre spirituel, dont plusieurs professent des croyances chrétiennes positives. Je suis heureux de constater un fait aussi réjouissant pour notre patrie. Ailleurs on rencontre un certain nombre de médecins se disant matérialistes. Suivez-les dans leur pratique. Si vous avez affaire à un docteur qui examine le pouls, la langue, l'état physique du malade, sans jamais faire aucune question sur les causes morales qui ont pu contribuer à l'altération de la santé, qui ne vous demande jamais en présence d'affections où le système nerveux est fortement engagé, si le patient n'a pas éprouvé quelque peine, n'a point été miné par quelque inquiétude ; si vous avez affaire à un tel docteur....... Messieurs, prenez-en un autre. Mais ce n'est pas ainsi que procèdent les membres de la faculté. Ce médecin qui se dit matérialiste, que fait-il? Il ne se borne pas à des ordonnances de pharmacie : je l'entends recommander à ce malade de ne pas lutter inutilement contre des impressions trop vives, lui dire qu'il peut légitimement laisser un libre cours à l'expression de sa douleur. Je l'entends, dans un autre cas, engager son malade à prendre cou-

rage, à ne pas s'abandonner lui-même, à résister à des impressions qui dépassent les bornes de la vérité, de la raison. Que fait-il donc? Est-ce qu'il joue la comédie auprès d'un lit de douleur? Est-ce à la matière qu'il parle? Est-ce à la molécule organique qu'il donne ces sages conseils? Non, sans doute. Il fait appel à la puissance intelligente et libre qu'il suppose inévitablement chez son semblable. Ce matérialiste est un homme; et s'il voulait ne pas se contredire, s'il voulait rester conséquent à sa doctrine, il faudrait qu'il refît son entendement.

Nous avons examiné le matérialisme en lui-même. Notre discussion n'a pas été bien savante ni bien approfondie, mais elle a été sincère. Il n'est pas une des thèses que je viens de poser, que je ne sois prêt à défendre, dans la langue de l'école et avec les procédés de la science. Pour terminer, suivons dans ses conséquences le système qui fait l'objet de notre étude. Ici, je n'argumenterai pas; je consulterai l'histoire.

Le matérialisme est aussi ancien que la philosophie; il a déroulé toutes ses conséquences et les livre à notre examen. La doctrine qui ne connaît que les corps produit une morale qui ramène tout aux jouissances du

corps ; comment en serait-il autrement ? Vous avez entendu parler d'Épicure. Épicure, matérialiste décidé, a déduit de sa théorie une conséquence que vous n'attendez pas. La modération en toutes choses, une vertu presque austère étaient à ses yeux la prescription de la sagesse et la condition du bonheur. N'est-ce pas la condition de la santé ? Lui-même paraît avoir vécu sobrement ; mais ses disciples ont suivi la pente sur laquelle le maître s'était retenu, la pente naturelle du matérialisme ; ils sont devenus des hommes de plaisir et de bonne chère, faisant de la philosophie tout juste assez pour se persuader qu'il y avait mieux à faire. Ce ne sont pas toutefois les épicuriens que je prendrai pour exemple, c'est une secte plus ancienne. Il y a deux mille et deux cents années environ, un disciple de Socrate fonda une école dans sa ville natale, la ville de Cyrène, sur les rivages de l'Afrique. On ne peut dire qu'il fut matérialiste ; il s'occupait peu du principe et de la nature des choses ; mais en morale, il a tiré mieux que personne les conséquences de la doctrine qui réduit l'homme à ce corps capable de douleurs et de plaisirs, qui paraît à la naissance et se dissout à la mort. Voici comment parlait Aristippe ; c'est le nom de ce philosophe : Le plaisir est le seul bien d'un être raison-

nable, car c'est la seule chose réelle. Mais gardons-nous de faire des calculs que l'instabilité de la vie nous interdit. N'allons pas nous priver aujourd'hui d'une jouissance, par la raison qu'elle nous causera de la peine demain. Demain, nous serons peut-être morts. « Un plaisir passé n'est plus ; un plaisir futur n'est « pas encore ; il n'y a que le plaisir présent qui nous « touche. Il faut se laisser aller doucement à la vo- « lupté, au jour le jour, sans réflexion ni calcul[1]. » Un grand poëte a écrit, sans y penser, cette page de l'histoire de la philosophie, dans quelques vers qui sont le résumé le plus élégant, et le plus fidèle à la fois, de la doctrine de Cyrène :

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie!
De nos ans passagers le nombre est incertain:
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain[2]?

Tel fut le commencement de l'école de Cyrène ; en voici la fin : Un de ses chefs, il se nommait Hégésias,

[1] Denis, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité.*

[2] Chœurs d'Athalie.

pénétré des principes du fondateur, en tira cette conséquence : L'homme est fait pour le plaisir, mais il rencontre plus souvent la douleur que la joie. La peine est fréquente, les jouissances clair-semées ; la vie est triste, et manque ainsi son but. Que faire ? Se tuer, c'est le parti le plus sûr. Et le professeur, se dévouant à sa mission, se priva de la douceur de mourir lui-même, afin d'engager les autres à se procurer un si grand avantage. La police, raconte Cicéron, fit fermer l'école, parce qu'à la suite des leçons, où l'on chargeait de couleurs noires le tableau de l'existence, les suicides étaient devenus trop nombreux.

Le matérialisme a sa morale ; il a aussi sa politique ; c'est une doctrine complète. Cette politique a été développée, avec beaucoup de savoir et d'habileté, par un Anglais, Thomas Hobbes. Voici comment il raisonne : Puisque les corps sont tout, en dehors des corps et de leurs propriétés, la pensée ne rencontre que des chimères, de vains fantômes, produit de l'imagination. L'homme est une machine organisée et vivante. Selon la nature des impressions qui montent des sens extérieurs au cerveau, ou descendent du cerveau à l'extrémité des organes, il se produit des phénomènes qu'on appelle peine ou plaisir ; c'est l'unique base de l'ordre

moral; le droit, la justice, le devoir, le vice, la vertu sont des mots, et rien que des mots. La loi fondamentale de l'homme est de se nourrir, de vivre. Comment la société se constitue-t-elle? Dans l'état de nature règne une égalité fondamentale, et le philosophe en donne une raison qui ne lui paraît pas méprisable, c'est que le plus faible, dans une circonstance favorable, peut tuer le plus fort. Telle est l'égalité primitive. Mais à cette égalité ne succèdent ni la liberté ni la fraternité. L'état de nature est une guerre universelle, permanente, une guerre de tous contre chacun, et de chacun contre tous. Les fruits de la terre, soutien de la vie du corps, sont l'occasion de la lutte et le prix de la victoire; la nourriture reste au plus fort. Cependant, l'intérêt de tous, et des forts eux-mêmes, qui risquent toujours de rencontrer de plus forts qu'eux ou d'être tués par un plus faible, l'intérêt de tous, la *droite raison,* comme dit Hobbes, réclame la paix. Le besoin de la paix est la raison d'être de la société. Mais comment atteindre le but? Sur quelle base établir l'ordre social, puisqu'il n'y a ni droit, ni justice, ni bienveillance, ailleurs que dans un vocabulaire qui ne répond à rien de réel? Sur la base de la force. Le maintien de la société exige un pouvoir capable de résister aux

convoitises de tous. Il faut donc un gouvernement inviolable, au-dessus de toute contestation ; il faut que ce gouvernement soit maître des personnes, des idées, de la religion ; il faut qu'il soit tout-puissant, et qu'on le tienne pour infaillible. Aussitôt en effet qu'il rencontrerait une opposition, le droit de la force serait contesté, et la force seule maintient la société au-dessus de l'anarchie, de la guerre primitive, toujours menaçante, toujours prête à reparaître. Il importe peu d'ailleurs que le pouvoir soit aux mains d'un monarque héréditaire, d'un démagogue ou d'un Conseil ; il suffit que le pouvoir soit absolu. Hobbes, fidèle à ses principes, avait quitté l'Angleterre lorsque la révolution ébranla la monarchie ; il y rentra lorsque la révolution eut produit son dictateur. Ne vous y trompez pas : ce n'est pas ici une doctrine d'obéissance, c'est une théorie de servitude. La peur appelle la force, et la force répond à la peur.

Je vous invite maintenant à ouvrir, à l'article Hobbes, une histoire de la philosophie. Vous y verrez que cet homme passe, et à juste titre, pour un logicien rigoureux, pour un esprit habile à conduire une idée à ses dernières conséquences. Il raisonne juste en effet ; la société de Hobbes est bien la société du matérialisme.

Elle se réalise dans la même proportion où se développe le culte exclusif de la matière. Lorsque le droit et la justice ne sont plus que des mots, lorsque l'opinion publique n'est que le caprice aveugle d'une foule à la recherche de la jouissance, lorsque la machine sociale ne fonctionne plus que sous l'impulsion des convoitises rivales et des haines qui en résultent, lorsqu'une société tend à un état auquel elle ne saurait pleinement parvenir sans cesser d'être, alors la force s'en empare, et s'en empare avec l'assentiment général, parce que, comme Hobbes l'a très-bien vu, la paix est un des premiers intérêts sociaux. Cela est ainsi; mais affirmer un tel état de choses comme légitime est, sans contredit, une doctrine épouvantable. C'est la politique du matérialisme; jugez de l'arbre par son fruit.

Messieurs, lorsqu'il s'agit de la vérité, on doit écarter toute considération étrangère à la vérité même; agir autrement est une forfaiture. Mais si, la vérité étant reconnue, nous la trouvons dans la tradition générale de notre pays, pourquoi ne pas le dire, et pour l'honneur de notre pays, et pour donner un nouvel appui à la vérité qui n'en a jamais trop? Or, quant à la question qui nous occupe, la Suisse et Genève ont gardé une position digne d'être signalée. Au siècle

dernier, le matérialisme levait la tête, et trouvait sur divers points de l'Europe de puissants protecteurs. Voici un seul fait, mais un fait significatif : Un philosophe nommé Lamettrie, que la licence de ses écrits avait fait expulser non-seulement de France, mais de la libérale Hollande, fut reçu à la cour du roi Frédéric de Prusse. Lamettrie mourut à Berlin, jeune encore. Le roi rédigea lui-même l'éloge de cet homme, et le fit lire à l'Académie par son secrétaire des commandements. Ce trait d'histoire caractérise une époque. Les doctrines les plus attentatoires à la dignité de l'homme, les plus destructives de ses espérances, obtenaient l'appui des grands de ce monde, possédés

De cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Où en était alors la Suisse ? La ville de Berne avait produit Haller, homme d'une érudition immense, naturaliste de premier ordre. Zurich était illustrée par la publication des œuvres de Lavater. Genève possédait, avec le savant Charles Bonnet, Abraham Trembley qui s'était fait un nom dans la science de la nature. Voilà quatre hommes, tous engagés dans des études qui, en fixant l'attention sur les phénomènes exté-

rieurs, disposent trop souvent l'esprit à méconnaître la réalité et les droits de la partie spirituelle de notre être. Tous les quatre ont consacré leur plume à la cause des idées spiritualistes et des croyances religieuses.

A la même époque, un homme quittait la ville où nous sommes, ville dont le souvenir devait le suivre assez pour qu'il tînt à honneur d'inscrire sur le titre de ses ouvrages : *citoyen de Genève.* Je n'oublie pas que c'est à Genève que je parle, et que cette salle peut renfermer les disciples et les admirateurs de cet écrivain fameux ; mais vous ne voudriez pas que je vinsse ici sacrifier au désir de vous être agréable la moindre part de mes convictions. Dans la vie de Rousseau, il y a trop de hontes ; dans sa doctrine, la négation de vérités trop essentielles à mes yeux ; dans ses écrits, trop de lignes qu'on voudrait vouer à un éternel oubli, pour que je puisse me joindre à ceux qui lui dressent des statues. Du reste, ce n'est pas de l'homme que je parle;

Je ne veux point ici lui faire son procès.

Je parle de son œuvre comme écrivain. Quelle fut cette œuvre quant à l'objet de notre étude? Rousseau

vivait dans la société la plus brillante et l'une des plus corrompues de l'univers, dans une société où il fallait parfois du courage pour dire que l'on croyait en Dieu ou pour défendre les notions les plus élémentaires du devoir. Et il soutint l'existence de Dieu, l'immortalité des âmes, la justice à venir; il prêta à la conscience des paroles dont l'éclat n'a jamais été surpassé; il professa hautement la vénération que lui inspirait la sainteté de l'Évangile. Ainsi, tandis que des hommes modestes tenaient élevé au milieu de nous le drapeau du spiritualisme, cet enfant perdu mais glorieux de la patrie versait sur l'Europe, avec le torrent de sa brûlante éloquence, bien des paradoxes, des erreurs et des sophismes, mais aussi de nobles pensées et de généreuses aspirations.

Non, Messieurs, le matérialisme n'est pas sur notre sol une plante indigène, et il faut espérer qu'il ne réussira pas à y affermir ses racines. Nous ne sommes pas toutefois sans en avoir senti les atteintes; c'est pourquoi il m'a paru convenable d'accorder à cette doctrine l'attention qu'elle réclame par ses dangers. J'ai désiré faire connaître sa nature, montrer sa faiblesse et signaler son venin.

TROISIÈME DISCOURS

Les pensées de l'humanité.

Messieurs,

Nous avons argumenté contre les thèses du matérialisme. Ce qui est plus décisif que nos raisonnements, c'est la protestation de l'humanité. Placé entre le berceau et la tombe, l'homme a toujours porté son regard au delà de cet étroit espace ; il a senti que l'air manquait, et qu'il étouffait dans cette prison. « Qui vous « a démontré, avons-nous le droit de dire aux philo- « sophes de la matière, qui vous a démontré que toute « la destinée de l'homme fût renfermée entre le ber- « ceau et la tombe ? Où avez-vous appris que la nais- « sance fût un vrai commencement, que la mort « fût une vraie fin? Celui-là aurait gardé son se- « cret qui, depuis quatre mille ans que l'humanité

« pense, aurait trouvé cette démonstration, car l'hu-
« manité qui a toujours cru le contraire, l'humanité
« qui a toujours rêvé sur le berceau de l'enfant
« et sur la tombe du vieillard, persiste encore dans
« ses croyances; et la science n'a pas déterré une
« preuve, un fait qui sérieusement les ébranle [1]. » Le fond commun de toutes les religions, c'est le souci qu'elles dénotent d'un ordre supérieur à l'ordre présent des choses, et les croyances religieuses se rencontrent partout où il y a des hommes ; « on en a trouvé
« chez les hideux habitants du pôle, qui vivent dans
« des maisons de neige, et chez les stupides sauvages
« de la Nouvelle-Hollande, qui, en toute autre chose,
« ne sont guère plus avancés que les singes [2]. » Partout la question de l'avenir est posée, et partout elle reçoit une réponse. Cette réponse varie beaucoup avec les degrés divers du développement de la pensée, et porte l'empreinte marquée des civilisations au sein desquelles elle se produit. Pour les anciens habitants du nord de l'Europe, hommes vaillants et féroces, le bonheur à venir se présentait sous une forme barbare :

[1] Jouffroy, Du problème de la destinée humaine, dans ses *Mélanges philosophiques*.
[2] *Idem*.

les guerriers morts dans les combats étaient introduits dans le palais d'Odin, où ils pouvaient boire de la bière à longs traits dans le crâne de leurs ennemis. Il serait d'un grand intérêt de retracer l'histoire de la doctrine de la vie future, de suivre cette doctrine dans les altérations étranges qu'elle a subies ; mais le sujet est immense ; je ne puis qu'en dessiner les principaux sommets, vous orienter dans ce vaste ensemble de pensées par un coup d'œil rapide, mais juste s'il se peut [1].

Les débuts de la civilisation grecque, de cette civilisation qui a si fortement agi sur la nôtre, réclament avant tout notre attention.

Ouvrons les poëmes toujours jeunes du vieil Homère ; informons-nous de ce qui advient au delà du tombeau. Le héros Ulysse veut s'entretenir avec ceux qui ne sont plus ici-bas. Il creuse avec son glaive une fosse, dans laquelle il fait couler le sang des victimes.

[1] Dans son ouvrage intitulé : *La vie future suivant la foi et suivant la raison* (2me édition), M. Henri Martin a consacré quelques pages à l'exposition des doctrines relatives à une autre vie, chez les principaux peuples de l'antiquité païenne. Ces pages sont trop peu nombreuses, mais accompagnées d'un grand nombre de renvois aux divers écrits qu'on peut consulter sur cette matière.

Obéissant à la puissance d'une évocation mystérieuse, les pâles ombres arrivent les unes après les autres, et, après avoir bu le sang noir, elles prennent la parole. Le héros reconnaît sa mère, qu'il avait laissée vivante à Ithaque; il s'informe comment la Parque l'a soumise au long sommeil de la mort. Elle répond : « C'est le « regret, le souci de ton absence, ô mon fils, c'est le « souvenir de ta bonté qui m'ont ravi le jour. Elle se « tait (raconte le héros), et moi, vivement agité, je « veux embrasser l'âme de ma mère qui n'est plus ; « trois fois, entraîné par mes désirs, je m'élance; trois « fois elle s'échappe de mes bras, comme une ombre, « comme un songe. Une vive douleur pénètre mes « sens, et je lui adresse ces paroles rapides : O ma « mère ! pourquoi te refuser à mon ardeur de te pres- « ser sur mon sein? Hélas ! même chez Pluton, les « bras entrelacés, nous aurions charmé notre douleur « par des larmes amères. N'es-tu qu'une vaine image « envoyée par l'illustre Proserpine pour ajouter à mes « douleurs, à mes soupirs? — O mon cher fils! reprend « ma vénérable mère, ô le plus infortuné de tous les « mortels; hélas ! tel est le sort des humains lorsqu'ils « ne sont plus; les nerfs ne soutiennent plus ni les « chairs ni les os, mais l'irrésistible flamme du bûcher

« dompte tout à la fois nerfs, chairs et ossements, « aussitôt que la vie abandonne les membres ; cependant, l'âme qui s'en est échappée voltige comme un « songe. Mais hâte-toi de revoir la lumière ! »

Après sa mère, c'est le vaillant Achille que rencontre Ulysse ; il le salue en ces termes : « Achille, quel « mortel a jamais été, quel mortel sera jamais plus « heureux que toi ? Vivant, les Grecs t'honoraient « comme une divinité, et, dans ces lieux, tu domines « sur toutes les âmes. — Noble Ulysse, s'écrie soudain « le héros, hélas ! ne flatte pas un mort ; j'aimerais « mieux être le mercenaire d'un homme voisin de la « pauvreté, à peine assuré de sa subsistance, que de « régner sur tous ceux qui ne sont plus. Mais parle-« moi de mon noble fils. Dans les combats s'élance-t-« il au premier rang ou reste-t-il dans la foule ? » Ulysse rapporte les hauts faits de Néoptolème : « A « ces mots, l'âme du fougueux Achille, pénétrée de « joie d'apprendre que son fils est un héros, franchit « d'un pas superbe la vaste prairie des enfers [1]. »

Il serait facile de multiplier ces citations. Dans les poëmes d'Homère, dans la pensée des anciens Grecs,

[1] *Odyssée*, chant XI.

il y a un avenir pour les âmes ; mais cet avenir n'est qu'un prolongement triste et nébuleux de la vie actuelle ; ce qui intéresse les morts, c'est ce qui se passe sous le soleil. La vie de la terre est belle ; l'éclat de la lumière est doux, et dans le royaume des trépassés il fait sombre. Les habitants de ce lugubre séjour regardent à la terre des vivants, comme le prisonnier tourne les yeux vers le soupirail d'où un faible rayon de clarté descend à son cachot. Les mêmes sentiments seront exprimés plus tard par l'Iphigénie d'Euripide, et lui arracheront cette plainte touchante à peine égalée, si toutefois elle l'est, par les beaux vers de Racine. Iphigénie supplie son père de ne pas la livrer au couteau du sacrifice : « Ne me fais pas mourir avant le temps, « car il est doux de voir la lumière ; ne me force pas à « visiter la région souterraine des morts. La première, « je t'appelai du nom de père, et tu m'appelas ta fille ; « la première, assise sur tes genoux, je te donnai et je « reçus de toi de tendres caresses..... Mon père, tourne « les yeux sur moi, accorde-moi un regard et un bai- « ser, pour qu'en mourant j'emporte du moins ce gage « de toi, si tu restes insensible à mes prières..... Je « n'ajouterai qu'un mot, mais plus fort que tout le « reste : rien n'est plus doux pour les mortels que de

« voir la lumière!....... Vivre misérablement vaut mieux « que mourir avec gloire. »

La vue confuse et terne du monde à venir, que nous trouvons dans les poëmes d'Homère, se colore peu à peu sous le prisme brillant de l'imagination grecque. Le séjour des morts s'anime et s'éclaire; il se peuple de héros devenus des dieux. Des pensées philosophiques, des idées abstraites, des vérités sévères ou gracieuses, transfigurées par l'allégorie, deviennent des personnes pleines de vie et de mouvement.

La Grèce adore les beaux songes
Par son doux génie inventés,
Et ses mystérieux mensonges
Ombres pleines de vérité [1].

Il y a un progrès incontestable sous quelques rapports dans la conception de la vie future; mais ce progrès est tristement compensé. A mesure que le monde à venir s'anime et se colore, la vie présente s'y transporte avec toutes ses passions, toutes ses joies et tous ses vices. Les séjours éternels renferment une société de dieux et de héros indignes de figurer parmi les honnêtes gens.

[1] Lamartine.

Minos juge aux enfers tous les pâles humains,

mais il aurait bien à faire à réprimer la licence et la cruauté des dieux.

L'influence d'une religion semblable ne pouvait être que délétère. Reconnaissons toutefois que le sentiment de l'adoration est de telle nature que, en présence même de l'indignité des objets auxquels ce sentiment s'applique, les droits de l'ordre moral se trouvent préservés dans une certaine limite. Des faits pris dans la sphère des choses humaines peuvent nous éclairer à cet égard. Le poëte Racine, à l'époque même où son âme était entièrement dominée par les pensées les plus sérieuses, n'avait pas d'objection à lire ses écrits dans le salon de Mme de Montespan, maîtresse de Louis XIV. Les actes du roi n'étaient pas pesés à la même balance que ceux des particuliers; son exemple n'autorisait pas à l'imiter, parce que le roi était un personnage à part, et l'objet d'une sorte de culte. Ce n'est pas là un fait spécial aux époques monarchiques. En tout temps, les chefs de parti et les hommes qui parviennent à une grande renommée sont plus ou moins dispensés par leurs admirateurs de l'observation des lois de la morale. La vie du poëte Gœthe renferme des

actes de dure et froide personnalité. Égoïsme, allez-vous dire. Écoutez un des admirateurs français de l'illustre Allemand : « La société a tort de vouloir juger « de pareils hommes avec la critique ordinaire....... « Vouloir excommunier Gœthe à cause de ce que l'on « est convenu aujourd'hui, en Allemagne, d'appeler son « égoïsme, c'est une révolte d'enfants contre l'autorité « du plus beau génie poétique de notre âge, une bou- « tade d'étudiants ivres, faite pour dérider une der- « nière fois dans la tombe cette bouche où l'ironie « avait creusé un si indélébile sillon [1]. » C'est ainsi qu'on accorde à ses idoles, qu'elles soient assises sur le trône ou parées de l'auréole du succès, ce qu'on ne se passerait pas à soi-même. J'admets donc que les divinités immorales de l'Olympe n'avaient pas sur leurs adorateurs une action corruptrice aussi étendue qu'on pourrait le croire. J'admets que toutes les femmes qui adoraient l'impudique Vénus ne suivaient pas l'exemple de cette déesse, et que le Romain sacrifiait sur les autels de la Peur, sans cesser pour cela d'être intrépide. Ne l'oublions pas toutefois (que la crainte d'une exagération ne nous jette pas dans une exagération

[1] Le *Faust* de Gœthe, traduction par Henri Blaze ; voir les pages 9 et 12 de la préface.

contraire) : les encouragements que l'idolâtrie donnait à l'immoralité sont un fait notoire. A cet égard, les plaintes des sages du paganisme ont précédé les véhémentes accusations des Pères de l'Église, et les ont justifiées à l'avance. L'histoire nous montre la religion grecque, soit par son propre développement, soit par le contact des abominations de l'Asie, corrompant la conscience, dégradant la nature humaine, et marquant d'ineffaçables souillures la fin de la civilisation antique.

La mythologie était la religion du vulgaire. Que pensaient les sages du monde païen? Les sages rejettent des erreurs avilissantes; à côté de l'enseignement religieux, ils fondent les libres recherches de la philosophie. La raison repousse des dieux ayant la forme et les passions des hommes. « Ah ! » dit un philosophe [1], « si les lions et les bœufs savaient peindre, leurs dieux « auraient des corps de bœufs et de lions. » La conscience proteste contre les vices de l'Olympe, et un dialogue de Platon [2] nous a conservé le souvenir et l'exemple de cette noble protestation. Ainsi se justifie, pour les pensées d'une petite élite de sages, cette

[1] Xénophane de Colophon.
[2] L'Eutyphron.

phrase de Rousseau, qui, appliquée d'une manière générale, n'est qu'un splendide paradoxe : « Le vice « armé d'une autorité sacrée descendait en vain du « séjour éternel..... la sainte voix de la nature, plus « forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la « terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec « les coupables [1]. »

C'est ainsi que la raison, ou, pour mieux dire, l'âme humaine éclairée par la réflexion, rendait témoignage qu'une idolâtrie grossière ne pouvait satisfaire ses légitimes exigences.

Les philosophes niaient des croyances superstitieuses et funestes ; qu'affirmaient-ils au sujet de cet avenir, objet de notre étude? Prenons la pensée antique à son plus haut développement. Dans le dialogue intitulé Phédon, Socrate défend la thèse que l'homme porte un principe divin dans une enveloppe passagère. Le sage doit se détacher des biens fugitifs d'ici-bas; philosopher c'est apprendre à mourir. Après avoir entretenu ses disciples des espérances de l'immortalité, il ajoute : « Il faut tout faire pour acquérir de la vertu « et de la sagesse pendant cette vie, car le prix du

[1] Profession de foi du Vicaire savoyard.

« combat est beau, et l'espérance est grande..... La
« chose vaut la peine qu'on hasarde d'y croire; c'est
« un hasard qu'il est beau de courir, c'est une espé-
« rance dont il faut comme s'enchanter soi-même. »
Lisez, Messieurs, les pages dont j'extrais ces lignes; vous me direz ensuite si nombre d'hommes de nos jours (j'entends de ceux qui sont baptisés et vont parfois à l'église) ne pourraient pas envier la fin paisible de Socrate, et la lumière calme et douce qui semble rayonner au front du vieillard d'Athènes.

On peut suivre dans les écrivains postérieurs à Platon la trace des idées de ce grand disciple de Socrate. Écoutons l'orateur romain Cicéron. Voici une de ses pages souvent citée, et connue sous le nom de *Songe de Scipion.* Le grand Scipion apparaît à son petit-fils, transporté en songe dans les régions étoilées, et lui dit:
« Sachez, pour vous encourager à la vertu, qu'il est
« dans le ciel un lieu destiné à l'homme juste. Ce
« qu'on appelle la vie sur la terre, c'est la mort. On
« n'existe que dans la demeure éternelle des âmes, et
« l'on ne parvient à cette demeure que par la sainteté,
« la religion, la justice, le respect envers ses parents
« et le dévouement à la patrie. Sachez surtout mé-
« priser les récompenses des mortels. Vous voyez d'ici

« combien cette terre est petite, combien les plus vastes royaumes occupent peu de place sur le globe que vous découvrez à peine, combien de solitudes et de mers divisent les peuples entre eux! Quel serait donc l'objet de votre ambition? Le nom d'un Romain a-t-il jamais franchi les sommets du Caucase ou les rivages du Gange? Que de peuples à l'orient, à l'occident, au midi, au septentrion, n'entendront jamais parler de l'Africain! Et ceux qui en parlent aujourd'hui, combien de temps en parleront-ils? Ils vont mourir. Dans le bouleversement des empires, dans ces grandes révolutions que le temps amène, ma mémoire périra sans retour. O mon fils, ne songez donc qu'aux sanctuaires divins où vous entendez cette harmonie des sphères qui charme maintenant vos oreilles; n'aspirez qu'à ces temples éternels préparés pour les grandes âmes et pour ces génies sublimes, qui, pendant la vie, se sont élevés à la contemplation des choses du ciel[1]. »

Voilà certes de hautes pensées, et la claire manifes-

[1] J'ai emprunté à M. de Châteaubriand cette traduction libre du texte de Cicéron, *De republica,* livre VI. — La fin du traité *De la vieillesse* offre des pensées analogues. Le tout est imité de Platon.

tation de ces espérances d'avenir naturelles à l'âme humaine. Mais ne nous hâtons pas de conclure. Ne jugeons pas la philosophie ancienne par des morceaux choisis auxquels il serait facile d'en opposer d'autres [1], et dont nous exagérons souvent la portée, préoccupés que nous sommes de nos propres idées. Quelle est, sur la question de notre avenir, la pensée vraie, la pensée fondamentale de la philosophie grecque et romaine?

Revenons au Phédon; c'est, de l'aveu général, le plus complet et le plus beau des monuments élevés par la sagesse humaine à la doctrine de l'immortalité. Interrogeons sur le sens et la portée de ce document, non pas un apologiste de la religion, mais un représentant de la philosophie, M. Victor Cousin. Le Phédon [2], nous dit-il, se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur établit l'incorruptibilité du principe intellectuel : l'âme n'est pas de même nature que le corps; elle ne peut se dissoudre; elle n'a rien à redouter de la mort. La discussion est franche, sévère, approfondie. L'immatérialité de l'âme est établie, la distinction ab-

[1] On peut consulter à cet égard les notes II et III de l'ouvrage de M. Henri Martin sur la *Vie future*.

[2] Argument du Phédon dans la traduction des *Œuvres de Platon*.

solue de l'esprit et de la matière, fondée sur de solides raisons; ce n'est pas là assurément une médiocre conquête de la philosophie. Mais la doctrine de l'immatérialité de l'âme n'est pas encore celle de l'immortalité personnelle et de la justice à venir : le panthéisme reconnaît souvent la distinction des corps et des esprits, et nie la vie future, au sens moral et religieux de ce mot. La question de l'immortalité et celle de la rétribution à venir sont abordées dans la seconde partie du Phédon. Ici Socrate se tourne vers les traditions religieuses qu'il admet en les épurant, et qu'il admet, si l'expression est permise, sous bénéfice d'inventaire. « Trop éclairé pour accepter sans réserve les allégo- « ries populaires qu'il raconte à ses amis, il est trop « indulgent aussi pour les repousser avec rigueur, « et l'on voit tout au plus errer sur les lèvres du bon « et spirituel vieillard ce demi-sourire qui trahit le « scepticisme sans montrer le dédain[1]. »

Je dois vous faire observer que M. Cousin admet cette situation de la pensée comme le résultat légitime de la philosophie en général. Il écrit : « La philosophie « démontre qu'il y a dans l'homme un principe qui ne

[1] *Œuvres de Platon*, traduites par Victor Cousin, t. I, p. 179.

« peut périr. Mais que ce principe reparaisse dans un « autre monde, avec le même ordre de facultés et les « mêmes lois qu'il avait dans celui-ci, *qu'il y porte les « conséquences des bonnes et des mauvaises actions qu'il « a pu commettre.....* c'est là une probabilité sublime « qui échappe peut-être à la rigueur de la démonstra- « tion, mais qu'autorisent et consacrent et le vœu se- « cret du cœur et l'assentiment universel des peuples[1]. »

La question de l'immortalité personnelle est, en ce qui concerne l'avenir, la seule question qui ait une valeur morale, une valeur religieuse. Les démonstrations proprement philosophiques ne peuvent la résoudre d'une manière absolue : c'est la déclaration de M. Cousin. L'histoire nous enseigne que la philosophie grecque s'arrête, à cet égard, dans une disposition d'esprit que l'on peut nommer avec justesse un doute mêlé d'espérance. Que dit Socrate aux juges qui s'apprêtent à le condamner? « Sachez que la mort n'est certainement pas un mal, car de deux choses l'une : ou bien c'est un anéantissement, un sommeil sans songe, et alors c'est un bien, car laquelle de nos journées a jamais valu une nuit de repos complet, un sommeil profond? ou bien

[1] *Œuvres de Platon*, traduites par Victor Cousin, t. I, p. 178.

c'est un état meilleur que notre état actuel, et alors c'est un bien à plus forte raison[1]. »

L'élément de doute qui subsistait au fond de la pensée antique ne laissait pas la religion prendre place à la base de l'ordre moral. Pour régler la vie présente en vue de l'avenir, pour sacrifier les plaisirs du temps aux joies de l'éternité, pour résister à l'entraînement des convoitises et à l'ardeur des passions, il faut quelque chose de plus qu'une douteuse espérance. La morale des sages du paganisme a des accents purs, parce que la conscience est une réalité ; elle se colore parfois du reflet de la pensée religieuse ; elle est pleine d'observations fines et justes ; mais cette morale est généralement calculée en vue de la terre ; c'est le produit de la réflexion appliquée à l'expérience des choses d'ici-bas. La religion la colore, elle ne la pénètre pas ; elle y intervient comme un ornement qui peut se séparer de l'édifice sans en altérer les bases et les proportions. C'est une sagesse qui regarde le présent, et ne jette que de loin en loin un coup d'œil furtif sur l'avenir.

Nous avons considéré la philosophie ancienne dans sa période la plus brillante. La civilisation grecque

[1] Voir dans l'*Apologie de Socrate*, par Platon, le développement des pensées résumées ici.

poursuit son cours. Les travaux des penseurs ébranlent de plus en plus les croyances mythologiques, sans poser les fondements d'une autre foi et d'une autre espérance. Les philosophes ne réussissent pas à initier les foules à leurs spéculations; ils n'en ont pas même l'idée. D'ailleurs, dans le domaine des hautes études, à partir de l'époque de Socrate et de Platon, les vérités spirituelles s'effacent plutôt qu'elles ne se développent; les espérances de l'avenir vont s'éteignant. Dans la religion comme dans la philosophie, dans les temples comme dans les écoles, ce n'est pas l'affermissement de la croyance; c'est la propagation de l'esprit de doute et d'incrédulité qui signale la dernière période de la sagesse des anciens. Toute conviction positive, toute affirmation précise tombe de plus en plus dans le discrédit. Un écrivain illustre, Pline l'Ancien, nous révèle, avec bien d'autres, cette disposition générale des esprits. Ce besoin de vie, de vie durable et permanente, qui siége au fond de nos cœurs, il n'y voit qu'une prétention de la vanité, et il prononce ces paroles pleines d'une éloquente tristesse : « La nature humaine est un mensonge, car « elle réunit la plus grande pauvreté et le plus grand « orgueil. »

L'antiquité classique révèle donc à notre observa-

tion ce désir d'une vie sans fin inhérent au cœur de l'homme. Une religion dégradée trompe ce désir plutôt qu'elle ne le satisfait. La philosophie l'épure en le dégageant des représentations grossières de l'idolâtrie; mais en l'épurant elle ne le dégage pas des nuages du doute, qui flottent comme des ombres sinistres sur les radieuses perspectives de l'immortalité.

Quittons maintenant le monde grec et romain pour porter ailleurs nos regards.

Pendant que la Grèce avançait dans les voies de la civilisation, en rapport avec l'Orient voisin dont elle subissait l'influence, un Orient plus lointain et plus vaste se développait à part ; il avait pris les devants sur le mouvement grec, et subsiste, de nos jours encore, comme un prolongement de l'antiquité au sein des temps modernes. Dans les immenses territoires de l'Inde, du Thibet et de la Chine, l'élément religieux est très-apparent. Les temples se présentent partout aux regards du voyageur, et des légions de moines parcourent le pays dans tous les sens.

Le plus ancien des cultes de l'Asie a son siége dans les Indes ; il a pour ministres les brahmanes, membres de la caste sacerdotale, et abonde en idolâtries gros-

sières. Lorsqu'on interroge cette religion, une des plus vieilles du globe, et qui compte encore soixante millions de sectateurs, lorsqu'on l'interroge sur la question de l'avenir, voici ce qu'elle répond en premier lieu : « Les bons, aussitôt qu'ils ont dépouillé leur « corps mortel, sont conduits par des chemins déli- « cieux, ombragés par des arbres parfumés, arrosés « par des ruisseaux tout couverts de lotus. Dans ce « riant voyage, des pluies de fleurs tombent sur eux, « l'air retentit des hymnes des bienheureux. Les mé- « chants au contraire sont conduits par des sentiers « étroits et ténébreux ; ils ont à traverser des sables « brûlants, des champs de pierre qui leur coupent les « pieds à chaque pas ; ils vont nus, dévorés par la « soif, couverts de sang et d'immondices, sous une « pluie de cendres chaudes et de charbons brûlants ; « d'horribles apparitions viennent les effrayer, et rem- « plissent l'air tout autour d'eux de cris lugubres et de « plaintes déchirantes [1]. » De ces deux chemins, l'un conduit au bonheur, l'autre aux tourments à venir.

Voilà donc l'enfer et le paradis, le monde futur et la justice qui s'y accomplit ; voilà la satisfaction du besoin

[1] *Inde*, par MM. Dubois de Jancigny et Xavier Raymond, p. 197.

qu'a l'âme humaine de regarder au delà de la tombe. Mais cette croyance populaire n'est pas le dernier mot de la sagesse des brahmanes. Ce dernier mot, dans lequel une conception métaphysique pénètre le sentiment religieux et finit par l'absorber, le voici : L'univers tout entier est le théâtre d'un mouvement perpétuel, en vertu duquel les âmes se trouvent dans les conditions les plus diverses. Les mêmes âmes habitent successivement des corps d'hommes, d'animaux, de végétaux [1], ou sont élevées au rang de génies supérieurs, dans une existence plus haute que celle de la terre. Elles montent ou descendent les degrés de l'échelle, selon qu'elles ont mérité ou démérité par leur conduite. Mais, au terme de ces évolutions, après un temps qui doit se compter par milliers d'années, toutes les âmes s'absorbent dans le principe du monde, demeurant seul dans l'immensité remplie de sa majesté solitaire. Puis recommence une évolution nouvelle ; les existences individuelles reparaissent pour un temps, afin d'être réabsorbées de nouveau dans le grand Tout.

Cette doctrine est célèbre, et fut très-répandue dans l'antiquité. On la rencontre en Egypte ; on en trouve

[1] *Lois de Manou*, XII, 58.

des traces en Grèce, où elle prit le nom de *métempsycose.* Efforçons-nous d'en pénétrer le sens profond, la secrète pensée, en la prenant telle qu'elle se produit dans l'Inde. Le mouvement qui constitue la vie, le passage des âmes d'une forme dans l'autre est un mal. Les tourments à venir sont un mal; le bonheur à venir est un mal moindre, mais un mal encore, car la vie en elle-même, la vie individuelle n'est pas bonne. Le terme de l'ambition d'une créature intelligente doit être de sortir du cercle des transformations, d'arriver à l'absorption définitive dans le grand Tout, de perdre le sentiment, la personnalité, la conscience, la vie, pour être délivrée à jamais du fléau de l'existence. Le monde, dans ce point de vue, est un immense purgatoire ; le paradis est la cessation du mouvement, de la conscience, de la personnalité : telle est l'idée fondamentale de la religion des brahmanes.

Au sein de ce culte, et à peu près l'an 700 avant notre ère, il se forma une secte particulière, appelée au plus grand avenir, et connue sous le nom de bouddhisme. Son fondateur fut Çakyamouni, surnommé le Bouddha, c'est-à-dire le sage. Je dois vous arrêter ici sur quelques détails biographiques; la doctrine du Bouddha se rattache à sa vie par un lien étroit.

Çakyamouni était un fils de roi. Un jour qu'avec une suite nombreuse il sortait par la porte orientale de sa ville pour se rendre au jardin de Loumbini, auquel s'attachaient tous les souvenirs de son enfance, il rencontra sur sa route un homme vieux, cassé, décrépit ; ses dents étaient branlantes ; il était couvert de rides, chauve, articulant à peine des sons rauques et désagréables ; il était tout incliné sur un bâton ; tous ses membres tremblaient. « Quel est cet homme ? dit « le prince à son cocher. Il est sans forces, sa tête est « blanchie, ses dents sont branlantes, son corps est « amaigri ; appuyé sur un bâton, il marche avec peine, « trébuchant à chaque pas. Est-ce la condition parti« culière de sa famille, ou bien est-ce la loi de toutes « les créatures du monde ? — Seigneur, répondit le « cocher, cet homme est accablé par la vieillesse ; tous « ses sens sont affaiblis ; la souffrance a détruit sa « force ; il est dédaigné par ses proches ; on l'aban« donne comme le bois mort dans la forêt. Mais ce « n'est pas la condition particulière de sa famille. En « toute créature, la jeunesse est vaincue par la vieil« lesse ; il n'y a pas d'autre issue pour les créatures. « — Ainsi donc, reprit le prince, la créature ignorante « et faible, au jugement mauvais, est fière de la jeu-

« nesse qui l'enivre, et elle ne voit pas la vieillesse qui « l'attend. Pour moi, je m'en vais. Cocher, détourne « promptement mon char. Moi, qui suis aussi la de« meure future de la vieillesse, qu'ai-je à faire avec le « plaisir et la joie? » Et le jeune prince, détournant son char, rentra dans la ville, sans aller à Loumbini.

Des scènes analogues se renouvellent. Çakyamouni rencontre un malade, un mort, et rentre plein de tristesse dans la ville dont il sortait pour chercher les distractions et le plaisir. Une dernière rencontre fixe son avenir. Il trouve sur son chemin un homme voué à toutes les austérités de la vie religieuse; il se décide à l'imiter, et se sent appelé à exercer une action puissante sur ses semblables. Le roi s'y oppose, mais vainement. « Seigneur, lui dit un jour son fils, voici que le « temps de mon apparition dans le monde est arrivé; « n'y faites point obstacle et n'en soyez point chagrin. « Souffrez, ô roi, souffrez que je m'éloigne. » Le roi, les yeux remplis de larmes, lui répondit: « Que faut-il, « ô mon fils, pour te faire changer de dessein? Dis-moi « le don que tu désires, je te le ferai. Moi-même, ce « palais, ces serviteurs, ce royaume, prends tout. — « Seigneur, répondit le prince d'une voix douce, je dé« sire quatre choses, accordez-les moi. Si vous pouvez

« me les donner, je resterai près de vous. Que la vieil-
« lesse, Seigneur, ne s'empare jamais de moi; que je
« reste toujours en possession de la jeunesse aux bel-
« les couleurs; que la maladie, sans aucun pouvoir
« sur mon corps, ne m'attaque jamais; que ma vie
« soit sans bornes et sans déclin. » Le roi, en écoutant ces paroles fut accablé de douleur. « O mon enfant s'é-
« cria-t-il, ce que tu demandes est impossible, et je n'y
« puis rien. — Seigneur, reprit le jeune homme, si
« vous ne pouvez m'accorder les quatres choses prin-
« cipales, veuillez du moins m'en accorder une autre.
« Faites qu'en disparaissant d'ici-bas, je ne sois plus
« sujet aux vicissitudes de la transmigration. »

Le roi veut s'opposer par la force aux projets de son fils. Çakyamouni trompe la vigilance paternelle. Une seule pensée le préoccupe : il veut délivrer l'humanité de ses maux. Il quitte furtivement la cour, le palais et la ville de sa demeure ; il échange ses habits royaux contre les haillons d'un mendiant, vit errant et dans la plus stricte privation de tous les plaisirs, dans la plus sévère abstinence. Après bien des années de macérations et de jeûnes, la lumière lui apparaît un jour, et il sent qu'il est le libérateur du monde. Il prêche sa

doctrine à quelques disciples ; ces disciples l'annoncent à d'autres ; la parole nouvelle se répand[1].

La doctrine du Bouddha fut l'occasion de guerres violentes. Après avoir fait verser des torrents de sang, elle fut rejetée hors de l'Inde, son lieu d'origine. D'autres peuples l'accueillirent; le bouddhisme compte aujourd'hui dans la Mongolie, le Thibet et la Chine trois cents millions au moins de sectateurs. Nul autre culte sur la surface du globe ne possède un pareil nombre d'adhérents. Quelle est cette doctrine?

Le Bouddha est le *libérateur,* il se dévoue sans réserve à sa mission. Dans le pays des castes, il proclame « une loi de grâce pour tous, » comme il le dit un jour en propres termes aux brahmanes orgueilleux qui se raillaient de lui, parce qu'il s'occupait à convertir un pauvre. Sans doute la pensée de l'égalité religieuse fut un des secrets de sa puissance. Mais quelle est cette grâce dont il se fait l'interprète ? de quelle nature est la délibération qu'il promet ? Le spectacle de la maladie, de la vieillesse et de la mort avait été l'origine de sa vocation. La vie est triste, la vie est un

[1] Voir le *Bouddha,* par M. Barthélemy Saint-Hilaire. Les dialogues rapportés ci-dessus en abrégé se trouvent aux pages 12 et suivantes de ce volume.

mal, c'est le fond de sa pensée, et voici comment il raisonne. La racine de tous les maux est le désir, parce que le désir du bonheur est trompé. La libération consiste donc à renoncer à tout désir; le but suprême du sage est d'arriver à un état désigné dans la langue sacrée des bouddhistes par le nom de *Nirvâna*. Ce terme, étudié avec grand soin par les érudits de l'Europe, signifie, selon les uns. le néant absolu, selon les autres l'anéantissement de nos personnes. Le désir est la manifestation fondamentale de la vie. Tant que nous vivrons, nous souhaiterons un bonheur dont la recherche est une illusion. Dans d'autres existences, d'autres déceptions nous attendent. Il n'y a de paix que dans l'anéantissement; pour fuir le malheur, il faut cesser d'être, il faut entrer dans le *Nirvâna*. Je tiens à prévenir le soupçon que j'admets ici, pour le besoin de ma cause, une interprétation des doctrines du Bouddha incompatible avec une science sérieuse. Voici les propres paroles d'un savant illustre, qui a fait une étude spéciale de cette matière : « L'espé-
« rance que Çakyamouni apportait aux hommes, dit
« E. Burnouf, c'était la possibilité d'échapper à la loi
« de la transmigration en entrant dans ce qu'il ap-

« pelle le Nirvâna, c'est-à-dire l'anéantissement [1]. »

Mais, direz-vous (je me suis fais moi-même la question), pourquoi cette doctrine ne conclut-elle pas comme celle des hommes de Cyrène? Puisque la vie est un mal, pourquoi Çakyamouni ne recommande-t-il pas le suicide? C'est qu'on peut craindre de renaître, et qu'une bonne vie peut seule préserver de ce malheur. L'anéantissement est le privilége du sage et la couronne de la vertu. Aussi, et cela nous étonne à juste titre, cette religion sans espérance et sans Dieu enseigne souvent une morale pure, et donne comme une vertu sanctifiante à la doctrine du néant.

Les désolantes pensées que je viens de vous exposer ne sont assurément pas celles des trois cents millions

[1] *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, page 153. Les conclusions de Burnouf ont été, et sont encore contestées. Mais la contestation est métaphysique, plutôt que religieuse. Il s'agit de savoir si le Bouddha enseigne l'anéantissement proprement dit ou seulement la destruction de la personnalité, par son absorbtion dans le principe inconscient des choses. Pour les conséquences pratiques les deux points de vue reviennent au même. On peut consulter sur ce sujet les *Études orientales* de M. Franck, Paris 1861, et un travail spécial de M. Carrière, dans la *Revue philosophique* de Halle (en allemand), volume 39 (1861).

de bouddhistes que porte la terre. L'idée d'une rétribution future forme sans doute le côté populaire de la doctrine : le bouddhisme conserve l'idée brahmanique de la transmigration des âmes récompensées ou punies par les places qui leur sont assignées, selon leurs mérites ou leurs fautes, dans la hiérarchie de l'univers. Mais le désir du sage formé à l'école de Çakyamouni, est celui que Çakyamouni lui-même exprimait au roi son père, et qui est le point de départ de son œuvre et la clef de sa théorie, le désir d'échapper à la transmigration, c'est-à-dire au mouvement de la vie. Il y a un avenir au delà des bornes étroites de l'existence présente ; la pensée du vulgaire peut s'arrêter là ; mais l'existence individuelle, même relativement heureuse, est encore une souffrance ; la libération de tout mal ne s'obtient que par la cessation de la vie personnelle : c'est le fond de la doctrine.

La religion du Bouddha a envahi la Chine où elle a fait la conquête du peuple, tandis que les savants, les lettrés, les mandarins comme on les appelle, professent la religion dont le célèbre Confucius a été non le fondateur, mais le réformateur. Confucius était un philosophe ; mais c'est un philosophe auquel on adresse des hommages qui constituent un culte. Homme sage,

mais d'une sagesse purement humaine, il détourna l'esprit de ses disciples des pensées de l'avenir, et voulut réformer la société sans chercher un point d'appui hors de la terre. « Quelque bonne volonté « que l'on ait, » dit un auteur contemporain qui a fait des doctrines de l'Orient une étude spéciale, « il serait « bien difficile, après un examen attentif de ses textes, « d'en dégager le dogme d'une vie future [1]. »

Les lettrés, sectateurs de Confucius, n'ont pas, vous le voyez, une espérance meilleure que celles des brahmanes et des bouddhistes. On a affirmé que Confucius avait altéré la doctrine dont il se prétendait le continuateur; on l'a accusé d'avoir effacé des livres sacrés, dont il fit une édition nouvelle, les dogmes traditionnels que renfermait le texte primitif de ces livres. Je n'ai pas examiné le dossier de ce procès. Mais, je vous le demande, est-il possible de supposer qu'un homme, qu'un sage, quelle que soit son autorité, puisse effacer d'un symbole religieux l'espérance d'une vie heureuse au delà du tombeau [2]? Voici d'ailleurs un argument de

[1] *Dictionnaire des sciences philosophiques*, article *Chinois*.

[2] Je n'entends pas nier qu'on puisse découvrir en Chine, dans le culte des ancêtres en particulier, les traces d'une croyance à la vie future. Je ne nie pas non plus que Confucius ait contribué

fait. On lit les paroles suivantes dans les écrits d'un contemporain de Confucius, qu'on cite, dans le débat auquel j'ai fait allusion, comme ayant conservé les dogmes que Confucius aurait altérés :

« Mou-cho se trouvant dans le royaume de Tçin, « Fan alla à sa rencontre, et l'interrogea, disant : Les « hommes de l'antiquité avaient un proverbe qui di- « sait : *on meurt, mais on ne périt pas tout entier.* « Quel est le sens de ce proverbe? — Mou-cho n'ayant « pas répondu, Fan dit : Autrefois, les ancêtres de « Khaï précédèrent les temps de Chun, et furent de « la famille de Yao...... N'est-ce pas la perpétuité des « familles que le proverbe a en vue? — Mou-cho dit : « Ce que j'ai entendu dire à ce sujet diffère totalement « de ce que vous appelez la perpétuité mondaine des « familles. Dans le royaume de Lou, il y avait ancien- « nement un ministre d'Etat qui disait : Thsang étant « venu à décéder, on dit de lui qu'il était toujours « subsistant, c'est-à-dire que ses bonnes instructions

à *séculariser* la pensée de ses compatriotes. Je veux dire seulement que le dogme de l'immortalité est pour le moins très-obscurci, et parfois entièrement supprimé, dans les productions de la sagesse chinoise, et qu'on ne saurait imputer à l'action d'un seul individu un fait de cette importance.

« seraient transmises aux siècles à venir. N'est-ce pas « là l'explication du proverbe? Moi je l'ai compris « ainsi. Les saints ont des vertus qui subsistent in- « définiment. Les sages ont des mérites qui subsis- « tent aussi indéfiniment. Ceux qui viennent après ont « également des paroles qui sont transmises aux gé- « nérations futures. Quoique ces trois ordres de sages « ne vivent qu'un certain temps, on dit d'eux qu'ils ne « périssent pas tout entiers. Voilà ce que signifie l'ex- « pression *ne pas périr tout entier* [1]. »

Ce qui subsiste du sage, ce sont donc ses utiles avis ou ses bonnes œuvres. L'auteur de la traduction que je viens de citer affirme que rien dans le livre entier, dont ce passage est extrait, ne suppose une vie future; on n'y trouve pas même énoncée comme hypo-

[1] *Dictionnaire des sciences philosophiques*, article *Confucius*. — En réfléchissant sur la portée de ce dialogue, on peut en inférer, ce me semble, deux vérités importantes : 1° la présence d'une tradition antique affirmant l'immortalité des âmes; 2° le travail d'une philosophie incrédule réduisant le dogme religieux à un pur symbolisme des faits temporels. La même tentative est faite, de nos jours, à l'égard de la vérité chrétienne; mais des succès pareils à ceux des lettrés chinois ne sauraient couronner, dans le monde chrétien, les efforts de nos sceptiques, si ingénieux qu'ils puissent être.

thèse l'idée que l'individu puisse avoir en lui-même le principe d'une existence immortelle. Rien ne survit à l'homme, sinon ses œuvres, qui restent à l'humanité. Voulez-vous entendre l'expression de cette pensée en bon français ? « Nous affirmons que celui « qui aura choisi le bien aura été le vrai sage. Celui- « là sera immortel, car ses œuvres vivront dans le « triomphe définitif de la justice... Tandis que l'homme « méchant, sot ou frivole mourra tout entier, en ce « sens qu'il ne laissera rien dans le résultat général « du travail de son espèce, l'homme voué aux bonnes « et belles choses participera à l'immortalité de ce « qu'il a aimé..... Les œuvres de l'homme de génie et « de l'homme de bien échappent seules ainsi à la ca- « ducité universelle ; car seules elles comptent dans « la somme des choses acquises, et leurs fruits vont « grandissant, même quand l'humanité ingrate les ou- « blie. Rien ne se perd [1]. »

Ces paroles sont d'un homme de beaucoup d'esprit, l'un des adversaires les plus intelligents de la doctrine chrétienne, M. Ernest Renan. Or, M. Renan nous propose sa théorie de l'immortalité comme une doc-

[1] Ernest Renan, *Introduction au Livre de Job*, p. XC et XCI.

trine nouvelle. Je ne la condamne pas comme vieille, mais puisque nous la trouvons dans des textes qui ont deux mille et trois cents années de date, je demande que personne ne la prenne pour un produit de l'esprit moderne et l'une des dernières nouveautés de l'esprit humain.

Dans la pensée philosophique qui se découvre au fond des religions orientales, l'existence est un mal, et il faut en sortir au plus tôt. Cette vue désespérée, cette aspiration vers le néant, n'est pas sans doute la croyance populaire; nous l'avons dit pour le bouddhisme, répétons-le d'une manière générale. Les peuples de l'Asie ont des religions riches en légendes, en allégories, où domine l'idée de la vie. S'ils ont comme nous leur matérialisme, la tendance habituelle de leur esprit est plutôt de faire de la matière une apparence, du corps une illusion. L'étroit espace qui sépare le berceau de la tombe est loin de leur suffire; leur imagination se meut dans les domaines infinis d'un monde divin; sous ce rapport, ils rentrent dans la loi commune, ils rendent témoignage de cette aspiration vers la vie, vers la vie sans fin qui est le vœu, et comme le cri de la nature humaine. Mais la signification cachée de leurs symboles, le sens profond de leurs livres sacrés,

la philosophie de leur religion, en un mot, c'est l'idée que la vie personnelle est un phénomène pas ager et mauvais, c'est la négation précise de l'éternité bienheureuse. Je ne veux pas confondre ce qui est distinct, et identifier l'absorption dans le principe de l'univers qu'enseigne le panthéisme aux doctrines qui affirment le néant proprement dit. Mais nous ne faisons pas ici de la métaphysique. Personne ne conteste que le panthéisme ne soit le caractère prédominant des religions asiatiques; et que ces religions par conséquent ne conduisent à nier la vie permanente, la vie éternelle des créatures. Écoutez à cet égard les conclusions d'un membre de l'Institut de France : « La vie n'est « qu'un long tissu de douleurs et de misères; le salut « consiste à n'y jamais rentrer. Telle est dans le monde « indien tout entier, dans quelque partie qu'on le « considère, à quelque époque qu'on le prenne, la « croyance déplorable que chacun partage et que pro- « fessent les brahmanes et les bouddhistes de toutes « les écoles, de toutes les sectes, de toutes les nuan- « ces, de tous les temps [1]. » Les brahmanes, les sages bouddhistes, les savants chinois n'ont pu s'élever jus-

[1] Le *Bouddha*, par M. Barthélemy St-Hilaire, page 122.

qu'à l'espoir de l'immortalité. L'expérience de nos misères, que ne vient pas éclairer un rayon de l'amour éternel, leur persuade qu'un sommeil profond est préférable au plus beau de nos jours, et qu'après tout, il sera doux de mourir. S'effacer, s'éteindre, s'endormir, perdre le sentiment de ses maux en perdant la conscience de soi, c'est leur plus haute espérance. La sagesse orientale semble une lutte désespérée de la pensée contre la vie, un long effort de la raison pour éteindre l'espérance dans les cœurs.

Connaissez-vous ces jours pesants, qui semblent longs, non par l'attente du lendemain, mais parce que nous avons hâte d'en voir le terme? Connaissez-vous ces nuits d'insomnie où la pensée fatigue, où le sentiment de l'existence est un fardeau, où le sommeil est invoqué comme une divinité bienfaisante? Il semble que, dans ces immenses populations asiatiques, les sages n'ont jamais senti la vie que de cette manière, et, lorsqu'on s'est pénétré de leurs pensées, nos élégies les plus sombres paraissent couleur de rose, et le livre de Job est presque gai.

Hier, Messieurs, en méditant sur ce que j'aurais à vous dire aujourd'hui, ma pensée s'est portée vers un homme qui occupait il y a bien des années la place

même d'où je parle en ce moment, et qui est entré dès lors dans cette vie éternelle qui fait le sujet de nos entretiens. Une partie au moins de mon auditoire n'a pas oublié le missionnaire Lacroix [1]. Pour moi, tant est profonde l'impression qu'il m'a laissée, je crois entendre encore sa parole puissante qui remplissait cette enceinte. Quand j'ai mieux connu les croyances des populations auxquelles il voulait annoncer l'Évangile, j'ai mieux compris l'énergie de ses appels et la ferveur de son zèle. J'ai mieux compris l'éloquence passionnée avec laquelle il sollicitait notre intérêt pour son œuvre sainte, l'œuvre de porter la parole de vie dans ces régions immenses et ténébreuses, dont les habitants, courbés sous le joug de superstitions sans nombre, s'ils veulent s'éclairer auprès de leurs prêtres et de leurs sages, sont mis en présence d'un symbole qui se réduit à ces deux articles : la terreur de la vie et l'espérance du néant.

[1] Lacroix, missionnaire aux Indes orientales, originaire du canton de Neuchâtel en Suisse, passa à Genève en 1842. Ses récits pleins de vie et la mâle éloquence de ses exhortations captivèrent au plus haut point un nombreux auditoire réuni au Casino de Genève. Lacroix est mort à Calcutta, dans l'été de 1859.

Nous avons porté successivement notre attention sur la Grèce et sur l'Inde, sur l'Orient et sur l'Occident. Un jour vint, dans l'histoire du monde, où, à la suite des grands événements politiques qui modifièrent la société ancienne, l'Orient et l'Occident se rencontrèrent sur les rives de la Méditerranée. Alors s'opéra la grande fusion des pensées de l'humanité, et non-seulement l'Orient et l'Occident se rencontrèrent, mais, à la même époque, la religion et la philosophie se tendirent la main. Le moment fut solennel ; quel en fut le résultat?

Transportons-nous en Grèce, au cinquième siècle de notre ère. Athènes, la glorieuse Athènes, la cité de la pensée et des arts, allait disparaître ; cette merveilleuse étoile du ciel de l'intelligence allait se coucher pour toujours. Mais au moment où l'astre penchait à l'horizon, il jetait un dernier et vif éclat. Une jeunesse nombreuse, accourue de toutes les parties de l'immense empire romain, se pressait dans les amphithéâtres de cette ville, capitale encore à ce moment du monde intellectuel. Dans ces vastes auditoires, retentissait la parole d'un homme que quelques-uns vénéraient comme un dieu. Il s'appelait lui-même le pontife universel ; il était le plus estimé des philosophes

et le plus érudit des prêtres ; il semblait résumer en sa personne tout le développement des siècles passés, toute la philosophie et toute la religion. Cet homme, dont la renommée n'égale pas l'importance, se nommait Proclus. Il était le dernier d'une longue suite de sages, et sa doctrine contenait le résultat d'un travail quatre fois séculaire. Cette doctrine est, selon la désignation des historiens, celle de l'École d'Alexandrie, ainsi appelée de la ville où elle avait pris naissance. Pour la formation de cette école, l'Orient et l'Occident s'étaient donné la main. On y enseignait que la mythologie était l'écorce de la vérité, et que le panthéisme était le fond de la vérité. Les Alexandrins substituèrent au Dieu vivant, cause de l'univers, une conception abstraite et stérile, un dieu sans intelligence, sans liberté, sans pouvoir. Loin de conserver notre existence personnelle après la mort, tout l'effort de leur doctrine était de la détruire, dès la vie présente, dans les limites du possible. Les fables grecques, ces fables gracieuses qui transportaient partout la vie et le mouvement, ne furent plus que le vêtement léger et transparent des sombres conceptions de l'Asie. Les dogmes des Brahmanes s'installèrent, sous une autre forme, dans la patrie d'Homère et de Platon. Tel

fut le résultat de la rencontre de la pensée grecque et de la pensée orientale.

Le mouvement des esprits était immense ; la sagesse antique semblait rassembler toutes ses forces pour s'affirmer elle-même. Son activité était passionnée, parce que cette activité était une lutte, lutte ardente et désespérée. Les représentants de l'ancien monde s'efforçaient en vain de réunir les brillantes fictions de la fable aux conceptions profondes du génie ; la terre tremblait sous leurs pas, et ils sentaient l'avenir leur échapper. Pourquoi? parce que, dans une province reculée, un homme obscur qui n'avait étudié ni la sagesse de l'Orient, ni la philosophie de l'Occident s'était mis à prêcher la vie éternelle à quelques bateliers du lac de Génésareth ; parce qu'un homme nommé Paul, citoyen de la ville de Tarse en Cilicie, s'était emparé de cette folie, et la jetait aux quatre vents des cieux ; parce qu'à la prédication de cette parole éclatait de toutes parts une foi si vive en l'immortel avenir, qu'on courait au martyre comme à une fête, non pour fuir l'existence, mais pour saisir la palme de la vie sans fin. Rien ne pouvait arrêter le développement de la doctrine nouvelle. Le germe était devenu plante ; la plante avait pris les proportions

d'un arbre immense. Le sapin de nos forêts, étendant ses rameaux au soleil, couvre de son ombre les arbustes du voisinage et les fait disparaître, en s'assimilant le suc qui les nourrissait; de même, le christianisme grandissant privait d'air et de lumière les dieux de l'Olympe, et jonchait le sol des débris des conceptions antiques, dont toute la sève avait passé dans son sein. Avez-vous essayé de vous figurer la lutte dont le monde était alors le théâtre? Comprenez-vous ce que devaient éprouver les citoyens de Rome, lorsqu'on demandait à cette ville superbe de renoncer à ses splendeurs où les cérémonies de la religion s'unissaient aux grandeurs de l'État, à son Capitole chargé des dépouilles de l'univers, à ses triomphes où les princes de la terre paraissaient humiliés devant le peuple-roi? Comprenez-vous les sentiments de ces jeunes hommes à qui l'on voulait enlever les souvenirs de leur adolescence, les fêtes qui charmaient leurs regards, cette brillante poésie qui séduisait leur imagination, et tout cela pour une parole inculte et rude, dont on ne saurait dire en vérité si elle devait être plutôt une folie pour les sages, ou un scandale pour les hommes du monde? Cependant, cette parole avait vaincu! Les religions antiques, affaiblies par les attaques de la rai-

son et par les protestations de la conscience, n'étaient mortes pourtant que le jour où, sur une colline de la Judée, Jésus de Nazareth avait été mis en croix, au milieu de femmes en pleurs et d'un peuple qui se moquait. Le scepticisme n'est dans l'histoire des peuples qu'une crise passagère. L'âme humaine n'est jamais longtemps une page blanche, on n'y efface qu'à condition et par le fait même d'y écrire de nouveau.

Ainsi pâlit la sagesse des anciens devant la parole qui a mis en évidence la vie et l'immortalité, et ce fait dit bien haut l'importance de l'Évangile dans le sujet qui nous occupe. Mais cette importance est-elle purement historique? Où en sommes-nous à cet égard?

La philosophie moderne, lorsqu'elle affirme la vie future, a repris les arguments de Platon, sans y ajouter peut-être rien de bien considérable en matière de métaphysique. Elle a reconnu, mieux que les anciens ne l'avaient fait, les confusions d'idées sur lesquelles s'appuie le matérialisme, et tracé d'une main ferme la ligne infranchissable qui sépare la physiologie de la psychologie. Elle a développé les preuves morales d'une rétribution future, et fondé cette *religion naturelle*, dont le vicaire savoyard est encore le meilleur interprète. Certains esprits pensent que l'Évangile,

dont ils ne contestent pas l'importance historique, a donc perdu son importance pour la doctrine de la vie future considérée en elle-même, puisque la raison seule suffit désormais à établir sur des bases solides nos espérances éternelles.

Un peu de philosophie conduit à cette opinion ; un peu plus de philosophie en détourne. Je crois les arguments des spiritualistes utiles, bons et parfois excellents; je me déclare prêt à les défendre pour mon compte, car le spiritualisme sous sa forme précise et complète, inconnue à l'antiquité, n'est rien autre que le produit historique de l'Évangile, et la légitime expression de l'Évangile dans le domaine de la science. Mais on accorde souvent à ces arguments une portée qu'ils n'ont plus lorsque, les isolant de l'ensemble de la vérité chrétienne, on les présente privés de leur appui naturel, et comme arrachés au tronc qui leur communique la sève et la vie. Quand M. Jules Simon, par exemple, affirme que la raison seule rend *évidentes* la vie à venir et la justice distributive dans une autre économie [1], il est naurel de lui rappeler les paroles de M. Cousin, son maître, déclarant que la philosophie

[1] *Religion naturelle*, page 338.

ne saurait aller jusque-là[1]. Je soupçonne (pour ne rien dire de plus) que, dans les pages éloquentes de Rousseau, dans les thèses de l'illustre Kant, dans les écrits des spiritualistes français contemporains, on peut reconnaître la trace d'une influence positive de la tradition chrétienne. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que les savants de nos jours, lorsqu'ils ont bien et complétement rompu avec l'Évangile et avec l'action indirecte de l'Évangile, retombent dans le matérialisme, font revivre la métempsycose, ou ne savent nous promettre que l'immortalité de nos œuvres dans ce monde. Si le but que je poursuis me rend suspect à vos yeux de quelque prévention, écoutez à cet égard un homme qui ne saurait exciter les mêmes défiances, M. Bathélemy Saint-Hilaire[2] : « Le malheur « des temps, nous dit-il, veut que parmi nous les doctrines « qui sont le fond du bouddhisme retrouvent une faveur « singulière, dont cependant elles sont si peu dignes. « Depuis quelques années, nous avons vu surgir des « systèmes où l'on nous vante la métempsycose et la « transmigration, où l'on prétend expliquer le monde

[1] Voir ci-dessus la page 103.

[2] Voir le *Bouddha*, Introduction, page VI.

« et l'homme en se passant de Dieu et de la Provi-
« dence, où l'on refuse aux espérances du genre hu-
« main une vie immortelle après celle-ci, où l'on rem-
« place l'immortalité de l'âme par l'immortalité des
« œuvres, et où l'on détrône Dieu pour lui substituer
« l'homme, le seul être, dit-on, dans lequel l'infini prend
« conscience de lui-même. C'est tantôt au nom de la
« science, tantôt au nom de l'histoire ou de la philo-
« sophie, ou même de la métaphysique, qu'on nous
« propose ces théories, qui ne sont ni bien neuves, ni
« bien originales, et qui peuvent faire le plus grand
« mal à des cœurs déjà bien faibles. »

Telles sont, Messieurs, les inquiétudes d'hommes placés au centre du mouvement scientifique contemporain. Dans de telles circonstances, y aura-t-il de l'exagération à conclure que, dans le sujet qui nous occupe, cet Évangile qui garde la promesse ferme et non pas seulement le vague espoir de la vie éternelle, est digne d'être pris en sérieuse considération.

QUATRIÈME DISCOURS

L'Évangile.

Messieurs,

C'est l'Évangile qui doit être aujourd'hui l'objet de notre étude. Ce mot, en me rappelant d'abord le caractère plus particulièrement sérieux que doit revêtir ma parole, a ensuite éveillé chez moi une préoccupation d'une autre nature. Il sera difficile peut-être d'arrêter votre attention sur des pensées qui, parce qu'elles nous sont familières, glissent facilement sur notre esprit. Je vous demande de remédier par un effort d'attention au léger inconvénient qui résulte, en ce moment, pour nous d'un immense bienfait : c'est que le sujet dont j'ai à vous entretenir vous est connu de-

puis vos jeunes années. Pour vous faciliter cette tâche, je me servirai d'une supposition.

Je suppose que vous trouvant en présence d'un ouvrier en bijouterie, vous l'interrogiez sur l'objet de son travail, et qu'il vous réponde : « Je fabrique de petites guillotines d'or, et je les enrichis de pierres précieuses pour la toilette de nos dames. » Vous seriez étonnés, n'est-ce pas ? Eh bien, qu'est-ce que la croix, sinon la potence, l'échafaud, l'instrument de supplice des temps antiques ? Cependant qui de nous s'étonne de voir la villageoise la suspendre à son cou dans un jour de fête et les princes de ce monde en décorer la poitrine des hommes dont ils veulent reconnaître le mérite ou qu'ils honorent de leur faveur. Ce signe a perdu son sens primitif, parce qu'il nous est devenu familier. Il en est de même de ces paroles répandues partout dans l'atmosphère intellectuelle qui nous entoure, de ces paroles que l'enfant dès son bas âge a entendu sortir de la bouche de sa mère, et qui empruntent bien à ces lointains souvenirs quelque caractère poétique et sacré, mais trop souvent aussi glissent sur l'intelligence sans y tracer leur sillon. Qu'ai-je à vous dire aujourd'hui ? Rien qui puisse vous séduire par l'attrait de la nouveauté ; rien dont vous n'ayez tous entendu parler

bien souvent; rien que plusieurs d'entre vous ne sachent mieux que moi. Entrons toutefois en matière.

C'était sous l'empereur Tibère, un monstre de cruauté et de débauche qui affligeait l'empire romain et faisait regretter le règne glorieux et relativement paisible de l'empereur Auguste. Sous Auguste, Rome, cette cité souveraine, comme en compensation de sa liberté perdue, avait vu fleurir les lettres, les arts, la civilisation à ce degré qui caractérise une des époques lumineuses de l'histoire. Les écrits de cet âge sont ceux que nous proposons à l'admiration des écoliers, et dans lesquels maint homme de goût cherche un moyen de charmer les loisirs de sa vieillesse. C'est alors, c'est à l'époque de cette civilisation brillante que quelques pauvres gens se répandent dans toutes les contrées de l'empire romain, promettant la vie éternelle au nom d'un homme nommé Jésus, qui était mort et qu'ils disaient ressuscité. A leur parole germe de toutes parts une foi vive et profonde en l'immortel avenir. Ce n'est plus la vue incomplète et mêlée de superstitions des nations idolâtres. Ce ne sont plus des pensées philosophiques restant le monopole de quelques savants. Les jeunes enfants savent ce que Socrate entrevoyait; les humbles femmes professent des vérités qui auraient

ravi Platon. Ce n'est pas une douteuse espérance, c'est une joyeuse et ferme certitude. La foi est si profonde que l'équilibre de notre faible nature en est, pour un moment, rompu. Les chrétiens courent au martyre comme à une fête, et des voix graves doivent s'élever dans l'Église pour dire : « Vous n'avez pas le droit de désirer la mort avec une si insatiable ardeur. » Nous sommes bien guéris, Messieurs, de cette maladie !

La société chrétienne se forme, elle grandit, elle s'organise. Elle recueille les documents vrais, les annales authentiques de sa foi, et les rassemble dans un livre qu'elle marque de son sceau. Ce livre, le Nouveau Testament, est aujourd'hui traduit dans deux cents langues environ, pour être mis à la portée de toutes les populations de notre globe ; dans le courant d'une seule année, il s'en est imprimé récemment près de deux millions d'exemplaires. La société chrétienne qui présente ce livre au monde comme renfermant les bases de ses croyances porte les signes d'une suprématie si incontestable, que ses adversaires, lorsqu'ils sont intelligents, comprennent et proclament qu'après une telle religion, il n'y aura de place pour aucune autre, et que si ce n'est pas la religion vraie, c'est du moins la dernière des religions.

Ce que la chrétienté professe, ce que le livre des chrétiens renferme, se désigne par un mot : c'est l'Évangile, ou, si nous traduisons en français ce terme grec, *la bonne nouvelle.* Avant d'aborder le contenu de ce message de grâce et de paix, je désire vous signaler un procédé souvent employé pour détourner les esprits de se poser la question chrétienne dans son sens direct et positif. « Toutes les religions, disent les hommes que j'ai en vue, sont nées dans les ténèbres des premiers temps; la raison humaine n'étant pas encore éveillée, l'imagination livrée à elle-même a peuplé le ciel d'êtres chimériques. Plus tard on a compris que la religion n'est que l'enveloppe de vérités métaphysiques, et les hommes intelligents ont brisé cette enveloppe, à laquelle s'attachent seuls aujourd'hui les ignorants et les esprits attardés. »

Il faut craindre sans doute les préjugés traditionnels, les préjugés de naissance et d'éducation ; mais j'en connais d'aussi redoutables au moins, ce sont ceux qui se couvrent du manteau de la science, et qui, avec plus de prétention, sont parfois tout aussi aveugles dans leur crédulité. Défions-nous donc, c'est-à-dire examinons. La théorie que je viens de résumer nous est proposée par des hommes fort érudits, et répétée avec

confiance par d'autres qui le sont moins; mais les faits ne demandent-ils pas qu'on y fasse, dans tous les cas, de notables exceptions?

Sous le rapport du nombre de leurs sectateurs il y a dans le monde trois religions principales : celle de Jésus-Christ qui promet la vie éternelle; celle de Mahomet qui en altère l'idée, et celle de Bouddha qui la nie. Or ces religions ont toutes trois une date certaine, des documents authentiques, et leur naissance s'est produite dans les temps historiques. Quant à l'Évangile en particulier, ce n'est pas une époque crépusculaire que celle où les sujets de Tibère lisaient les œuvres de Cicéron. Il n'y avait guère, ce semble, ni crédulité enfantine ni spontanéité primitive chez les hommes nourris des œuvres de Virgile et d'Horace. Il ne leur manquait ni le développement de l'intelligence, ni la finesse de l'esprit, ni les flèches acérées de la raillerie. C'est alors cependant que l'Évangile, au moment même de sa naissance, se répand dans la société romaine. C'est dans tout l'éclat de sa puissance, c'est dans toute la fleur de sa civilisation que le monde ancien s'est heurté à la folie de la croix et qu'il a été brisé du choc. Écoutez un grand orateur, Bossuet, nous raconter l'œuvre de saint Paul.

« Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec « cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'é- « tranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des phi- « losophes et des orateurs ; et malgré la résistance du « monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a « gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue « divine. Il prêchera Jésus dans Athènes...... il pous- « sera encore plus loin ses conquêtes ; il abattra aux « pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains « en la personne d'un proconsul, et il fera trembler « dans les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. « Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville « maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre « du style de Paul adressée à ses concitoyens que de « tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de « son Cicéron. »

Regardez bien, Messieurs, et sous l'éclat de cette splendide éloquence, vous trouverez le fait vrai, l'histoire.

Et maintenant quelle est la bonne nouvelle ? quelle est cette doctrine établie d'une manière si surprenante ? On racontait (ce qu'on racontait alors, c'est ce que nous lisons aujourd'hui), qu'elle devait son origine à Jésus,

de Nazareth en Galilée. On disait que ce Jésus parlait avec autorité; qu'il ne se servait pas de longs raisonnements, mais faisait appel à une vérité présente en lui, à laquelle il rendait témoignage; on disait qu'il n'exigeait pas de ses auditeurs de grands efforts d'esprit, ni beaucoup de science, mais des consciences droites et des cœurs altérés de justice. Il parlait d'un avenir certain au delà du tombeau, non pas comme d'une vérité nouvelle, car une partie de ceux qui l'écoutaient avaient reçu cette croyance, mais comme d'une vérité qu'il venait dégager de tous les nuages et mettre en pleine évidence. Cet avenir n'apparaissait pas dans ses discours, comme une hôtellerie banale, où tous les voyageurs reçoivent indistinctement le même accueil. Il disait, sous des figures effrayantes, les malheurs réservés aux âmes perverses, malheurs tels que celui qui aurait en partage toutes les joies de la terre, devrait estimer ne rien avoir s'il perdait son âme. Il disait aussi combien de joies attendent les cœurs purs qui, dans une communion intime avec Dieu, jouiront d'une félicité sans fin. C'est là ce qu'il nommait la *vie éternelle* ou le *royaume de Dieu*. En parlant d'une vie éternelle, il désignait un état de bonheur stable, permanent, par opposition à ce torrent rapide qui entraîne

toutes choses dans la présente économie; en parlant du royaume de Dieu, il indiquait la volonté de Dieu acceptée, voulue par sa créature, comme la source inépuisable de la joie. Il annonçait enfin, avec une pleine assurance, que sa parole se répandrait dans tout l'univers, que les barrières entre les nations devaient s'abaisser, le pauvre se rapprocher du riche, et l'ignorant s'unir au savant dans une même foi et une commune espérance.

Toutes ces choses, Jésus les annonçait au nom de Dieu, du Dieu adoré par le peuple d'Israël, du créateur des cieux et de la terre, qui a tout fait, et par l'acte continu duquel tout subsiste, mais qui, en dehors de ses œuvres, demeure dans son essence propre, et dont l'univers manifeste sans pouvoir l'épuiser l'inépuisable puissance. C'est l'absence de cette conception d'un Dieu libre et tout-puissant qui empêcha l'antiquité d'arriver à la pensée distincte d'une vie éternelle. Les anciens, et après eux cette antiquité prolongée qu'on appelle l'Orient, considèrent la divinité comme une essence diffuse dans les choses, et n'ayant pas de réalité en dehors du monde de notre expérience. Dieu n'est que le principe, la substance de la nature. Dans ce point de vue l'avenir ne peut être conçu que de deux

manières : ou bien les âmes restent dans cette vie, passant d'une forme à une autre, ce qui est l'essence commune de la mythologie et de la doctrine de la transmigration ; ou bien, échappant à la circulation incessante de la vie, les âmes se perdent dans un principe sans conscience, ou par l'absorption des brahmanes ou par le Nirvâna des bouddhistes. La pensée ne s'élève, dans aucun cas, à une existence dans un royaume de Dieu, supérieur à la présente économie, parce que Dieu n'a pas de vie en soi ; l'économie présente est sa complète, son unique manifestation. Mais le Dieu de Jésus-Christ, celui qui avait affirmé et manifesté son souverain pouvoir dans les révélations du peuple hébreu, ce Dieu possède une vie indépendante du monde créé par un acte libre de sa volonté, et qui raconte sa gloire, sans limiter sa puissance. Dès lors il peut nous associer à cette vie supérieure, il peut nous faire entrer dans un repos éternel, sans nous absorber en lui, car il n'est pas seulement le principe de la vie, il en est le maître. Il le peut ; il le veut, disait Jésus-Christ, car Dieu est amour, et cet amour est le secret de la création.

Dieu a fait sa créature pour être heureuse. Sa volonté est notre devoir, sa volonté est notre bonheur : ce ne sont là que les deux faces, les deux noms d'une

même chose. Sur ce point encore, l'antiquité s'était partagée. L'homme désire le bonheur, et porte en soi le sentiment du devoir. Ces deux tendances paraissant se contredire, on avait vu s'élever deux sectes, dont l'une cherchait le devoir sans tenir compte du bonheur, l'autre le bonheur sans tenir compte du devoir. Les plus sages des païens, et Socrate surtout, avaient bien affirmé que le bien et le bonheur devaient être inséparables; mais cette affirmation restait chancelante, en présence de l'expérience de la vie, du doute planant sur l'avenir et du voile qui cachait les plans de la sagesse éternelle. Il était réservé à l'homme de Nazareth de fournir la solution du problème et de concilier les doctrines contraires par la puissance de la vérité. Dieu veut notre bonheur, et il le veut pour toujours. Sa volonté est notre règle, elle constitue le devoir; mais la substance de cette volonté est que nous soyons heureux. Dieu est notre père; devoir, bonheur ne sont que deux noms divers du dessein unique de sa miséricorde.

Mais ce Dieu est le père de tous, et dans son royaume il n'y a pas place pour des joies personnelles, pour un bonheur égoïste. L'ordre établi par sa volonté toute-puissante, c'est le bonheur partagé qui rayonne

du cœur de chacun au cœur de tous, et se réfléchit du cœur de tous dans le cœur de chacun. Il faut entrer dans le plan de l'amour éternel, il faut renoncer à ce qui divise les enfants de la grande famille, aux convoitises qui en font des rivaux, aux passions mauvaises qui les mettent en lutte ; comprendre que les joies personnelles et impures vont s'éteindre dans le vide et le dégoût, que les joies pures et partagées seules sont stables, et grandissantes. Celui qui fera son bonheur du bonheur des autres, sa joie de la joie de tous ses semblables ; celui-là sentira le prix de l'existence ; il verra toutes choses dans la calme et sereine lumière de Dieu. Les yeux levés au ciel, il traversera la vie, la main dans la main de son semblable, et pourra répéter ces belles paroles d'un poëte [1] :

On admire le monde à travers ce qu'on aime,
Et la vie appuyée, appuyant tour à tour,
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour.

Voilà, Messieurs, la vie éternelle, le royaume de Dieu. Et, comprenez-le bien, la vie éternelle n'est pas seulement la vie à venir. L'éternité embrasse le présent et le passé aussi bien que le futur ; l'éternité, nous

[1] Lamartine.

y sommes. Pour celui qui est entré dans le plan de Dieu, le royaume céleste commence ici-bas ; seulement, tandis qu'ici-bas tout est soumis au vent de l'instabilité, dans cette autre économie que nous appelons le ciel, la vie sera pleine, stable et permanente, car la joie est pour toujours :

C'est pour l'éternité que le Seigneur nous aime.

Qui a dit ces choses? Jésus, de Nazareth en Galilée. Et, en les disant, il ne discutait pas, il n'argumentait pas, il rendait témoignage à la vérité, comme la possédant par nature. Voilà le témoignage de l'histoire.

Pour le chrétien, la parole de Jésus de Nazareth est la parole de l'homme-Dieu, de celui qu'il écoute sans l'accuser de mensonge lorsqu'il nous parle comme à ses frères, et qu'il écoute encore sans l'accuser de blasphème lorsqu'il dit que sa parole est la parole de Dieu même et qu'il est un avec le Père. Ceci n'est plus de l'histoire, c'est de la foi. Pour le moment, je ne discute pas la foi des chrétiens, je l'expose. Soit qu'on l'accepte, soit qu'on la nie, il faut, avant tout, la reconnaître pour ce qu'elle est. Or, quant à la question de notre destinée, la foi est la certitude d'un avenir où se fera la justice et où s'accomplira l'amour; c'est

la ferme attente, fondée sur la promesse de l'homme-Dieu, d'une éternité de joie auprès du Père qui est au ciel.

Après la mort de Pascal, on trouva, dans la doublure de son habit, un parchemin qui ne le quittait pas et conservait pour lui la mémoire d'une époque de sa vie. On y lisait ces mots : « Certitude..... Joie..... Dieu de Jésus-Christ, non des philosophes et des savants..... Que je n'en sois jamais séparé ! » Ce qu'il voulait dire, c'est que, dans une nuit mémorable et dans une veille sainte, il avait rencontré, non plus seulement le machiniste de l'univers, le Dieu qui n'est que la substance ou la loi du monde, mais le Père qui veut et fait le bonheur de ses enfants. Telle est l'espérance du chrétien.

Je voudrais maintenant vous faire apprécier, par des faits, la position toute spéciale que les promesses de l'Évangile font à ceux qui les acceptent. Dans ce but, prenons des points de comparaison.

Je reviens à Socrate mourant. Il est dans sa prison, il va boire la ciguë ; ses disciples en pleurs sont autour de lui. Après leur avoir rappelé les données de la mythologie, ainsi que nous l'avons indiqué, il continue :

« Affirmer que toutes ces choses sont telles que je

« les ai dites, ne conviendrait pas à un homme de sens; « mais que tout ce que je vous ai raconté des âmes et « de leur demeure soit précisément comme je vous « l'ai dit, ou d'une manière approchante, s'il est cer- « tain que l'âme est immortelle, c'est ce qu'on peut, « ce me semble, affirmer avec quelque raison, et la « chose vaut bien que l'on hasarde d'y croire. C'est « une noble chance à courir; c'est une espérance par « laquelle il faut comme s'enchanter soi-même. »

Il y a dans ces paroles de la lumière et de la paix. Mais que d'ombres aussi! Quelle triste, ou si vous l'aimez mieux, quelle sage hésitation de la pensée!

Je consulte maintenant un monument bouddhiste : Un jeune homme, nommé Poûrna, se décide à porter la foi nouvelle chez des peuples féroces. Il va partir, et voici son dernier entretien avec l'homme qui lui a enseigné la doctrine sainte :

« Les hommes du Çronâparânta, où tu veux fixer « ton séjour, sont emportés, cruels, colères, furieux « et insolents. Lorsque ces hommes, ô Poûrna, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et « insolentes; quand ils se mettront en colère contre « toi et t'injurieront, que penseras-tu ?

« — Si les hommes du Çronâparânta, répond

« Poûrna, m'adressent en face des paroles méchantes, « grossières et insolentes; s'ils se mettent en colère « contre moi et m'injurient, voici ce que je penserai : « ce sont certainement des hommes bons que les Çro- « nâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui ne « frappent ni de la main, ni à coups de pierres.

« — Mais si les hommes du Çronâparânta te frap- « pent de la main et à coups de pierres, qu'en pense- « ras-tu ?

« — Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils « ne me frappent ni du bâton, ni de l'épée.

« — Mais s'ils te frappent du bâton et de l'épée, « qu'en penseras-tu ?

« — Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils « ne me privent pas complétement de la vie.

« — Mais s'ils te privent complétement de la vie, « qu'en penseras-tu ?

« — Je penserai que les hommes du Çronâparânta « sont bons et doux de me délivrer avec aussi peu de « douleur de ce corps rempli d'ordures.

« — C'est bien, Poûrna ; tu peux, avec la perfec- « tion de patience dont tu es doué, oui, tu peux fixer « ton séjour dans le pays des Çronâparântakas. Va « donc, Poûrna ; délivré, délivre ; parvenu à l'autre

« rive, fais-y parvenir les autres; consolé, console; « arrivé au Nirvâna, fais que les autres y arrivent « comme toi [1]. »

Ce document me paraît très-digne d'intérêt. Il est impossible de ne pas remarquer avec étonnement la hauteur morale qui s'y manifeste, et de ne pas remarquer ensuite avec un étonnement égal la nature des espérances qu'il renferme. C'est la consécration d'un jeune missionnaire, assez dévoué pour donner sa vie à l'œuvre qu'il va entreprendre; et dans les paroles que lui adresse, au moment du départ, son père spirituel, il n'y a aucune vue d'immortalité, aucun rayon de lumière éternelle, mais seulement l'attente du repos absolu, de la cessation de la vie dont l'indifférence est ici-bas le commencement. Poûrna ne craint rien, car ce qui peut lui arriver de plus fâcheux, c'est d'avoir le bonheur de mourir.

Et maintenant je me souviens d'un homme qui a été frappé de pierres, non par les Çronâparântakas, mais par les habitants des rives du Jourdain. Il a été frappé de pierres jusqu'à en mourir; et au moment du

[1] Ce dialogue, abrégé ici, se trouve en entier, avec toutes ses longueurs orientales, dans l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme indien* de Burnouf, pages 252 et suivantes.

départ suprême, je ne vois pas qu'il se réjouisse de déposer enfin le fardeau de l'existence, mais je l'entends qui s'écrie : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit. » Cet homme-là se nommait Etienne. Je pense à un autre missionnaire qui, après avoir été chargé de fers, battu de verges, tourmenté de mille manières, écrit du fond de sa prison, à un disciple aimé : « Je « vais être immolé et le temps de mon départ appro- « che. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma « course, j'ai gardé la foi. Au reste, la couronne de « justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, « me la donnera. » Cet homme-là s'appelait Paul. Etienne et Paul étaient chrétiens. Comparez l'accent de leurs dernières paroles aux discours de Socrate et au dialogue bouddhiste que nous venons de lire !

Telle est la foi de l'Évangile. Et tandis que les sages de l'antiquité ne parvenaient à communiquer leur doctrine qu'à un petit nombre de disciples intelligents, les apôtres ont fait en peu de temps pénétrer celle de leur Maître dans toutes les classes de la Société. Jésus l'avait annoncé ; et il savait bien que c'était là une chose prodigieuse. On vient à lui, un jour, pour demander des signes de sa mission ; après avoir mentionné les malades guéris, les morts ressuscités, il

cherche une merveille plus grande, et il ajoute : « L'Évangile est annoncé aux pauvres. »

Et maintenant, vous ai-je dit tout l'Evangile? Non, sans doute. Je vous en ai montré une seule face ; je vous ai entretenu de la restauration de ces vérités primitives qui est la conséquence de l'œuvre de Christ plutôt que cette œuvre elle-même. Si je m'en tenais là, si je me bornais à jeter sur les épaules de Socrate des lambeaux arrachés au manteau de saint Paul, vous m'accuseriez de supprimer les traits caractéristiques de la mission du Seigneur et de la prédication de ses apôtres, et vous auriez le droit de le faire. Les paroles qui nous révèlent le plan de Dieu et son amour sont lumineuses, faciles et douces à recevoir. Mais, vous le savez bien vous qui croyez, ces paroles ne renferment pas toute votre foi ; et vous le savez aussi vous qui ne croyez pas, ces paroles ne sont pas celles que vous refusez surtout d'admettre. Achevons donc notre exposition.

Par où commence Jésus? Par la prédication de l'amendement et de la conversion. Il demande à l'homme de renoncer à l'amour de l'argent pour revêtir l'esprit de pauvreté, à l'orgueil pour devenir humble ; il lui

demande de renoncer à lui-même, non pour se perdre, mais pour se retrouver dans l'ordre, dans la lumière, dans la paix. Lisez ces béatitudes étranges qui nous renverseraient de surprise sans cet émoussement de l'habitude dont nous parlions tout à l'heure. Ce que nous aimons, l'Evangile le condamne; ce que nous haïssons, il nous prescrit de l'aimer. La richesse, la gloire, les honneurs sont des occasions de tentations et de chutes; la souffrance, l'humiliation, l'opprobre, font partie des sentiers royaux qui mènent à la vie éternelle. Et le changement que Jésus réclame de ses disciples est si grand, si fondamental, qu'il l'appelle lui-même une nouvelle naissance.

Que signifie cette parole et qui est capable de ces choses? Qui oserait ici se lever et dire : cela est bon, et je le fais naturellement; je le fais par ma propre force; je cherche tout mon bonheur dans le dévouement; l'accomplissement de la volonté divine, dans le renoncement à ma volonté propre, est mon unique règle et toute ma joie. Si je ne devais avoir pour auditeurs que ceux qui tiendraient hardiment ce langage, je crois, Messieurs, que vous sortiriez tous de cette salle, et les meilleurs passeraient les premiers. Nous ne sommes pas dans l'ordre; nous avons violé la loi fondamentale

de notre nature et nous en portons la peine, nous avons perdu nos titres à la vie éternelle, et, séparés de Dieu, nous sommes tombés dans la misère. Jésus le sait et le proclame : c'est pour cela même qu'il est venu. Il est le médecin qui cherche le malade pour le guérir ; il est le bon berger qui court après la brebis égarée. Il est le libérateur, non pas le Bouddha, qui nous promet dans le repos de la mort le terme de nos souffrances, mais l'auteur du salut, apportant au pécheur le pardon et subvenant à notre misère par l'énergie de sa grâce. Il vient, c'est lui qui parle, il vient « chercher et sauver ce qui était perdu, » et replacer l'homme dans le bonheur, en le rétablissant dans la sainteté. Ce n'est pas seulement une doctrine qu'apporte Jésus-Christ, une théorie de la nature des choses; il annonce un acte de miséricorde dont il est lui-même l'accomplissement. C'est lui qui est l'auteur du pardon, c'est par lui que nous recevons la force et la lumière; il est la vie du monde et il sera vainqueur de la mort : tel est le témoignage qu'il se rend à lui-même. C'est ce que déclarent aussi ses apôtres. Ils annoncent le pardon et le salut acquis par leur maître et par la vertu de son sacrifice ; ils disent que la vie éternelle, commandement des anciens jours, est devenue le don nouveau

de la grâce ; ils disent que, par la puissance de Jésus, l'âme, dans les douleurs du repentir, doit renaître à l'espérance de la vie et à la force du bien.

L'Évangile proclame le pardon de Dieu et annonce le relèvement de la créature déchue, la restauration dans l'ordre, qui doit être la conséquence de cette grâce. Ces deux éléments sont inséparables. La morale n'est pas toute la religion, mais rien n'est plus dangereux et plus faux que la conception d'une religion qui n'aboutirait pas au redressement de l'ordre moral. C'est, Messieurs, ce qu'a dit, de bien des manières, un homme qui avait mis les riches trésors de son esprit sous la garde de l'humilité de son cœur : Alexandre Vinet. Une de ses plus chères pensées, c'est que l'œuvre commencée dans les profondeurs de l'essence divine, et manifestée en Golgotha, ne s'achève que dans la conscience de l'homme pardonné et rappelé à la lumière.

Voilà l'Évangile au sens propre de ce mot. Ce n'est pas simplement la doctrine de la bonté du principe de l'univers; l'Évangile, c'est la pitié de Dieu, son pardon et sa grâce; l'Évangile, c'est la croix et la résurrection du Sauveur. Ou, pour ne rien omettre, l'Évangile a deux faces : l'une est paix et lumière, c'est l'annonce du plan de

l'amour créateur; l'autre est sombre; un auteur célèbre[1] n'a pas craint de l'appeler hideuse ; c'est le péché, c'est le sacrifice de la croix et celui du cœur humain dans les profondeurs de la conscience. L'Évangile est lumière, mais il ne se manifeste que dans de redoutables ténèbres; l'Évangile est une parole d'amour, mais c'est une parole de combats, de renoncements et de sacrifices. L'Évangile est tout rempli des plus saisissants contrastes. Voulez-vous comprendre pourquoi ?

Nous souhaitons tous le bonheur, et lorsqu'on nous dit que Dieu veut nous rendre heureux pour toujours, nous souscrivons volontiers à cette pensée. Mais les déceptions de la vie et la certitude de la mort font soupirer toute créature, et quand on ne parle pas du péché, nous ne comprenons pas pourquoi Dieu, qui veut nous rendre heureux, voile si fréquemment sa face et nous laisse si misérables. Nous avons tous au fond de notre conscience l'idée de la sainteté, et lorsqu'on dit que Dieu nous veut purs comme lui, il n'y a que des êtres dénaturés chez qui rien ne vibre à cet appel. Mais quand on nous tait la grâce, nous ne comprenons pas pourquoi Dieu nous laisse si faibles dans les luttes de la vie.

[1] Bossuet.

Écoutez Racine, traduisant l'apôtre, qui traduit lui-même le cœur humain :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi:
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux et n'accomplis jamais;
Je veux, mais, ô misère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que je hais.

Lorsque ces paroles furent prononcées pour la première fois devant Louis XIV, pour qui elles avaient été écrites, le monarque, se tournant vers M[me] de Maintenon, lui dit : « Ah ! Madame, que je connais bien ces deux hommes-là ! » Nous les connaissons aussi, nous qui ne sommes pas Louis XIV. Nous avons le désir du

bien, le sentiment secret qu'il n'y a de bonheur stable que dans l'ordre, et quand on nous parle des grandes perspectives de la vie éternelle et bienheureuse, si nous pouvions exprimer ce qui se passe parfois en nous, si nous pouvions nous dévoiler à nous-mêmes le fond de notre pensée, voici ce que nous dirions : « Ces choses sont belles, elles sont bonnes, elles sont désirables ; je voudrais les croire, mais je n'ose pas. »

Vous n'osez pas ! Comprenez-vous maintenant pourquoi la parole du pardon est la parole de la vie éternelle? Comprenez-vous pourquoi la croix du Calvaire est la porte sanglante du royaume des cieux ? La conscience du péché est un nuage qui nous voile l'avenir. Le sentiment de notre indignité se traduit par le doute. Une parole d'espérance ne peut arriver jusqu'à nous qu'en prenant la forme d'une parole de miséricorde. C'est pourquoi les sages de l'antiquité voyaient bien l'idéal briller à leur horizon, mais se trouvaient comme arrêtés dans la route qu'ils voulaient parcourir pour l'atteindre parce que le sentiment de la misère et du mal leur barrait le chemin. « Autre chose, dit saint « Augustin, est de voir du haut d'une montagne et du « sein d'une forêt sauvage sa paisible patrie, sans en « pouvoir trouver la route.... autre chose de courir, en

« effet, sur la route qui nous y conduit. Les platoni-
« ciens connaissent, d'une certaine manière, la nature
« invisible; mais la voie qui conduit à cette béatitude
« souveraine, savoir : Jésus-Christ crucifié, cette voie
« leur paraît méprisable; ils refusent de la suivre, et ne
« peuvent dès lors parvenir au sanctuaire où est le terme
« du repos, quoique pourtant la lumière qui en vient
« frappe leur intelligence d'un lointain rayonnement[1]. »

Résumons maintenant ces considérations. Le but de la création des êtres intelligents, c'est leur bonheur; ces êtres ont été créés libres, parce que la liberté est l'image de la nature divine et la condition même du bonheur. Le péché est venu avec ses suites : les ténèbres de l'esprit et la misère du cœur. L'homme est entré en lutte contre lui-même : la raison a voulu ressaisir les rayons de la lumière éclipsée, la conscience a protesté contre le courant de dégradation qui l'entraînait; d'où les luttes, les progrès, les revers, les misères de la pensée antique. Puis Dieu est intervenu par l'acte de sa suprême puissance, dirigée par sa miséricorde. Il est intervenu pour offrir sa grâce sans l'imposer, pour solliciter la liberté sans la contraindre.

[1] Voir l'écrit du P. Gratry, *De la connaissance de Dieu*, t. I, p. 264-265.

Il y a donc en Dieu deux volontés : la volonté créatrice et la volonté rédemptrice ; mais ces deux volontés sont une ; une, parce qu'elles procèdent du même Dieu; une, parce qu'elles manifestent le même amour ; une, parce que l'œuvre de l'Évangile restaure et complète dans l'homme le plan primitif de la création. Vous avez entendu parler de ces manuscrits antiques, dont des mains ignorantes ont fait disparaître les caractères, et utilisé le parchemin pour y écrire à leur tour. Des savants, jaloux de retrouver des trésors depuis longtemps enfouis, ont réussi à lire sur ces vieux documents l'écriture première : « L'âme humaine est un « palimpseste. Sous le texte banal de la vie, elle recèle « les caractères mystérieux et presque effacés d'un « livre sublime, d'un évangile révélé au commence« ment des jours [1]. » L'œuvre de Jésus-Christ est d'effacer le péché, pour donner vie dans nos âmes au plan d'amour du Créateur.

Cette intervention de Dieu pour le salut des hommes est l'ordre surnaturel dans son essence. Dieu est dans la nature, puisque toutes choses ont par lui le mouvement et l'être ; mais il est au-dessus de la nature dans

[1] Adolphe Pictet.

la plénitude de sa puissance et dans les mystères de son insondable liberté. La liberté créée, les lois divines selon lesquelles le péché produit les ténèbres et la misère, la lutte inégale que soutient l'homme livré à ses propres forces contre le courant qui l'entraîne constituent, dans l'ordre moral, ce que nous appelons la nature. Dieu a rompu cet enchaînement fatal par un acte de son amour : Jésus-Christ paraît. Tout l'annonce, tout le prépare. Les juifs et les païens, les grandeurs de l'humanité et ses misères, dans l'ordre de la Providence et dans l'ordre de la grâce, sont également ses avant-coureurs; l'Orient et l'Occident s'accordent à lui frayer la route; les religions et les philosophies se réunissent pour dresser devant lui ses sentiers. Tout l'annonce, tout le prépare, mais rien ne le produit. Quand la nuit touche à sa fin, l'obscurité pour un moment redouble, les étoiles pâlissent, une blanche lueur paraît à l'horizon et bientôt s'illumine; tout annonce l'astre du jour, mais ce n'est pas l'aurore qui produit le soleil. Jésus-Christ est le centre de l'histoire, le but de tous les développements de l'humanité; mais Jésus-Christ brise l'histoire, afin qu'on sache que l'amour de Dieu dépasse le décret de la création qui a produit et maintient la liberté. Il brise aussi la nature,

afin qu'après avoir adoré Dieu dans les splendeurs de l'univers, nous l'adorions encore dans les mystères de sa puissance que l'univers n'absorbe ni ne limite. On met le Christ dans un sépulcre...... Il en sort ; et c'est au nom de sa résurrection qu'on annonce la vie éternelle.

L'Évangile, dans sa substance, c'est la rédemption de l'homme. La rédemption est l'acte de la miséricorde infinie; et cet acte est tout le fondement de l'ordre surnaturel, dont le miracle dans l'histoire et dans la nature n'est que la manifestation extérieure et secondaire. Je vous laisse juger maintenant si, comme le disent quelques-uns, la cause de l'Évangile peut être séparée de la cause de l'ordre surnaturel. Vous pouvez bien, par la pensée, effacer tel miracle des récits du Nouveau Testament, sans altérer la *bonne nouvelle.* On ne saurait légitimement conclure d'un détail au centre même, au principe de tous les faits évangéliques. Mais toutes les manifestations particulières de la puissance divine étant laissées de côté, Jésus-Christ restera, et c'est là le miracle par excellence. Si vous supprimez l'acte de miséricorde qui nous l'a donné pour Sauveur, vous supprimez l'Évangile, au sens propre de ce mot. Le rédempteur n'est plus, il ne reste que le sage

de Nazareth. Et après tout, Jésus a marqué si profondément sa trace dans la voie de l'humanité que, même après le convoi du Christ, il faudrait bien lui élever une statue, dans le Panthéon de l'histoire, entre le sage Socrate et le bouddha Çakiâmouni.

Le surnaturel enlevé, nous perdons Jésus-Christ; conservons-nous du moins les vérités élémentaires de la religion : Dieu, l'immortalité et la morale? On l'affirme; mais cette affirmation doit être discutée. Lorsqu'on méconnaît assez l'Évangile pour n'y voir que la religion dite *naturelle*, mise sous la sanction du miracle, on allègue que la vérité est la vérité, que c'est à ce titre qu'il faut la recevoir, qu'il importe peu qu'elle ait été révélée ou non, et que la question du surnaturel est une question oiseuse. Nous l'avons dit, les sages du paganisme ont entrevu de hautes vérités, et de nos jours encore, des hommes étrangers à la révélation arrivent aux mêmes lueurs. Mais quand on a connu l'Évangile, quand on a accepté ses promesses, si on s'en détourne, est-il certain qu'on se retrouvera dans la position de Socrate? Non, cela n'est pas certain. Lorsqu'on s'écarte de la foi, après avoir joui de sa lumière, il peut se produire dans les âmes une crise bien propre à démontrer toute l'importance de la question

du surnaturel. Pour vous dépeindre cette crise des intelligences, j'emprunterai les paroles d'un homme que nul ne saurait soupçonner de défendre la même cause que moi. Dans un dialogue publié en 1858, dans la *Nouvelle revue de théologie*, de Strasbourg, M. Edmond Scherer introduit deux hommes, dont l'un attaque vivement l'ordre surnaturel et dont l'autre le défend peu. Un des interlocuteurs, vers la fin, s'exprime ainsi :

« Quand je sens vaciller en moi la foi au miracle je « vois aussi l'image de mon Dieu s'affaiblir à mes re« gards; il cesse peu à peu d'être pour moi le Dieu li« bre, vivant, le Dieu personnel, le Dieu avec lequel « l'âme converse comme avec un maître et un ami. Et « ce saint dialogue interrompu, que nous reste-t-il? « Combien la vie paraît triste alors et désenchantée ! « Réduits à manger, à dormir et à gagner de l'argent, « privés de tout horizon, combien notre âge mûr pa« raît puéril, combien notre vieillesse triste, combien « nos agitations insensées ! Plus de mystère, c'est-à« dire plus d'inconnu, plus d'infini, plus de ciel au« dessus de nos têtes, plus de poésie. Ah ! soyez-en « sûr, l'incrédulité qui rejette le miracle tend à dé« peupler le ciel et à désenchanter la terre. Le surna-

« turel est la sphère naturelle de l'âme. C'est l'essence « de sa foi, de son espérance, de son amour. Je sais « bien que la critique est spécieuse, que ses arguments « paraissent souvent victorieux ; mais je sais une « chose encore, et peut-être pourrais-je ici en appe-« ler à votre propre témoignage : en cessant de croire « au miracle, l'âme se trouve avoir perdu le secret de « la vie divine; elle est désormais sollicitée par l'a-« bîme ; une chute toujours plus rapide l'entraîne loin « de Dieu et des saints anges; elle perd tour à tour « piété, droiture, génie, bientôt elle gît à terre; oui, « et parfois dans la boue. »

L'autre interlocuteur répond, après quelques mots d'objection :

« Je suis, au fond, de votre avis. Je ne sais que trop « que le miracle est l'élément propre de la foi, et « qu'avec le miracle risquent de disparaître le ciel et « l'enfer, et Jésus-Christ, et Dieu même, et la distinc-« tion du bien et du mal, et tout ce qui nous a élevés « au-dessus du paganisme. Oui, il nous faut un Dieu « vivant et présent, et le surnaturel seul nous le donne. « Le Dieu qui ne peut ou ne veut pas descendre sur « notre terre pour y manifester sa puissance et sa « gloire, ce Dieu est le Dieu du déisme, un machiniste

« caché dans les cieux, une abstraction de l'esprit, un « Dieu mort. »

Ces paroles n'expriment pas seulement ma pensée; elles la dépassent. Je me borne à en conclure que la question du surnaturel, qui, pour tous ceux qui comprennent la valeur des mots, est la question de l'Évangile, peut devenir pour plusieurs, dans le sein de la chrétienté, la question de Dieu et de l'immortel avenir. Direz-vous qu'en vous citant ces lignes, si belles dans leur profonde tristesse, je viens vous forger un épouvantail et vous prendre par la peur? Eh bien, oui, je viens vous prendre par la peur; mais je ne sais pas si c'est un sentiment indigne de l'homme que d'avoir peur de perdre son Dieu, peur des ténèbres quand il se sent dans la lumière, peur du désespoir quand il se sent consolé!

Mais nos sentiments ne sont pas la règle absolue de la vérité. Si la science démontrait, d'une manière certaine, que l'intervention de Dieu est une chimère, nous n'aurions qu'à nous voiler la face et à pleurer la perte de nos espérances. On le dit. On prétend que la critique de notre époque a relégué les doctrines chrétiennes au nombre des croyances superstitieuses. Cette assertion deviendra l'objet de notre examen. Mais on

va plus loin : on ne se prévaut pas seulement des résultats de la science ; on affirme, d'une manière générale, que la foi à l'ordre surnaturel est incompatible avec la culture de l'esprit, que l'intervention de Dieu dans le monde est une conception grossière, mécanique, indigne d'un homme cultivé du dix-neuvième siècle, et qui ne mérite pas les honneurs de la discussion. Ces voix viennent de partout : l'Allemagne nous les envoie ; Paris nous les renvoie à son tour, et je crains que l'écho de nos montagnes ne leur réponde que trop. J'entends ces propos, je m'en afflige.... et je ne m'en émeus pas. Que l'Évangile soit une folie aux yeux d'une certaine sagesse, sans doute! saint Paul le dit nettement et Jésus-Christ le fait entendre. Mais il y a tant de choses qui sont une folie pour une certaine sagesse. Le devoir, dans son austérité, paraît une folie à l'homme de plaisir ; le dévouement est une folie pour les calculs prudents d'une sagesse humaine. Puis, dans cette sorte d'humiliation où notre foi de chrétiens nous place entre les doctes, nous ne manquons pas de soulagements et d'assez riches aumônes pour notre amour-propre. Les savants de l'école d'Alexandrie qui repoussèrent la prédication de la croix étaient pleins d'érudition et d'intelligence ; mais ce n'était pas un

ignorant ou un sot que cet évêque d'Hippone qui porta le nom d'Augustin. Dans des temps plus modernes, je pense à Leibniz, qui n'était ni un petit philosophe ni un médiocre géomètre, et qui n'a jamais parlé des vérités de la foi que pour les respecter ou les défendre. Je me souviens de Pascal, qui pouvait, sans folle ambition, aspirer à devenir le premier physicien de son temps et l'un des plus illustres mathématiciens de l'univers, et qui interrompit un jour ses calculs et laissa ses baromètres, pour se donner sans réserve à la cause de Jésus-Christ. Je me souviens de Newton, passable astronome, qui jamais n'entendait nommer le Dieu de l'Évangile sans donner quelque signe de respect, et qui ose bien terminer un traité d'optique en rappelant le sommaire de la loi : aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même. J'entends dire encore qu'à une époque plus rapprochée de nous, des hommes placés au sommet de la science, de l'histoire, de la philosophie, ont voulu descendre pour venir croire, adorer, prier avec les humbles. Dans la société et l'entretien de ces morts illustres, je prends après tout mon parti, si quelque bel esprit contemporain ou quelque savant moderne, me marquant au front de la marque des petits esprits, me ferme, de son autorité privée, la

porte de la science, et me déclare indigne de sa docte compagnie.

Ce ne sont pas ici des arguments, ni même des propos sérieux. Il convenait seulement de montrer qu'aux préventions de l'esprit moderne il y aurait moyen d'en opposer d'autres. Mais, Dieu nous garde de faire intervenir dans la recherche de la vérité les mesquines considérations de l'amour-propre! Et malheur à nous si, lorsqu'il s'agit de nos plus sérieux intérêts, nous nous livrons en aveugles à cette puissance capricieuse et mobile qu'on appelle l'esprit de son temps, sans réfléchir que, par cette désignation même, on atteste que née d'hier, cette puissance éphémère pourra bien n'être plus demain.

Messieurs, si vous n'estimez pas la cause de l'ordre surnaturel absolument désespérée, je vous propose d'entendre ce qu'on peut dire en sa faveur, non pas en sophistiquant pour cacher sous de vieux mots une pensée nouvelle, mais en prenant l'ordre surnaturel dans le sens où l'entendaient saint Paul et saint Augustin, Pascal et toute la chrétienté, dans le sens où l'entendent les vieilles femmes et les petits enfants. En présence de l'idée d'une intervention directe de Dieu, je comprends le doute et la négation; et, pour un doute

sérieux, comme pour une négation sérieuse aussi, ce n'est pas moi qui aurai ni sarcasme ni dédain. Ce que je n'ai pas encore réussi à bien entendre, c'est qu'il y ait deux manières de croire.

CINQUIÈME DISCOURS

L'Évangile en présence de la science et de la foi.

Messieurs,

L'objet de notre étude n'est pas une survivance quelconque des âmes, une sorte d'immortalité anonyme ; c'est la vie éternelle offerte et promise par Jésus-Christ. Par sa nature même, notre sujet nous a conduits directement à l'Evangile ; et comme les destinées de l'Evangile se trouvent unies à la question du surnaturel, cette question même s'offre aujourd'hui à notre étude. On dit la croyance à une intervention directe de Dieu incompatible avec la science moderne ; c'est l'affirmation qu'il nous faut examiner. Et d'abord, établissons bien la thèse chrétienne à cet égard.

Le monde physique n'a été créé et n'est maintenu que par un acte continuel de la volonté divine ; mais dans ce monde de la matière, l'esprit de l'homme retrouve ses propres lois ; l'almanach peut prédire longtemps à l'avance les diverses révolutions des astres, nous annoncer l'heure et la minute d'une éclipse ; le savant, par ses calculs, trouve ainsi dans son cabinet les réalités qui s'accomplissent dans les cieux. Il y a dans la nature un ordre déterminé, des lois fixes, et la pensée créatrice livre son secret à la pensée humaine. A côté de la science utile qui féconde l'industrie, se développe la science qui satisfait la noble curiosité de l'esprit, et devient, dans une âme pieuse, un cantique à l'Eternel, cantique auquel chaque découverte du génie ajoute une nouvelle note. Pour celui qui croit en Dieu, ce qu'on appelle loi dans la nature est simplement le mode d'action du créateur du ciel et de la terre. Si maintenant nous rencontrons dans l'histoire l'affirmation d'un fait qui s'écarte entièrement de cette marche ordinaire des choses, par exemple la résurrection d'un mort, nous dirons, au point de vue de notre expérience, que le fait n'a pas eu lieu, ou qu'il est *extraordinaire*.

A côté du monde matériel existe le monde moral,

comprenant les faits de l'intelligence et de la liberté. Là aussi l'esprit de l'homme reconnaît des manifestations régulières qu'il appelle lois. Il constate, par exemple, que, dans la vie de l'individu, le désordre de la volonté amène la souffrance ; que, dans la vie des peuples, la licence et l'anarchie sont le prélude du despotisme. Mais la science ne se trouve plus ici en présence de faits identiques et permanents; pourquoi? Parce que nous n'avons plus affaire à la matière inerte et passive ; nous ne sommes plus en présence des molécules de la terre et des astres du ciel, obéissant à une parole qu'ils n'ont jamais entendue. Dans le monde spirituel, il y a une parole entendue, et qui peut être violée ou suivie; il y a deux puissances : la volonté divine qui a créé et dirige tout, et l'esprit humain, exerçant aussi son pouvoir. « L'homme s'agite et Dieu le mène. » L'expérience, toutefois, découvre dans les phénomènes moraux un enchaînement réel, sans être absolument fixe, et surtout des limites qui ne sont jamais dépassées. Si, dans ce nouvel ordre de choses, nous rencontrons une affirmation sortant complétement de tout ce que l'observation a manisfesté, par exemple l'affirmation qu'un homme parfait a paru sur

ce globe, nous dirons encore que cela n'est pas, ou que le fait est *extraordinaire.*

Or, la thèse des chrétiens est que l'extraordinaire existe, ayant son centre et son apogée en Jésus-Christ. Cet extraordinaire est pour eux surnaturel; voici comment ils l'expliquent : La créature a été faite libre, et par le fait de sa liberté elle a pu violer la loi divine. Elle l'a violée en effet; le péché a fait invasion dans le monde, et, par un décret qui remonte à la création et constitue la nature morale, les misères du cœur et les ténèbres de l'esprit ont suivi le désordre de la volonté. Mais Dieu est intervenu pour rompre l'esclavage du péché, pour relever la liberté sans la contraindre, par la grâce de son pardon et le secours de son Esprit. La volonté rédemptrice, envisagée en Dieu comme un décret de sa miséricorde, constitue essentiellement le surnaturel, le *surnaturel divin*, par opposition à l'ordre de nature, suivant lequel la créature aurait été livrée à toutes les conséquences de sa rébellion. Le *surnaturel historique*, ou le miracle, n'est que la manifestation extérieure et secondaire de la résolution de l'amour suprême. Il y a donc en Dieu deux volontés, mais ces deux volontés sont une dans leur auteur qui est Dieu, une dans leur motif qui est l'amour; nous l'avons

déjà dit. Ces pensées vont au fond des mystères et des profondeurs du christianisme ; mais vraies, fausses ou douteuses, elles sont claires en elles-mêmes : ceux qui les nient savent très-bien ce qu'ils refusent d'admettre. Le terme de surnaturel que nous employons pour exprimer notre pensée, en nous conformant à l'usage, peut donner lieu à de fausses interprétations qu'il convient de prévenir. Il offrirait à l'esprit la plus grave des erreurs, si on concluait que la nature est une puissance indépendante de Dieu, et dans laquelle Dieu interviendrait comme une force étrangère, tandis que la nature n'est que le plan primitif selon lequel s'exerce l'acte à la fois créateur et conservateur de l'univers. On se tromperait encore, si l'on déduisait du terme que nous employons l'idée que le Dieu de la grâce est au-dessus du Dieu de la nature, tandis qu'il est également en toutes choses, et au-dessus de toutes choses, Dieu béni éternellement. Ce n'est que par un manque d'attention, qu'on pourrait appliquer à l'ordre surnaturel, c'est-à-dire à l'exercice de la volonté suprême dirigée par l'amour divin, la qualification d'acte arbitraire. On oublierait que la notion de l'arbitraire s'évanouit en présence de l'être qui est la source absolue de toute loi. Enfin, si l'on entendait par

nature l'homme tel qu'il devait être dans le plan d'amour du Créateur de la liberté, Jésus-Christ est le seul homme *naturel*, et nous sommes devenus, par le péché, *sous-naturels*, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou plutôt contre nature. Mais l'essentiel est de bien s'entendre, et je crois qu'après ces explications il ne peut rester d'équivoque dans nos esprits. L'équivoque serait à redouter, au contraire, si nous appelions nature l'ordre idéal, ou ce qui devrait être, dans une discussion ou le mot nature signifie presque invariablement l'état de fait révélé par l'expérience du cours habituel des événements.

Les deux volontés que nous reconnaissons en Dieu, sont une, avons-nous dit, une dans leur étroite harmonie. Ce mystère n'est pas seulement dans les hauteurs des cieux ; nous le retrouvons dans les profondeurs de notre conscience. Descendons en nous-mêmes. Qu'est-ce que l'effort de l'homme, c'est-à-dire la nature en nous? Qu'est-ce que la grâce de Dieu, c'est-à-dire le surnaturel en nous ? Interrogez un chrétien qui a réfléchi. Demandez-lui s'il peut assigner les limites de ces deux puissances? Il vous répondra que non, parce que Dieu est la cause absolue de notre être, et que l'œuvre de sa grâce est de nous donner la volonté qui

nous manque. Demandez-lui ensuite si, parce qu'on n'en trouve pas les limites, la volonté humaine et la grâce divine sont une seule et même chose; vous entendrez sa réponse. Le naturel et le surnaturel dans l'histoire se présentent dans des conditions analogues; leur diversité est profonde, leur union est intime; l'œuvre de l'Evangile se combine avec la nature, sans que ces deux éléments se confondent. Tout vient de Dieu; mais le péché, produit de la liberté créée, a brisé le rayon unique et direct de l'éternel amour.

La question est donc celle-ci : l'Evangile est-il surnaturel, ou est-il le simple produit du développement de l'humanité? L'Evangile est-il de Dieu ou des hommes? Cette question, posée en ces termes, n'est pas nouvelle : Jésus-Christ l'adressait aux Juifs de son temps, à l'occasion du baptême de Jean-Baptiste. Commençons par bien reconnaître ce qu'elle suppose.

La demande : Dieu est-il intervenu? suppose un Dieu libre, en dehors de l'univers, un Dieu qui n'est pas la substance ou la loi du monde, mais son Créateur et son souverain maître. En dehors de cette foi, il est clair que la question qui nous occupe ne peut être raisonnablement posée. A qui nie Dieu, le Dieu réel, vivant et libre, je ne répondrais pas ici. Je m'adresse

seulement aux déistes qui, admettant l'existence d'un Créateur, déclarent le miracle impossible. J.-J. Rousseau dit dans une de ses boutades : « Si un homme affirmait que Dieu ne peut pas faire des miracles, ce serait lui faire trop d'honneur que de le punir ; il suffirait de l'enfermer [1]. » Or je désire précisément répondre à ceux que mon illustre compatriote voulait plus simplement mettre sous clef. Je désire répondre, non aux athées ou aux panthéistes, mais aux déistes qui disent la révélation impossible.

On fait à l'ordre surnaturel une triple objection : on lui oppose la science de la nature, la philosophie et l'histoire.

Commençons par la science de la nature ; je serai bref. A la possibilité d'une intervention de Dieu, on oppose la fixité absolue des lois de l'univers. C'est là une simple distraction de l'esprit. Les sciences physiques, portées dans notre siècle à un degré si haut de développement, constatent les phénomènes et leurs lois ; mais aucun physicien au monde ne pourra établir par l'observation que les phénomènes, tels qu'ils se

[1] *Lettres de la Montagne.*

montrent, sont *nécessaires*, et que leur ordre ne peut être ni interrompu, ni troublé. Cette assertion, absolument étrangère à la science expérimentale, procède de la philosophie, et j'arrive, sans retard, à ce second point de la discussion.

Dieu, dit-on, au nom de la philosophie, est trop sage pour modifier ses lois. Il n'appartient qu'à un ouvrier malhabile de retoucher son ouvrage. Une intervention de Dieu constaterait une limite à sa sagesse; l'admettre c'est porter atteinte à sa majesté. Cette objection est digne, par sa fréquence au moins, d'être considérée de près. Elle repose sur une confusion entre l'ordre matériel et l'ordre spirituel. Elle serait fondée s'il était question des astres, elle ne l'est pas lorsqu'il s'agit du monde moral. Lorsqu'on parle d'ouvrier et d'ouvrage, on a dans la pensée les corps inertes, le bois, la pierre ou le métal qui une fois façonnés restent ce qu'ils sont, sans réagir contre l'action qui les a modifiés. Mais la question que nous agitons ne concerne pas le bois ou la pierre mais une œuvre qui a la puissance de se modifier elle-même. Croyez-vous qu'il y a dans les créatures spirituelles un principe de liberté ? Croyez-vous que nous sommes responsables de nos actes, et que nous pouvons mal faire? Qui osera dire

non? Or, Dieu est saint; il veut le bien, le bien absolu; le mal est donc le contraire de sa volonté. Si nous commettons une mauvaise action, si nous prononçons une parole profane, si nous concevons une pensée impure, cette action, cette parole, cette pensée montent vers le ciel comme un défi, et disent à l'Être saint: « Ta volonté ne se fait pas. » Non, elle ne se fait pas; et il est tout-puissant! Et pour conserver l'idée de son pouvoir absolu, voulez-vous sacrifier votre conscience, dire que le bien et le mal sont une même chose? Voulez-vous dire que tout ce qui se fait est la volonté de Dieu? Vous pensez avoir sauvé la toute-puissance; mais à quel prix? Au prix de la dignité de l'existence humaine. Et à quel résultat parviendrez-vous? A la plus flagrante contradiction. Vous avez fait de Dieu une puissance mécanique qui produit tous ses effets; mais vous lui avez refusé le droit de créer des êtres libres. Pour le faire tout-puissant, vous lui avez donc dénié le plus haut exercice de sa puissance. Vous vous confondez dans vos propres pensées. Ah! c'est que la création de la liberté est le miracle des miracles [1]. C'est que le

[1] M. Foucher de Careil a découvert, il y a quelque temps, dans les manuscrits inédits de Descartes, cette pensée bien digne d'être remarquée: « Dieu a fait trois miracles: les choses

péché est à la fois la plus éclatante manifestation de la puissance de l'Être capable de créer la liberté, et la plus étrange limitation de la puissance de l'Être saint, dont la volonté est violée. Vous ne voulez pas qu'il y ait deux volontés en Dieu, et, par ce motif, vous rejetez l'Évangile. Mais l'Évangile supprimé, la question reste tout entière. Il reste deux volontés en Dieu : une qui nous a faits créatures libres : celle-là s'accomplit ; une autre qui nous veut bons et heureux : celle-là ne s'accomplit pas. Le mystère n'est pas seulement dans les hauteurs des cieux, il n'est pas seulement en Golgotha, il est tout entier dans l'analyse des pensées d'un honnête homme. Quand on est descendu dans ces profondeurs, quand on a longtemps fixé le regard sur ces lumineuses ténèbres, l'esprit devient plus retenu, et l'on est moins prompt à trancher ces grandes questions au gré d'un superficiel bon sens, qui croit avoir tout dit lorsqu'il a répété que Dieu est trop sage pour changer ses lois, et qu'un ouvrier malhabile retouche seul son ouvrage. D'ouvrier qui fasse des êtres libres, il n'y en a qu'un ; et c'est pourquoi, en un

« de rien, le libre arbitre et l'Homme-Dieu *(Tria mirabilia fecit « Dominus : res ex nihilo, liberum arbitrium et Hominem Deum).* »

tel sujet, toute analogie est vaine, et conduit inévitablement à l'erreur.

Si vous croyez que le mal est dans le monde, et que la loi morale est la manifestation de la volonté éternelle, voyez bien ce que vous refusez à Dieu. Au nom de sa sagesse, vous lui défendez la miséricorde! au nom de sa puissance, vous lui contestez le pouvoir de rétablir, par un miracle d'amour, sa volonté violée! Non, non, ceux qui parlent ainsi n'ont pas bien lu dans leur propre pensée, ou ils ne croient pas au Dieu vivant et vrai. Et c'est bien là le fond de la difficulté. Le déisme tend à disparaître, dans le mouvement actuel de la pensée, pour faire place à des doctrines qui, en termes plus ou moins voilés, nient notre Dieu. Ce Dieu qui est le Père de ses créatures, ce Dieu qui nous connaît et nous aime, ce Dieu qui s'émeut de nos souffrances, — je dirai toute la sublime folie des chrétiens, — ce Dieu qui se donne pour que l'homme se donne à lui.... aux yeux d'une certaine philosophie, je sais bien que c'est une idole. Eh bien, Messieurs, si c'est une idole, j'aime mieux être païen avec Jésus de Nazareth, que de prendre place au rang des sages dans les temples glacés d'une métaphysique sans espérance et sans consolation.

Une idole ! Et quel est-il le Dieu de ces sages? Le géomètre impassible de l'univers ? Moins que cela : la substance, la loi du monde ; un être (ils insistent particulièrement sur ce point), un être sans conscience et sans volonté..... un Dieu mort. Et ces hommes sentent bien que le cœur et la conscience protestent contre leurs doctrines ; mais ils s'enhardissent à lutter contre eux-mêmes; ils se font un sévère devoir d'immoler leur humanité tout entière sur les autels de la pure logique; ils affirment que le demi-jour des religions a fait place aux clartés de la philosophie, et qu'il n'y a désormais de repos pour le sage que sur des sommets étincelants peut-être, mais où règnent le froid et la mort. Il est une philosophie sans doute qui conduit à ces résultats ; il est une philosophie meilleure qui en éloigne. Je le dirai, je braverai pour le dire la crainte de paraître céder ici aux sollicitations de l'amour-propre : pour petite que soit l'autorité de ma parole, ce n'est pourtant pas la parole banale d'un homme qui n'aurait jamais regardé hors du cercle étroit de sa propre pensée et de la tradition au sein de laquelle il fut élevé. Voici bientôt vingt années que, par goût et par devoir, les spéculations métaphysiques ont fait l'objet principal de mes préoccupations. J'aime cette noble

science qu'on appelle la philosophie ; j'aime, d'un vif amour, cette fière curiosité de l'esprit, qui, voulant sonder toute chose, se rend témoignage à lui-même de la grandeur de son origine et de la noblesse de ses destinées. Et, je vous le dis, malgré les défaillances de ma foi et les obscurcissements de ma pensée, je ne vois pas seulement dans l'Évangile le remède à nos maux, le relèvement dans nos chutes, la consolation dans nos douleurs ; je trouve encore dans l'humble foi des chrétiens, pour la solution des plus hauts problèmes où puisse aller la philosophie, des secrets que la Grèce n'enseigne pas, et que bien des modernes n'ont pas appris. Non, non ! L'intelligence s'égare, lorsqu'elle croit se satisfaire par le sacrifice des plus nobles instincts de notre nature. La vérité se reconnaît à ce signe qu'elle établit l'harmonie dans notre monde intérieur. Ce n'est pas à une philosophie sans Dieu, c'est à une science chrétienne qu'il est réservé de laisser l'âme en paix, et de répondre, en même temps, aux plus hautes exigences de l'esprit humain. Ces pensées ne sont pas nouvelles dans notre pays. Elles paraissent souvent dans les écrits de Vinet. Sous une forme plus spécialement métaphysique, elles ont été enseignées à la jeunesse de Lausanne, par un homme que je pour-

rais nommer un de mes maîtres, si je n'aimais mieux me prévaloir ici de son amitié que des services qu'il m'a rendus : M. Charles Secrétan. La *Philosophie de la liberté* est peut-être un des livres où l'on a développé avec le plus de vigueur d'intelligence et de chaleur d'âme, les preuves de la valeur à la fois morale et métaphysique de la foi des chrétiens[1].

Je conclus que ce n'est pas *la* philosophie qui nie d'avance le surnaturel ; mais *une* certaine philosophie qui n'est au fond qu'un athéisme déguisé.

Passons aux objections tirées de la critique et de l'histoire. L'histoire et la critique prouvent, à ce qu'on nous dit, que, possible ou non, le surnaturel n'a pas existé en fait. On affirme que la réalité des dispensations miraculeuses a été ruinée par les travaux des théologiens ; que pour les admettre encore, il faut être resté en dehors du courant de la science. Je suis loin de contester les modifications considérables qui résultent, dans le domaine des sciences théologiques, des tra-

[1] *La philosophie de la liberté*, cours de philosophie morale fait à Lausanne par Ch. Secrétan, 2 vol. in-8 ; Paris, chez Hachette; Genève, chez Joël Cherbuliez, 1849. J'ai exprimé ma pensée sur ce bel ouvrage et indiqué mes réserves dans la *Bibliothèque universelle* de juillet 1849.

vaux et des découvertes de la science moderne. Mais que ces travaux aient légitimement renversé la foi à l'Évangile de Dieu, je le nie, et voici mes preuves.

Vous avez sans doute entendu parler du docteur Strauss, qui, indépendamment de sa notoriété théologique, causa, il y a une vingtaine d'années, la chute d'un gouvernement du canton de Zurich. Il est connu pour l'un des plus savants adversaires de la réalité des récits évangéliques, et son traducteur français n'a pas manqué de déclarer dans sa préface que l'œuvre qu'il a traduite est le résultat de *la science allemande.* Or, Strauss a des principes qui lui servent de guide et qu'il énonce en tête de son travail avec une louable franchise. Les voici : « Tout événement incompatible avec les lois connues de la nature n'est pas historique. — Les lois psychologiques ne permettent pas de croire qu'un homme ait agi, pensé, parlé autrement que les autres hommes. » Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que ce docteur a abordé l'histoire évangélique avec la certitude préalable qu'un fait surnaturel ne pouvait exister. Il est arrivé à conclure qu'il n'en existait pas..... on pouvait s'y attendre.

Je prends un autre exemple, et le choisis en France. Vous connaissez la position de M. Renan dans le

monde religieux. Lui aussi nie le surnaturel ; et comme il possède la science du critique, on croit souvent que ses négations sont le résultat de cette science. Mais il suffit de le lire pour reconnaître l'erreur d'une telle opinion. M. Renan, c'est lui qui nous l'apprend, a un principe antérieur à ses recherches historiques, qui en devient le fil directeur. Ce principe, le voici : « Tout fait donné pour surnaturel est faux. » En conséquence, il efface de l'histoire tout ce qui a le caractère d'une intervention directe de Dieu, après quoi il ne rencontre nulle part cette intervention divine.... on pouvait encore s'y attendre.

Mais d'où vient à ce littérateur habile la règle suprême de sa critique historique ? Écoutez : « Dieu, « Providence, immortalité, autant de bons vieux mots, « un peu lourds peut-être, que la philosophie inter- « prétera dans des sens de plus en plus raffinés [1] .... » Vous l'entendez, Messieurs ? Dieu, ce nom sacré, devant lequel les moins croyants d'entre nous s'arrêtent du moins avec respect, n'est ici qu'un vieux mot, servant moins à exprimer la pensée du sage qu'à la couvrir. Et quelle est la pensée nouvelle cachée sous le

[1] *Études d'histoire religieuse*, page 419.

mot vieilli ? Ecoutez encore : « L'éternelle beauté vi-« vra à jamais dans ce nom sublime (celui de Jésus-« Christ), comme dans tous ceux que l'humanité a « choisis pour se rappeler ce qu'elle est et s'enivrer de « sa propre image. *Voilà le Dieu vivant, voilà celui* « *qu'il faut adorer* [1]. » Ce n'est donc pas l'homme qui a été créé à l'image de Dieu ; mais ce que nous appelons Dieu n'est qu'un fantôme brillant et comme un mirage trompeur dans lequel l'humanité s'adore elle-même. Et ne croyez pas que j'abuse ici de lambeaux de phrases arrachés à ce qui les entoure et les explique, et détournés de leur sens. Vous pourrez voir la claire négation de la réalité de Dieu dans des pages du même auteur publiées dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes* [2]. J'éprouve, il faut bien que je l'avoue, j'éprouve une répulsion toute spéciale pour ces écrits qui finissent comme une prière, après avoir affirmé que la raison absolue et l'absolue justice n'existent que dans l'humanité ; et que considérées hors de

[1] *Études d'hist. relig.*, page 215.

[2] 15 janvier 1860. Dans cet article, l'auteur nie la réalité de la métaphysique, se contredit bientôt en posant les bases d'une métaphysique qui divinise l'homme, et conclut par une invocation au Père céleste.

l'humanité, la justice absolue et la raison infinie ne sont que des abstractions. Dans un pareil système, la question du surnaturel ne saurait sans doute être posée; si Dieu n'est pas, il serait naïf de demander comment il agit.

Les deux savants dont je viens de citer l'exemple n'arrivent donc pas à la négation du surnaturel par la voie de la critique et de l'histoire; cette négation est leur point de départ, leur axiome. Je pense qu'il en est de même dans tous les cas. Mes connaissances en cette matière sont limitées, à la vérité; mais je ne connais pas un théologien qui ait nié le miracle, sans avoir déclaré de quelque manière que l'impossibilité du miracle était le fond de sa pensée. Dès lors le phénomène est simple. Au moyen âge, les alchimistes, qui cherchaient la pierre philosophale, trouvaient parfois de l'or au fond de leur creuset..... lorsqu'ils en avaient mis dès le commencement de l'opération. Ainsi procèdent nos critiques célèbres, lorsqu'ils trouvent, au terme de leurs travaux, la négation qui fut leur point de départ.

Mais, dit-on, indépendamment de toute discussion particulière, de toute étude spéciale des documents, le sens critique en lui-même ne permet pas l'admis-

sion de l'ordre surnaturel. Le rejeter est le point de départ légitime d'un travail sérieux; ce n'est pas le résultat d'une étude particulière, c'est le résultat général de l'habitude des recherches et de la culture du sens historique. Cet argument n'a d'autre base que l'autorité de ceux qui le mettent en avant. A une autorité, opposons-en d'autres. Bossuet nous montre l'histoire universelle gravitant autour de Jésus-Christ, comme autour de son centre : mais Bossuet était un évêque, historien par occasion; son nom peut-être ne doit pas intervenir dans ce débat. Cherchons quelque chose de plus significatif.

Un homme qui a écrit l'histoire de notre patrie suisse, qui n'était point un homme d'église, ni même à ce qu'il semble, un chrétien bien conséquent et bien pratique, Jean de Müller, vivait après Voltaire et Rousseau, après tout l'effort du dix-huitième siècle. Il se trouvait, en 1782, à Cassel, au plus fort de ses immenses études historiques, et écrivait de là à Charles Bonnet, notre compatriote et son ami, qui savait bien quelle différence les avait jusqu'alors séparés dans leur foi. Je prends une de ses lettres qui porte la date du 27 mai :

« Vous m'aimez, mon cher et vénérable ami : ne

« m'aimerez-vous pas plus encore, quand je vous res-
« semblerai davantage, quand vous saurez que rien
« ne nous séparera jamais ? Depuis que je suis à Cas-
« sel je lis les anciens, sans en excepter aucun, dans
« l'ordre des temps où ils ont vécu, et je n'omets pas
« un fait remarquable sans l'extraire. Je ne sais com-
« ment il me tomba dans l'esprit, il y a deux mois, de
« jeter les yeux sur le Nouveau Testament, avant que
« je fusse entièrement parvenu par mes lectures à l'é-
« poque où il a été écrit. Comment vous exprimerai-
« je ce que j'y ai trouvé? Je ne l'avais pas lu depuis
« bien des années, et en le commençant j'étais prévenu
« contre lui. La lumière qui aveugla saint Paul pen-
« dant le voyage de Damas ne fut pas plus prodigieuse,
« plus surprenante pour lui, que le fut pour moi ce
« que je découvris tout d'un coup : l'accomplissement
« de toutes les espérances, le point de perfection de
« toute la philosophie, l'explication de toutes les révo-
« lutions, la clef de toutes les contradictions apparen-
« tes du monde physique et moral, la vie et l'immor-
« talité. Je vis la chose la plus étonnante opérée par
« les plus petits moyens. Je vis le rapport de toutes les
« révolutions de l'Asie et de l'Europe avec ce miséra-
« ble peuple qui conservait le dépôt des promesses,

« comme on aime à confier les écritures à quelqu'un « qui, ne sachant pas écrire, ne saurait les falsifier. Je « vis la religion paraître au moment le plus favorable « à son établissement, et de la façon la moins propre à « la faire adopter.... Le monde paraissant être arrangé « uniquement pour favoriser la religion du Sauveur, « je n'y comprends plus rien, si cette religion n'est pas « d'un Dieu. Je n'ai lu aucun livre là-dessus ; mais en « étudiant tout ce qui s'est passé avant cette époque, « j'ai toujours trouvé quelque chose qui manquait, et, « depuis que je connais notre Seigneur, tout est clair « à mes yeux ; avec lui il n'y a rien que je ne puisse « résoudre.... Pardonnez-moi de vous faire l'éloge du « soleil, comme le ferait un aveugle qui, tout d'un « coup, aurait reçu le don de la vue. »

Vous le voyez. Voici un historien qui aborde l'Évangile avec indifférence, bien plus, avec hostilité, il vous le déclare ; et à la rencontre d'un Nouveau Testament, il se met à parler de l'histoire du monde comme Bossuet.

Mais il reste une dernière objection. Jean de Müller vivait au siècle dernier, et ce qui a ruiné, dit-on, toute croyance à l'ordre surnaturel, c'est surtout le réveil des études historiques qui caractérise notre siècle. Je

répondrai par l'exemple d'Augustin Thierry, l'un des maîtres, nul ne le conteste, de la science historique de notre temps[1]. Je ne parle pas de ses derniers jours, moments où l'on explique tout, au besoin, par la débilité sénile de l'intelligence. Augustin Thierry était en rapport d'étroite amitié avec un de nos compatriotes, mort depuis peu, M. D'Espine père[2]. Dans une lettre qu'il lui écrivait en 1853, au moment même d'une de ses importantes publications, abordant la question religieuse, il parle de la foi des chrétiens comme du port qu'il va chercher, « port où la raison pure ne conduit pas, » cette raison « dont les incertitudes le fatiguent ; » et il ajoute ces lignes bien significatives pour ceux qui savent quelle était la position religieuse de son correspondant : « Ce que je désire est de pou-« voir être dans ma communion ce que vous êtes dans

[1] Une publication récente m'a rappelé bien vivement que j'aurais pu répondre aussi par l'exemple de M. Guizot.

[2] M. D'Espine, de Genève, père du docteur Marc D'Espine. Il était bien connu de ses compatriotes par son zèle pour la foi évangélique, la douceur de son caractère et son active et chrétienne bienfaisance. Ayant longtemps habité le midi de la France, par raison de santé, M. D'Espine était devenu propriétaire d'un domaine dans les environs d'Hyères. C'est là qu'il contracta des relations d'amitié avec Augustin Thierry.

« la vôtre, aussi ferme et en même temps aussi tolé-
« rant que vous. »

Je ne veux pas faire dire à ces paroles plus qu'elles ne renferment; j'en tire seulement cette conclusion, c'est que, de nos jours, un homme profondément versé dans la connaissance de l'histoire, et qui en avait, de l'aveu de tous, l'esprit et le génie, n'a rien trouvé dans sa science qui l'empêchât d'aller chercher le port que lui offrait la foi des chrétiens.

La science de notre siècle n'a donc nullement tranché la question du surnaturel, comme on nous le dit et nous le crie bien haut. La discussion reste ouverte. Il y aura toujours des savants enclins à identifier leurs vues personnelles avec *la science,* à faire du courant de leur propre pensée la tendance générale de l'esprit de leur temps. Il y aura toujours (et qui de nous ne cède parfois à cette tentation), il y aura toujours des hommes prêts à dire comme l'Armande de Molière :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Mais, à voir les choses telles qu'elles sont, personne n'a le droit d'affirmer que la science de notre siècle ait ruiné les bases de la foi des chrétiens; personne n'a le droit de l'affirmer d'une manière vague, et sans fournir

ses preuves. Observons-le en passant, cet appel incessant à la science moderne fournit peut-être par sa fréquence même une présomption contre sa légitimité. Lorsqu'un point de doctrine est véritablement établi, on s'y appuie, on s'en sert au besoin, sans y revenir à chaque instant. Lorsqu'on proclame le plus haut et le plus souvent qu'une affirmation est incontestable, c'est parce qu'on a le sentiment secret qu'elle peut être, qu'elle est, qu'elle sera légitimement contestée.

Maintenant, quelles preuves pourrons-nous alléguer pour établir la réalité de l'ordre surnaturel? Il importe d'abord de bien nous entendre sur la nature de ces preuves. Produirons-nous ici des démonstrations absolues, irréfutables, à la manière des géomètres, des démonstrations telles qu'il n'y ait rien à répliquer? Non, cela est impossible; il est facile de le comprendre. Que voulez-vous, en effet, qu'on vous démontre de cette manière? Sera-ce le surnaturel historique, les miracles? Si vous croyez que Dieu était en Jésus-Christ, vous ne vous étonnerez pas que la nature docile ait obéi à son maître, et que le sépulcre ait rendu le prince de la vie. Tant que vous ne croirez pas, on ne pourra vous contraindre à accepter un miracle. Si on vous en parle,

vous répondrez d'abord que les lois de la nature sont *trop connues* pour qu'il soit possible d'admettre rien de pareil. Si on insiste sur la valeur des témoignages, vous répondrez que les forces de la nature sont *trop peu connues* pour que, tel fait étant constaté, on soit autorisé à dire qu'il dépasse la nature. Il y a toujours moyen d'échapper, lorsqu'on le veut. Et ce seront peut-être les mêmes personnes qui, selon les besoins de leur cause, feront alternativement ces deux réponses contradictoires. Pour certains esprits, tout est bon : notre savoir et notre ignorance, la détermination et l'indétermination des lois qui régissent l'univers, tout est bon, pourvu qu'on se passe de Dieu.

Sera-ce le surnaturel divin, la libre résolution de l'amour du Créateur, qu'il s'agira d'établir logiquement, absolument? Qu'est-ce à dire, et où chercherions-nous nos arguments? Démontrer logiquement, c'est réduire aux lois de la nécessité; c'est prouver, non qu'une chose est, mais qu'il est impossible qu'elle soit autrement. Dans le domaine de ce qui se prouve ainsi, il ne peut y avoir, par la nature même des choses, ni liberté ni amour. Dire d'un acte d'amour qu'il est nécessaire, qu'il est le résultat infaillible d'une chaîne de causes logiquement enchaînées, c'est le nier dans

son essence même. Vouloir prouver de la sorte le surnaturel, c'est entreprendre une œuvre contradictoire dans la force du terme.

Il ne peut donc y avoir, dans le sujet qui nous occupe, de démonstration à la façon des géomètres. La prétention de posséder des preuves de cette espèce produit l'arrogance des dogmatistes, et, par une réaction naturelle, fournit des armes à l'incrédulité : la démonstration annoncée par le croyant se trouve défectueuse, et l'adversaire triomphe. Mais si la science ne peut pas tout dans cet ordre d'idées, elle a toutefois une grande tâche à remplir. Il est des chrétiens qui, parce qu'on a abusé des procédés scientifiques appliqués aux matières religieuses, veulent opérer une séparation impossible entre la cause de l'Évangile et l'étude raisonnée des faits auxquels l'apparition de l'Évangile se trouve étroitement unie. Ces chrétiens cèdent à un découragement qui n'est pas justifié, et dont les périls sont manifestes. Cherchons à bien poser la question.

Je suppose que j'aie à faire à un homme au courant de la science moderne, ayant le besoin de méthodes rigoureuses, et doutant de l'Évangile, sans avoir de parti pris contre la vérité. Voici comment je procéderai à son égard, non sur le terrain des preuves morales,

toujours les mêmes en tout temps, mais sur le terrain variable des débats scientifiques. Je ne tenterai pas de lui prouver directement l'Eglise ou le Nouveau Testament. Mon interlocuteur saura toutes les controverses agitées au sujet du canon des Écritures. Quant à l'autorité de l'Eglise qui a formé ce recueil et l'a pris sous sa garantie, il est clair que cette autorité dépend de la solution donnée à la question capitale et première, la question de la nature et de l'autorité de Jésus-Christ, fondateur de l'Église. Ce qu'il me faut, c'est une base historique contenue dans des documents *incontestés*.

Or, cette base fixe nous la possédons; ces documents incontestés, ils sont dans nos mains. Les théologiens négatifs de l'Allemagne nous ont rendu un vrai service à cet égard; le bien peut sortir du mal. Ils ont soumis les livres du Nouveau Testament à une critique animée de l'esprit de destruction le plus prononcé; et l'évidence des faits les a contraints à s'arrêter devant quatre lettres de l'apôtre Paul: l'épître aux Romains, les deux aux Corinthiens et l'épître aux Galates. Il existe donc, dans l'état actuel de la science, quatre lettres de Paul de Tarse que les douteurs les plus prononcés acceptent comme authentiques, et qui étaient écrites vers l'an 64 de notre ère approximativement. Si l'on n'accorde pas ce fait,

il faut dire qu'il est incertain que Colomb ait découvert l'Amérique, qu'il n'est pas sûr que Cicéron ait écrit des harangues, et que l'on ne sait pas au juste si Racine a fait applaudir ses tragédies sur les théâtres de Paris. Nous avons donc une base, un point de départ historique accepté par les savants les plus éloignés de la foi. J'ouvre maintenant l'un de ces documents incontestés, et voici ce que j'y trouve:

« Frères, je vous rappelle l'Évangile que je vous ai « annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous per« sévérez, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le re« tenez tel que je vous l'ai annoncé; autrement vous « auriez cru en vain. Je vous ai enseigné en premier « lieu ce que j'ai reçu. Christ est mort pour nos pé« chés, selon les Écritures; il a été enseveli, et il est « ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ; et il « est apparu à Céphas, puis aux Douze. Ensuite il est « apparu en une fois à plus de cinq cents frères, dont « la plupart vivent encore à présent, et dont quelques« uns sont morts. Après cela, il est apparu à Jacques, « puis à tous les apôtres. Après tous, il m'est aussi « apparu comme à un avorton [1].... »

[1] 1 Cor. xv, 1-8.

Qu'est-ce que ces paroles établissent? Les idées de Paul de Tarse? Beaucoup davantage. Au moment où Paul écrivait, une église était fondée; l'Évangile était non-seulement prêché, mais reçu; et les chrétiens étaient réunis en communauté de croyants, sur la base de la foi en Jésus-Christ mort et ressuscité. Dans le passage que nous venons de lire, Paul n'enseigne pas, il rappelle un enseignement reçu avant la date de sa lettre. Paul atteste la résurrection de Jésus-Christ, et en appelle à des témoins nombreux, dont beaucoup étaient encore vivants. Il affirme que le Seigneur lui est apparu à lui-même; et, dans sa lettre aux Galates[1], il déclare avoir « reçu et appris son Évangile non de l'homme, mais d'une révélation de Jésus-Christ. » Voilà des affirmations positives, catégoriques. Maintenant, la question se pose: Ce que Paul annonce est-il de Dieu ou des hommes? L'apôtre dit avoir reçu des révélations; que faut-il en penser? Trompe-t-il? On n'ose plus le dire. Est-il victime d'une hallucination et dupe de son propre enthousiasme, ou rend-il témoignage à la vérité? La question est précise pour ceux qui croient en Dieu. Si on la résout dans le sens de la foi, à partir

[1] Gal. I, 12.

de la base incontestée que la science nous a offerte, la pensée doit reconstruire (si j'ose ainsi parler) Jésus-Christ, l'Église, l'Écriture. Si on résout la question dans le sens du rationalisme, la pensée entre dans une autre voie ; elle doit rendre compte par des moyens naturels des manifestations extraordinaires qui entourent l'apparition de l'Évangile. D'un côté, on étudie l'histoire des révélations de Dieu, de l'autre on ramène à la vérité rationnelle des croyances superstitieuses. Dès qu'on s'éloigne de quelques rares données de fait, admises par tout le monde, il n'y a pas une science théologique, il y en a deux qui obéissent à des principes contraires. Il n'y a pas une critique, il y en a deux : la critique de l'incrédulité et celle de la foi. Sur l'abîme qui les sépare personne encore n'a su jeter un pont.

Mais comment prendre parti ? Comment se décider pour la foi ou pour la négation ? Continuons à réunir les éléments du problème.

L'Évangile est annoncé. Suivons ses destinées dans le monde. Il naît dans un pays sans culture, et on ne peut dire avec vraisemblance qu'il soit le produit des lumières de l'antiquité. Il est annoncé immédiatement dans les centres les plus importants de la civilisation antique, et on ne peut dire qu'il ait grandi dans les

ténèbres. Il s'établit par trois siècles de martyre, et il est manifeste que la force n'est pour rien dans ses succès. Il subit pendant quatre siècles les attaques des savants et des philosophes les plus renommés, et l'on ne peut dire qu'il s'est fortifié loin des discussions, jusqu'au moment où il était trop tard pour arrêter ses progrès. Après s'être établi d'une façon surprenante, le christianisme se maintient d'une manière qui n'est pas moins merveilleuse. Il a triomphé des attaques de ses adversaires et de ses persécuteurs ; il remporte un triomphe nouveau sur les faiblesses, les lâchetés, les trahisons de ses disciples. Au milieu de toutes les misères humaines, de celles même dont il est l'occasion, je le vois maintenir sa trace lumineuse et pure. J'ai entendu un orateur public accuser l'Évangile de tous les crimes accomplis au nom de la religion, de toutes les hontes de la chrétienté..... Je ne sais pas s'il est une preuve plus magnifique de sa divinité que ce sang et cette boue ! Ecoutez un poëte, s'adressant au Christ :

L'homme n'a pu souiller ta loi de vérité.
L'ignorance a terni tes lumières sublimes,
La haine a confondu tes vertus et nos crimes,
Les flatteurs aux tyrans ont vendu tes maximes ;
Elle est encor justice, amour et liberté !

Et l'aveugle raison demande quels miracles
De cette loi vieillie attestent les oracles!
Ah! le miracle est là, permanent et sans fin,
Que cette vérité par ces flots d'impostures,
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,
Que ce verbe incréé par nos lèvres impures
Ait passé deux mille ans, et soit encor divin[1]!

Il n'est pas interdit à de beaux vers de renfermer un solide argument; et quand on aura dit en prose qu'il est prodigieux que l'Évangile ait résisté à toutes les attaques dont il a été l'objet, et plus prodigieux peut-être qu'il ait résisté à toutes les défaillances de ses disciples, et à tous les crimes des soi-disant chrétiens, on aura dit, je le pense, quelque chose de sérieux. Vous savez bien que l'Évangile est encore la source de ce qu'il y a de meilleur sur la terre; vous le savez au fond, vous, le moins croyant d'entre nous. Malgré tout ce que vous avez à dire sur les faux dévots et les hypocrites, si vous connaissez un vrai chrétien, — je dis un seul — un chrétien, c'est-à-dire un homme qui, appuyé sur le Rédempteur, cherche auprès de son Dieu la force de servir ses semblables, un homme aimant de prédilection les œuvres obscures et les dévouements

[1] Lamartine, *Hymne au Christ.*

inconnus..... je ne sais pas de qui vous faites à l'ordinaire votre société, mais, au jour de la détresse, c'est cet homme-là que vous souhaiterez près de vous.

Maintenant, Messieurs, je vais résumer en peu de mots des considérations faciles à développer. Un homme a dit : « Je vous donne la paix. » Et depuis dix-huit siècles, des milliers de voix de pauvres et de riches, de savants et d'ignorants, ont répondu : « Oui, tu nous as donné la paix ! »

Un homme a dit cette parole bien étonnante si l'habitude ne nous en voilait l'éclat : « Je suis la vérité. » Et des plus hauts sommets de la science, de l'histoire et de la philosophie, des hommes qui ont des égaux peut-être, mais qui n'ont pas de supérieurs dans le monde, ont répondu : « Oui, tu es la vérité. »

Un homme a dit : « Instruisez toutes les nations ; » et sa parole est obéie. Et si loin que l'amour du gain conduise les voyageurs du commerce, si loin que la curiosité pousse les voyageurs de la science, aussi loin et plus loin encore, sur les côtes les plus brûlées du soleil, sur les rivages les plus glacés, je vois des hommes porter la parole de l'Évangile et planter la croix du Sauveur. Le phénomène est immense, et je n'ai pas encore indiqué l'action exercée par Jésus sur les

lois, sur les mœurs, sur les institutions; je n'ai pas indiqué cette civilisation dominatrice et maîtresse, qui n'est ni la civilisation de l'Orient, ni celle de l'Occident, ni celle du Nord, ni celle du Midi, ni celle d'une race, ni celle d'une autre race, mais qui est la civilisation chrétienne, et porte au front les signes d'une suprématie que nul ne songe à contester.

Oui, la civilisation chrétienne fait la conquête du monde, et le sel qui l'empêche de se corrompre et de s'anéantir dans sa corruption, c'est l'Évangile. Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'enfermés dans notre petit horizon, nous développons ici un thème de rhétorique que pourrait aussi bien amplifier à son usage un lettré chinois, ou un brahmane indien. L'histoire universelle n'est pas la simple addition d'histoires particulières. Elle présente un courant visible, et ce courant nous porte et nous conduit à la conquête du globe. Les nations chrétiennes ont sur toutes les autres une supériorité dont elles abusent, et parfois d'une manière odieuse; mais cette supériorité, qui pourrait la méconnaître? Sont-ce les navires de l'Orient qui font le commerce de nos ports? Sont-ce les armées de la Chine qui menacent Londres ou Paris? Les brahmanes et les bouddhistes nous envoient-ils

leurs missionnaires ! Sont-ce ces peuples qui nous découvrent et nous étudient ? N'est-ce pas nous qui apprenons à les connaître ; n'est-ce pas dans les bibliothèques et les universités de l'Europe que l'Hindou devra bientôt venir apprendre l'histoire de son peuple et le vrai sens des documents de sa littérature ? Et cette supériorité incontestable, d'où vient-elle? Encore une fois, ce n'est pas une affaire de race ou de climat. Les nations reines du monde sont celles qui reposent sur la base de cet Évangile, qu'elles peuvent bien méconnaître, altérer, renier par leurs actes, mais qui fait pourtant leur force et leur vie. Ces nations, même par la violence, même par le crime, deviennent les instruments d'un plan divin, et accomplissent la prophétie de cet habitant des rives du Jourdain, qui savait que le champ où devait être semée sa parole c'était le monde, et que tous les peuples de la terre étaient son héritage.

On dit parfois qu'une vue plus étendue de l'histoire doit ébranler notre foi, que l'étude des religions comparées élève des nuages qui arrêtent les rayons de la divinité de l'Évangile. Croyez, Messieurs (et si j'ai l'air de parler ici avec autorité, je ne veux pourtant que faire appel à votre réflexion), croyez bien que nous

marchons à un résultat tout contraire. L'Évangile est unique, comme la civilisation dont il est le principe; plus les religions païennes seront connues, plus resplendira l'auréole lumineuse qui ceint le front du fils de Marie. L'Évangile est unique; ses adversaires eux-mêmes le reconnaissent lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes. On ne peut le réduire à n'être qu'un cas particulier de l'application d'une loi générale, car il échappe à toute comparaison. Je ne pense pas qu'aucun philosophe sérieux le conteste de nos jours : la question de la divinité d'une religion ne se pose pas, ou elle se pose pour le christianisme seul.

L'établissement et le maintien de l'Évangile présentent donc un phénomène immense, un phénomène incomparable. Et que trouvons-nous à son début? Un homme mis en croix, sur une colline de la Judée, entre des femmes qui pleurent et un peuple qui se moque; et du pied de cette croix, quelques messagers obscurs se répandant pour dire au monde : « Ce pendu au bois est le Fils de Dieu. Convertissez-vous! »

Tels sont les faits. J'affirme maintenant que leur explication la plus raisonnable est de dire : « C'est ici l'œuvre de Dieu. »

Poser la question, en bien établir les termes, montrer les éléments de la réponse, c'est tout ce que peuvent l'étude et la réflexion, dans le sujet qui nous occupe. La science peut résoudre les objections que la science elle-même a fait naître dans l'esprit. Il ne lui appartient pas de produire la foi. S'il fallait être savant pour aller à la rencontre de son Dieu, que seraient, au prix de cette inégalité, toutes les autres inégalités de l'humaine existence !

Le travail de l'esprit peut dissiper des préventions hostiles à la vérité religieuse, préparer les voies à l'Évangile, établir ses titres de crédibilité ; mais dans la formation d'une croyance proprement dite, d'une croyance qui devient le fondement de la vie, il entre un élément d'un autre ordre.

Pourquoi donc les croyants croient-ils ? Demandez-le-leur. Ils vous diront que l'origine de leur foi, c'est leur rencontre avec les promesses, les grâces, les lumières qu'apporte Jésus-Christ. Cette foi se développe peu à peu chez les uns, chez les autres elle envahit l'âme subitement, à un moment donné ; chez tous, elle est le produit de la vie, de la vie de l'âme, au sens le plus complet de ce mot, de la vie dans ses rapports avec le monde et avec Dieu. Pour vous rendre compte

de la marche de ses pensées, de la formation de ses espérances, il faudrait souvent qu'un chrétien vous racontât sa vie entière et vous livrât les derniers secrets de sa conscience. Pouvons-nous indiquer tout ce qui conduit à l'Évangile? La douleur, la satiété des plaisirs, les illusions perdues, la lutte contre les passions, les chutes amères, l'existence brisée par une séparation cruelle, le besoin de force, le besoin de repos, le besoin de lumière et d'intelligence... Mais qui pourrait dire tous les chemins que suivent les âmes? Qui pourrait nommer tous les points de l'horizon d'où arrivent des hommes qui, se rencontrant aux pieds de Jésus-Christ, s'accordent à lui rendre, sous mille formes, le témoignage de l'aveugle-né : « J'étais aveugle, et maintenant je vois. »

On peut étudier et reconnaître, dans une certaine mesure, les voies diverses par lesquelles les croyants sont parvenus à la foi; mais quant au fait dernier, quant à la formation même de la conviction, il reste un mystère, un secret et une œuvre de Dieu. Et ne croyez pas que je vienne ici plaider une exception en faveur de l'Évangile, et opérer une sorte d'escamotage au profit de la religion de vérité. C'est une des lois fondamentales de l'ordre moral et spirituel, que

dans cet ordre tout entier, le travail de la seule intelligence n'explique rien d'une manière complète.

Leibniz dit quelque part: Si la géométrie contrariait nos passions, il ne manquerait pas de gens pour contester la solidité de ses démonstrations. Je ne m'arrête pas à ce paradoxe, bien que vous puissiez fouiller toutes les annales du genre humain sans y trouver un homme plus compétent que Leibniz pour prononcer sur de telles matières. J'admets donc que, dans le domaine de l'observation et du calcul, il n'y a pas de discussion qui ne puisse trouver son terme dans la science même. Dès que vous touchez le monde spirituel, il en est autrement. Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas? Vous diriez bien au moins avec M. de Voltaire, lorsqu'on lui propose de se faire athée :

> L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
> Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.

Eh bien! Messieurs, n'avez-vous pas entendu dire qu'il y a eu des astronomes athées? Cela vous étonne, et moi aussi; mais notre étonnement constate le fait et ne le détruit pas. Les cieux et la terre racontent la puissance et la sagesse de l'architecte des mondes; mais si vous n'avez pas rendu gloire au Créateur à

l'aspect d'un brin d'herbe, en présence d'un insecte qui traverse l'air, l'étude la plus profonde ne vous le fera rencontrer ni dans les astres des cieux, ni dans les merveilles de la terre. La foi en Dieu suppose donc autre chose que la pure science.

Vous croyez à la morale. Vous tiendriez pour un insulteur celui qui vous dirait en face que le devoir n'est qu'un mot honnête dont vous couvrez la recherche de votre plaisir. Ignorez-vous que la réalité de l'ordre moral a été niée, non-seulement par des hommes grossiers ou légers jusqu'à la déraison, mais par des penseurs estimés pour la force de leur intelligence? Ignorez-vous que de graves philosophes ont consacré de longs volumes à établir que le devoir est un mot vide de sens et que l'homme ne cherche jamais que son intérêt? La foi au devoir suppose donc autre chose que la pure science.

Que s'est-il passé chez ces hommes qui nient les bases fondamentales de l'ordre spirituel? Ont-ils, dans leur conscience, lutté contre la vérité? Je l'ignore. J'ignore ce que Dieu pourra leur dire un jour. Plusieurs d'entre eux présentent les signes d'un caractère moral digne de respect; et sans méconnaître le lien profond qui rattache l'erreur au péché, je ne me sens

pas le droit de leur dire qu'ils se trompent parce qu'ils sont méchants. Mais j'ai le droit de l'affirmer, car cela ressort avec une entière évidence de l'examen des faits : ce n'est pas la science qui creuse, et ce n'est pas la science seule qui peut combler l'abîme ouvert entre les adorateurs du Dieu saint et les hommes qui nient Dieu et sa loi. Dans la formation des croyances les plus élémentaires de l'ordre spirituel, à côté du travail de l'esprit, se rencontre un mystère que je ne puis réduire à la mesure de mes conceptions. Dire que dans la naissance de la foi chrétienne, au delà de la science, il y a dans les âmes une œuvre d'une autre nature qui est le secret de Dieu, ce n'est donc pas plaider une exception pour le besoin de ma cause.

Mais n'abusons pas de cette vérité ; ne comptons pas sur l'œuvre divine, en demeurant dans un lâche sommeil, qui serait la violation directe du premier de nos devoirs. Ne comptons pas sur un coup de la grâce; n'attendons pas l'éclair qui foudroya Saul sur le chemin de Damas. Autres sont les voies ordinaires de la Providence. La foi, dans son principe, est le plus souvent une faible lueur qui paraît au fond de la conscience. C'est cette pensée qui vous vint un jour que l'Évangile pourrait bien être la vérité ; c'est ce besoin de pardon

qui tourna vos regards vers le Rédempteur ; c'est cet étonnement que vous fit éprouver la rencontre d'un vrai chrétien. Ce sentiment de votre cœur, cette pensée de votre esprit sont la lueur blanchissante de l'aube matinale qui, reçue dans une conscience droite et suivie par une volonté bonne, ira grandissant peu à peu jusqu'à la splendeur du midi. Pour marcher dans ces voies, il y a une méthode indiquée par Jésus-Christ, et recommandée par l'expérience de ses disciples. Elle se ramène à ces deux prescriptions : la pratique et la prière. La pratique des œuvres chrétiennes ne procédant pas encore de la foi, mais du désir de la foi ; la prière ne reposant pas encore sur la certitude d'être exaucé, mais sur l'espoir d'être entendu.

A ce dernier égard, laissez-moi vous citer un fait digne de vous être rapporté. Un des membres de la convention nationale, Isnard, avait soulevé les murmures de cette assemblée, peu exigeante cependant à l'égard de la foi, en prononçant ces paroles athées : « La loi, voilà mon Dieu, je n'en connais pas d'autre. » Plus tard, il s'attira les honneurs de la proscription, pour s'être écrié, en présence d'une menace d'émeute, que si Paris continuait à attenter à la représentation nationale, on chercherait bientôt sur les rives de la

Seine la place où Paris aurait existé. Réduit à se cacher, il passa seize mois dans une cave du faubourg Saint-Antoine. Là, comme perdu dans les entrailles de la terre, et n'ayant que la mort en perspective, il se tourna vers Dieu. Voici comment il rend compte lui-même de ses expériences : « Je m'aperçus qu'en ma-
« tière religieuse, la solution de la vérité dépend moins
« de l'effort de notre esprit que de la disposition de no-
« tre cœur.... Je reconnus que dans la nuit obscure de
« la métaphysique religieuse, la vérité ne se montre que
« par éclairs qu'il faut saisir, et comme une flamme
« que l'humble prière allume et que l'orgueil éteint....
« Je commençai donc par prier, et, plus en rapport
« avec Dieu, je devins meilleur, plus calme, plus apte
« à discerner la vérité [1]. »

Ce ne fut pas là un mouvement passager : Isnard a prouvé par trente années d'une vie humble et chrétienne la réalité de sa conversion et l'efficace de la prière pour conduire à la foi.

La méthode de la vie intérieure et spirituelle, il appartient aux prédicateurs de vous en rappeler les bases, aux conseillers chrétiens d'en faire l'application.

[1] *De l'immortalité de l'âme*, par Maximin Isnard. Paris, 1802.

Ma tâche est autre. J'ai pour mission de vous dire ce que peuvent, en de tels sujets, l'étude et la réflexion. Je ne suis pas un prédicateur ayant charge d'âmes, ni un théologien accrédité pour vous exposer le dogme de son église. Je suis au milieu de vous comme un homme quelconque, qui, ayant eu le goût et le loisir de réfléchir sur ces matières, vient vous inviter à y réfléchir pour vous-mêmes, sans pouvoir donner de sa parole aucune autre garantie que la sincérité de sa recherche et son sérieux désir de vous dire les choses précisément comme il les pense.

Aujourd'hui, j'ai surtout cherché à vous démontrer que les caractères extérieurs de la révélation de Jésus-Christ la rendent respectable à la raison. Dans notre prochaine séance je m'efforcerai d'établir que la doctrine de Jésus-Christ sur la vie éternelle se recommande à l'esprit, au cœur et à la conscience des hommes de bonne volonté.

SIXIÈME DISCOURS

La doctrine chrétienne de la vie éternelle.

Messieurs,

L'histoire nous montre l'homme partout et toujours inquiet de son avenir. Aux questions qu'il se pose à cet égard, le vaste Orient nous a fait entendre une réponse lugubre, au fond de laquelle nous n'avons trouvé que l'espoir du repos, d'un sommeil profond sans songe et sans réveil. En Grèce, au delà des fantaisies brillantes de l'imagination populaire, nous avons rencontré la parole des sages. Ces sages ont rendu à l'esprit humain des services immortels : ils ont constaté quelques-uns des titres de notre noblesse; ils ont démontré la nature spirituelle du principe de

la pensée; mais, en présence d'une affirmation précise sur notre avenir personnel et conscient, ils ont hésité, et ont gardé pour dernière ressource, l'idée que la vie a si peu de valeur que, dût-elle faire place au néant, il serait encore doux de mourir. C'est Socrate qui parle ainsi, et je m'en suis toujours étonné. Quand je me représente la vie du philosophe d'Athènes, cette existence si pleine et si animée, passée, sous le beau ciel de la Grèce, dans le charme des plus nobles entretiens, je m'étonne que le possesseur de tant de biens fît si peu de cas de la vie. Mais c'est bien Socrate qui déclare qu'il est peu de nos plus belles journées qui vaillent le repos du sommeil.

Jésus-Christ paraît; à sa voix, une foi profonde dans l'immortel avenir remplit le cœur de ses disciples. L'humanité a rencontré une parole ferme qui, répondant à ses besoins les plus profonds, transforme ses pressentiments mêlés de doute, et voilés souvent par le désespoir, en une certitude joyeuse et sereine. Pouvons-nous nous associer à ces hautes espérances? A la maladie qui nous consume ou nous menace, au temps qui nous entraîne, à toutes ces voix qui nous disent : « Je te conduis à la mort, » pouvons-nous répondre, dans un humble et ferme espoir: « A la vie? » Et, lors-

qu'il s'agit de ceux qui nous ont quittés, au lieu de dire : ils ne sont plus, pouvons-nous dire : ils sont nés à la vie des cieux ? On le conteste. On affirme que la science moderne a relégué au nombre des superstitions la foi dans le Ressuscité. J'ai cherché à établir le contraire, à vous prouver que, toutes choses considérées, nous pouvons nous associer aux grandes pensées d'un homme qui a malheureusement servi plusieurs causes, en sorte que je ne puis lui emprunter ici que l'éclat un peu pompeux de sa parole.

« Ainsi que le disent quelques-uns, assisterions-nous « aux funérailles du christianisme vieilli ? Était-il des« tiné à s'user comme tout le reste ? Devait-il arriver « un temps où lui aussi ne serait plus qu'un souvenir ? « Les espérances du genre humain sauvé sur le Gol« gotha n'auraient-elles été que le rêve de vingt siè« cles ? Devaient-elles rencontrer au bout de ce terme « un second tombeau, un tombeau scellé pour jamais, « et ce tumulte des peuples en mouvement ne serait-il « que le convoi du Christ ? Non, non, laissez ces vai« nes frayeurs aux âmes défaillantes, à ceux dont le « cœur engourdi a presque cessé de battre, et dont la « vue s'est affaiblie dans les ténèbres. Ne vous trou« blez pas de la joie lugubre de ces pauvres insen-

« sés qui, n'ayant que la mort pour se consoler de la
« mort, croient le soleil éteint quand autour d'eux ils
« ont fait la nuit en remuant la poussière du sépulcre.
« Le Christ est ressuscité, il vit, il vivra toujours [1]. »

Le Christ est ressuscité ; c'est la base du repos, le fondement de la foi qui espère sans orgueil et s'humilie sans découragement, parce qu'elle a placé son espérance dans l'amour et le pardon de son Dieu.

Jésus-Christ est le chemin de la vie, de la vie stable et sans fin. La vie éternelle, c'est la réconciliation avec Dieu ; et si vous réfléchissez que Dieu seul est permanent, vous ne vous étonnerez pas d'entendre dire que se réconcilier avec lui, c'est entrer dans l'éternité. La vie éternelle n'est pas seulement à venir, future, l'éternité embrasse le présent et le passé. La vie éternelle existe dès maintenant dans les âmes unies à leur Créateur. Aussi, me bornant à mon objet spécial, je laisse de côté l'histoire des âmes au moment de leur séparation de l'enveloppe périssable qui les revêt ici-bas ; je laisse de côté les mystères redoutables de la justice exercée sur les volontés en révolte ; je ne m'attache ici qu'à la considération du terme où l'amour suprême

[1] Lamennais, *Affaires de Rome*.

veut nous conduire. La vie éternelle est une expression qui, si j'ai bien compté, se trouve quarante fois dans les livres du Nouveau Testament, et quarante fois elle est prise dans le même sens, savoir le bonheur que Dieu nous destine, l'état en vue duquel nous avons été tirés du néant.

Cet état quel est-il ? Que lisons-nous dans les livres saints ? Nous sommes des créatures de Dieu. « Dieu a créé les choses pour qu'elles fussent, » dit Thomas d'Aquin [1]. La première fois que j'ai rencontré ces paroles, je n'ai su y voir qu'une sorte de naïveté. En y pensant mieux, je les ai trouvées d'une grande profondeur, j'ai reconnu la traduction de cette pensée de Jésus-Christ : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » Dieu a créé les choses pour qu'elles fussent ; or les actes de Dieu sont sans repentir ; il ne nous a pas tirés du néant pour nous y replonger ; il ne nous a pas donné la vie pour nous tuer. Ce qu'il a fait, il l'a fait pour toujours. Nous ne sommes pas le produit éphémère du jeu de la vie universelle, la manifestation passagère des forces de la nature ; nous sommes des êtres, et les êtres voulus de Dieu sont durables :

[1] Somme contre les Gentils, à la fin.

c'est une donnée de la foi, c'est même une présomption de la raison. Conduits par un sûr instinct, les matérialistes, qui nous refusent l'immortalité, commencent par nous refuser l'existence ; ils nous réduisent au rang des phénomènes transitoires que manifeste et détruit le mouvement de la matière, seule réelle dans leur pensée.

Dieu veut que nous soyons. Dans quelle condition ? Dans la sainteté, c'est-à-dire voulant le bien et y trouvant le bonheur. Le plan de l'Éternel nous a été révélé. Il nous a créés à son image, et nous a donné le privilége d'établir notre domination sur les éléments de la nature, dans une mesure fixée par sa sagesse et par sa bonté. Une puissance intelligente et libre est l'essence de l'homme, elle est en nous l'image de Celui qui peut tout. Et la puissance créée doit s'associer aux plans de la puissance créatrice. « Ta volonté soit faite, » devons-nous dire, et c'est là la sainteté. Vouloir ce que Dieu veut, c'est vouloir l'accomplissement de l'ordre absolu ; c'est la sainteté, et c'est aussi le bonheur. Si le beau est, comme on l'a dit, la splendeur du vrai, le bonheur n'est que la lumière qui émane du devoir accompli.

Je dois ici m'arrêter un moment à l'examen d'une

idée trop répandue et trop féconde en conséquences pour nous demeurer indifférente.

Un chansonnier peut bien, le verre en main, célébrer le *dieu des bonnes gens*, accueillant avec une égale indulgence tous ceux qui se présentent à lui. Nous-mêmes, dans notre légèreté, nous nous laissons entraîner à parler de ceux qui ne sont plus comme si le dernier soupir de la vie de la terre était nécessairement, et dans tous les cas, la première respiration de la vie des cieux. Nous accréditons ainsi l'idée d'un Dieu bénévole, dont la bonté facile ne laisse aucune place à la crainte, d'un Dieu tel qu'après la mort, nous trouvons nécessairement le bonheur auprès de lui. Ainsi se forme en nous un vague espoir de rencontrer le bonheur, sans la condition de la sainteté ; l'aiguillon de la conscience s'émousse, et nous sommes rassurés dans le mal. Mais ce Dieu lointain, ce Dieu qui semble dormir, pendant l'économie présente, pour s'éveiller un jour dans le souvenir de sa bonté, je ne le connais pas. Celui que je connais, c'est le Dieu en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, qui réside sur la terre, près de nous, aussi bien que dans les profondeurs des cieux ; qui nous voit et connaît nos maux mieux que nous-mêmes. Il connaît nos misères, il sait nos dou-

leurs, et il les permet; Dieu est là et nous souffrons. Ces maux, triste partage de notre nature déchue, me crient bien haut qu'il n'y a de bonheur que dans l'ordre, que Dieu conserve les lois qu'il a établies; que dans son royaume et sous son regard, la souffrance accompagne le péché, la calamité poursuit les égarements du cœur, comme l'ombre suit le corps sous les rayons du soleil. Dans le tremblement de mon cœur et l'épouvante de ma raison, ma raison même, instruite par l'expérience, me force à conclure que là où la révolte contre la lumière durera toujours, les ténèbres n'auront point de fin. Ce n'est pas là mon sujet ; je l'ai dit. Mais il y aurait eu de la lâcheté de ma part à garder sur ce point un silence absolu ; et je vous honore assez pour croire que vous ne m'estimeriez pas si je venais ici sacrifier la vérité au désir de vous être agréable.

La vie éternelle est une vie sainte. Sur la porte du royaume des cieux on lit cette inscription : « Rien d'impur ni de souillé n'entre ici. »

Rien n'est donc éternel que ce qui est saint, ou peut être sanctifié ; et, la sainteté étant la présence de Dieu même en nous, tout ce qui est saint ou peut être

sanctifié, appartient à la vie éternelle. Or, qu'est-ce qui peut être sanctifié en nous ? Notre être tout entier, dans les conditions voulues par le Créateur, car il a créé les choses pour qu'elles fussent. Aussi à la question que nous venons de poser, l'apôtre Paul répond d'une manière précise : tout ; et il développe sa pensée : tout, l'esprit, l'âme et le corps [1]. Arrêtons-nous un moment à ce dernier point.

Le corps n'est pas un élément passager de notre existence. Il doit faire dans l'économie à venir, comme dans l'économie présente, une partie constitutive de notre personne. Le corps ne doit pas se détruire, mais subir une transformation qui le rendra incorruptible et glorieux. Les Athéniens avaient écouté l'apôtre avec patience tandis qu'il leur parlait du Dieu créateur ; ils se moquèrent de lui lorsqu'il leur annonça la résurrection. Cette doctrine soulève encore bien des objections. Et cependant cette doctrine méconnue et raillée est véritablement une des pierres angulaires d'une vraie science de l'homme. Le temps me manque pour vous le démontrer. Permettez-moi pourtant de vous fournir à cet égard quelques indications rapides.

[1] 1 Thessaloniciens, v, 23.

Une pensée assez généralement répandue dans l'antiquité, et qui prévaut encore dans les philosophies orientales, est que le corps est un élément méprisable, un mal. De là naissent deux tendances absolument contraires. Les uns estiment que le sage doit se réfugier dans la partie supérieure de sa nature, sans prendre garde, en aucune sorte, à ce corps grossier et indigne de son attention.

> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense,
> Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

Ces paroles de la Philaminte de Molière ont été souvent développées par une certaine métaphysique. On méprise le corps, et parce qu'on le méprise, on le laisse faire, suivre son penchant et ses appétits. La licence se trouve mise de la sorte sous la garde de la philosophie. D'autres penseurs méprisent le corps moins qu'ils ne le haïssent. Ils s'appliquent à opprimer, autant que possible, cet ennemi de l'âme, à lui refuser tout ce qui dépasse le strict nécessaire; ils arrivent à ces macérations excessives dont l'Inde, en particulier, offre des exemples. Ainsi de la pensée que le corps est

méprisable et mauvais, sortent deux conséquences directement contraires : le relâchement moral le plus entier et le plus dur ascétisme. L'Évangile tarit d'un mot la source de ces erreurs : le corps doit être sanctifié, il doit être « le temple du Saint-Esprit. » Il faut résister à la chair, c'est-à-dire aux convoitises mauvaises et aux appétits déréglés ; il faut dompter l'organisme, parce que les organes doivent être les serviteurs de l'esprit ; mais le corps en lui-même est bon, et, à sa manière, il est appelé à glorifier Dieu.

Abordons une autre idée, voisine de la précédente. Dans les mêmes doctrines, qui font de l'organisme un élément inférieur et mauvais, on rencontre une tendance prononcée à voir dans le corps la condition de l'existence personnelle, à admettre, par suite, qu'une âme sans corps n'aurait plus conscience d'elle-même. La physiologie et la psychologie fournissent des inductions assez solides à l'appui de ces vues, en sorte que la philosophie qui admet une existence des âmes à l'état pur, se trouve souvent en conflit avec les sciences expérimentales. Le corps ressuscitera, dit l'Évangile, et l'Évangile offre ainsi un terrain solide où les naturalistes et les philosophes peuvent se rencontrer dans la vérité.

Telles sont les conséquences importantes de la doctrine chrétienne sur la résurrection des corps. Mais les esprits qui ont une demi-teinture de science et qui savent que les molécules de la matière passent d'un corps organisé dans un autre, demandent en souriant comment feront les âmes, au moment de la résurrection, pour retrouver leur enveloppe, puisque les mêmes molécules auront appartenu à une foule d'âmes successivement. Un peu de science, disait Bacon, éloigne de la religion, beaucoup de science, y ramène. Cette parole célèbre trouve ici son application. La science ne vous dit pas seulement qu'un corps qui se dissout cède ses molécules à d'autres formes organisées ; elle vous dit que, dans le cours de la vie, les particules matérielles du même corps se renouvellent entièrement. Votre corps actuel ne possède plus une seule des parties matérielles de votre corps d'il y a vingt ans. Hésitez-vous à dire que votre corps est le même? Quel est donc ce corps toujours le même, dans le renouvellement de toutes ses parties? C'est le principe de la vie organique, le principe qui a le pouvoir de s'emparer des éléments de la matière, de leur donner la forme et la vie, et de les rejeter, après un certain temps, pour les rendre à la circulation universelle, en les remplaçant par des éléments

nouveaux. C'est ce principe, uni à l'âme par un lien intime, qui est le corps un et permanent. Voilà ce qu'enseigne la science; et, avant la science, saint Paul le disait assez clairement lorsqu'il parlait aux Corinthiens [1] de la graine qui meurt en donnant vie à une plante qui ne renferme plus aucun des éléments de la semence elle-même. Lisez, Messieurs, l'exposition complète de la pensée de l'apôtre, vous comprendrez cette transformation du corps, devenant glorieux et spirituel dans l'économie future; et vous comprendrez aussi tout ce qu'il y a de superficiel dans certaines objections de l'incrédulité. Je reviens à mon objet principal.

Tout ce qui est en nous, ai-je dit, appartient à la vie éternelle : intelligence, volonté, affections légitimes, joies pures et objets de nos affections, inséparables de ces affections mêmes. Ceux qui sont bien morts sont vivants; ou plutôt, dans le ciel et sur la terre, il n'y a de morts que nous, nous et nos pareils, aussi longtemps que nous restons éloignés de Celui qui est la source de la vie. Vous citerai-je ici des textes? Non.

[1] Épître I, chapitre XV.

Prenez le Nouveau Testament; lisez-le avec attention, et cherchez bien s'il renferme une page, une ligne qui vous permette de supposer qu'au delà du voile de la mort, nous ne nous retrouverons pas vivants, ayant la conscience de nous-mêmes, et dans une société sainte, dont Celui qui a voulu être ici-bas notre frère, sera le centre et l'éternelle lumière. Écoutons à ce sujet deux représentants de la pensée chrétienne, séparés par des siècles, mais unis dans une même espérance. « Nos liens communs, » dit un des écrivains de l'ancienne église, Tertullien, « nos liens communs deviendront « d'autant plus étroits que nous sommes destinés à « une vie meilleure, à ressusciter pour vivre d'une « communion spirituelle. Lorsque nous serons près de « Dieu, nous serons aussi près les uns des autres, « puisqu'en Dieu nous ne serons tous qu'un. » En transcrivant ces paroles anciennes, le professeur Néander, de Berlin, y joint, en ces termes, l'expression de sa propre pensée : « Vivre soi-même, mais dans un corps « glorifié, d'une vie nouvelle et glorieuse, telle est « la promesse de l'Évangile. Les âmes qui se sont « rencontrés ici-bas, et qui ont appris à se connaître et « à s'aimer mutuellement, se connaîtront et s'aimeront bien plus intimement lorsqu'elles se retrouve-

« ront auprès de Dieu. Quand l'imperfection sera dis-
« sipée par la perfection, quand la foi sera changée en
« vue, l'amour, rapproché de la source de tout amour,
« rapproché de l'amour même, qui est Dieu, ne fera
« que croître et se purifier [1]. »

C'est donc tout ce qui est en nous qui doit entrer dans le royaume des cieux, oui, tout, sauf le péché, parce que le péché n'est pas un être, mais seulement la déviation de ce qui est. Le péché, c'est la révolte de notre volonté, mais ce n'est pas la volonté ; c'est l'égarement de la pensée, mais ce n'est pas la pensée ; c'est le dérèglement de nos affections, mais ce n'est pas la puissance d'aimer. Et cette déviation, cette perversion de la nature, ce n'est pas l'œuvre de Dieu, c'est la triste création de la créature. Tout notre être est fait pour l'avenir céleste, pourvu qu'il soit dépouillé de l'égoïsme qui est la racine du péché. Il ne faut que renoncer à ce *moi*, centre de notre vie, petit dieu auquel nous dressons un autel en face du Dieu vivant ; il ne faut qu'entrer dans les plans du Père commun, nous aimer comme l'un des membres de la grande famille, du même amour dont nous aimons les autres, sentir

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire du christianisme* (traduction française), tome I, pages 163 et 164.

que toute joie égoïste est un mal, que notre bonheur doit être dans le bonheur de tous ; il faut renverser ces murs mitoyens qu'élève l'orgueil, comprendre que dans le séjour éternel, si nous sommes dignes d'y entrer, nous retrouverons le plus petit, le plus méprisé, le plus méprisable de nos semblables, s'il répond à l'appel de Dieu, ne fût-ce qu'à la onzième heure ! Je sais bien que cette pensée répugne parfois à notre cœur. Je sais bien qu'il est tel de nos semblables dont nous sommes tentés de dire qu'avec lui nous ne voudrions pas du Paradis. Mais, Messieurs, si, par une dispensation douloureuse de la Providence, ce méprisé entre les méprisés, ce méprisable entre les méprisables était votre frère, votre père, votre enfant, vous insurgeriez-vous contre le décret qui lui ferait miséricorde et grâce? Faites donc aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-mêmes !

Tout ce qui est susceptible d'être sanctifié appartient donc à l'éternité, et c'est pourquoi l'éternité commence ici-bas, en un sens. Ce qui est pur, ce qui est bon, ce qui est voulu de Dieu, est voulu pour toujours. L'expérience de la vie ne nous donne-t-elle pas à cet égard une haute instruction? Toute joie coupable amène le dégoût; tout plaisir illégitime produit la sa-

tiété; l'âme livrée aux convoitises est incessamment entraînée de désirs en désirs et de déceptions en déceptions, tandis que les joies pures seules sont fermes et permanentes, tandis que l'âme tournée vers Dieu, et trouvant en Dieu son repos, semble échapper déjà, en quelque mesure, à l'écoulement rapide des choses de la terre. Les éléments durables de notre existence sont donc comme désignés d'avance par leur propre stabilité. Le royaume des cieux est sur la terre, mais il y est sous un voile, comme l'éclat du firmament est là dans le jour le plus sombre. Otez le nuage, vous verrez resplendir l'azur éternel. Aussi Jésus-Christ, qui est pour nous le chemin, est-il en lui-même la vie, parce que, dégagé des nuages du péché, il est la réalisation vivante du plan primitif de la création; surnaturel dans le monde du péché, il est seul la nature selon le décret de l'amour éternel. Et il est venu à nous pour que la vraie vie commence, dès ici-bas, dans l'âme de ses disciples. La vie éternelle sera l'épanouissement d'un germe que possèdent, dès maintenant, les cœurs donnés à Dieu. La graine déposée dans le sol renferme déjà les fleurs et les fruits que les pluies fertilisantes et les rayons vivifiants du soleil en feront sortir un jour. En nous aussi Dieu a placé un germe fécond, au-

quel il ne manque pour s'épanouir entièrement que l'air du ciel et le soleil de l'éternité.

Gardons-nous toutefois de méconnaître l'étendue et l'importance de la transformation que nous réserve l'avenir. La vie éternelle est ici-bas, mais dans quelles conditions? sainteté toujours près de la souillure, lueurs fugitives qui vont s'éteignant dans les ténèbres, joies d'un moment toujours soumises au vent de l'instabilité. Or, nous avons une plus haute espérance. Nous attendons mieux que le prolongement, plus ou moins brillant, de la vie présente; nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre où, hors des atteintes de la misère et du péché, la justice habitera.

Élevons-nous à la considération de cette économie future. Abordons cette étude avec une foi d'enfants, mais en étant des hommes faits quant à l'intelligence: c'est une recommandation de l'apôtre Paul. N'imputons pas à notre foi tous les caprices de notre pensée et toutes les fantaisies de notre imagination.

Que seront les royaumes éternels? Livrez-vous à vos rêves les plus beaux; voyez, dans le monde à venir, des collines couvertes de fleurs dont la terre ignore la beauté; faites réfléchir leur image dans des lacs plus

bleus et plus transparents que le plus pur cristal de nos eaux; éclairez ces sites incomparables des rayons d'un soleil qui ne se couche jamais, entendez monter du fond des vallées du Paradis et du sommet des Alpes de l'éternité les mélodies d'un alléluia sans fin.... Qu'aurez-vous fait? Vous aurez fait de la poésie; vous aurez coloré des reflets brillants de l'idéal les réalités qui vous sont connues. Laissons maintenant intervenir la réflexion. La réflexion nous enseigne que le son dépend de l'oreille, et la couleur de l'œil. Toutes les représentations empruntées aux résultats de notre organisation actuelle sont de nulle valeur pour un autre mode d'existence. L'œil d'ici-bas ne saurait percevoir une autre lumière que la lumière terrestre; l'ouïe de la terre ne peut nous fournir aucune idée des mélodies des cieux. Changez nos organes, tout changera pour nous; la plus haute poésie ne peut soulever la moindre partie du voile qui nous dérobe l'avenir.

Voilà ce que dit l'intelligence des hommes faits. Le monde céleste échappe entièrement à notre imagination actuelle. Si donc vous avez cru que je vous produirais une histoire du Paradis, un tableau descriptif de la vie future, vous serez déçus dans votre attente. Mais que cela ne trouble personne. Avoir beaucoup de

foi, ce n'est pas savoir et se représenter beaucoup de choses : c'est aimer beaucoup et beaucoup se confier. La foi est une connaissance merveilleuse qui comble ses propres lacunes et supplée par elle-même à son insuffisance; car la foi est la certitude que la volonté de Dieu est bonne et parfaite, et que, lorsque nous serons dignes de la connaître tout entière, elle sera agréable à nos cœurs.

Ne faisons donc pas de vaines tentatives pour nous *figurer* le Paradis; mais d'un autre côté, ne nous laissons pas arrêter par un idéalisme abstrait, voulant effacer les promesses qui font notre force et notre espérance. Notre avenir, c'est la vie, la vie réelle et pleine. Nous serons, revêtus de corps spirituels et glorieux, dans une société sainte; et si les splendeurs célestes ne répondent pas à nos rêves les plus beaux, ce n'est pas que notre imagination prenne trop de carrière; c'est qu'elle est impuissante à atteindre des réalités qui la dépassent. Soyons donc pleins d'une espérance qui triomphe de la mort; et sans nous égarer dans des pensées chimériques, efforçons-nous, autant que notre faiblesse peut le permettre, de sonder la valeur de ce mot : l'éternité. Dans ce but, il nous faut prendre la vie et en retrancher la mort; non pas seulement le terme

de la vie, mais ce mourir continuel dont ce que nous appelons la mort n'est que l'achèvement.

Il semble, au premier coup d'œil jeté sur l'univers, qu'il n'y ait dans notre monde qu'une invariable succession d'objets toujours les mêmes. Les eaux qui surgissent au pied des glaciers de nos Alpes vont se verser dans l'Océan. Sous l'action des rayons du soleil, ces eaux s'élèvent en vapeurs, forment les nuages et redescendent en pluie et en neige pour alimenter les mêmes sources d'où elles étaient parties. Le printemps succède à l'hiver, ramenant ces fleurs et ces beaux jours que l'automne avait ravis à l'été. Tout paraît changer, mais tout est monotone. Regardez mieux. En réalité, tout périt peu à peu sous la lente action du temps. Les montagnes s'abaissent insensiblement et descendent dans les vallées. La science nous parle d'espèces animales disparues dont elle retrouve les débris, et nous fait toujours mieux comprendre que le sol de notre planète est l'immense cimetière de tout ce qui a vécu. Les astronomes, à leur tour, nous parlent d'étoiles qui vieillissent et s'éteignent dans les profondeurs des cieux. La vie se maintient à la vérité. Mais qu'est-ce qu'une génération entre celles qui ne sont

plus et celles qui ne sont pas encore? C'est ainsi qu'autour de nous le temps se manifeste partout comme la puissance de la mort. Et que trouvons-nous si nous rentrons en nous-mêmes? Une pensée ne naît dans notre esprit qu'à la condition de faire mourir celle qui l'a précédée : nous sommes incapables d'en former deux à la fois. S'il ne nous était donné de retenir, par la mémoire, quelques lambeaux du passé, et, par la prévision, de nous étendre un peu dans l'avenir, si nous étions réduits à l'instant présent, nous n'aurions pas le temps d'avoir conscience de nous-mêmes et de dire *moi;* car l'instant présent n'est rien que la limite insaisissable séparant ce qui n'est plus de ce qui n'est pas encore. Nos joies aussi et nos douleurs sont tuées par le temps. Quoi de plus fugitif que les satisfactions de notre cœur? et n'avons-nous pas éprouvé la réalité de cette parole : « Notre misère est si grande, que nous n'avons pas même la force d'être longtemps malheureux? » Eh bien! enlevez cette destruction, ce mourir continuel; placez la maturité de l'expérience dans l'élan de la jeunesse; réunissez la sagesse des vieillards à l'enthousiasme des adolescents; que le cœur, riche de ses joies, les garde en s'ouvrant à des joies nouvelles : vous aurez une vie pleine, stable,

d'accroissement, une vie toujours montée et jamais descendue, au prix de laquelle notre existence, telle qu'elle est, ne sera qu'une sorte de mort; vous n'aurez pas encore atteint la conception de la vie éternelle.

Pour avoir l'éternité, il ne faut pas une succession de pensées qui se remplacent, mais une pensée toujours la même. Il ne faut pas une succession de volontés, mais une volonté fixée sur son objet immuable; il ne faut pas des joies qui s'ajoutent à d'autres joies, mais une joie pleine et débordante remplissant le cœur tout entier. A ces exigences, il n'y a qu'une seule réponse: Dieu, Dieu connu, voulu, aimé; et dans cette connaissance, cette volonté et cet amour, la circulation éternelle de la vie divine. C'est bien là ce qui nous est enseigné. « Nous verrons Dieu, » a dit Jésus-Christ; « nous connaîtrons comme nous avons été connus, » dit saint Paul. Comment Dieu nous connaît-il? Il ne connaît pas nos pensées par nos paroles, nos volontés par nos actes, notre nature par ses manifestations extérieures; il nous connaît directement dans notre centre. Maintenant nous ne le connaissons pas ainsi. Maintenant nous voyons seulement dans la nature quelques reflets de sa gloire, et dans l'humanité quelques rayons de son amour. Dans une autre économie,

nous verrons directement la nature et l'humanité dans leur centre même ; nous connaîtrons toutes choses en Dieu leur principe. Alors, tous les voiles étant levés, notre regard pourra plonger dans la source de l'amour infini. Nous n'aurons qu'une seule pensée, mais une pensée qui contient tout ce qui est ; nous nous associerons à une seule volonté, mais à la volonté qui soutient tout. Alors nous aurons la solution des mystères, l'harmonie des contrastes, l'inépuisable variété dans la parfaite unité. Alors la nature sera la grâce, et la grâce sera la nature ; ou plutôt, en dehors de l'action du péché qui a brisé le rayon unique de l'amour éternel, la grâce et la nature, dans leur unité suprême, recevront un nom nouveau qu'il n'est donné à personne de prononcer ici-bas.

Il y a donc deux vues de Dieu : une vue obscure, celle du temps, et une vue claire, celle de l'éternité. Mais quel est ce Dieu que nous connaîtrons ? Est-ce un Dieu dans lequel nous serons absorbés de manière à oublier la créature ? Arrêtons-nous un instant à cette triste pensée, déjà réfutée par nos paroles précédentes, mais qu'on ne saurait trop réfuter. Il est une théologie qui nie ce qui est affirmé dans notre foi : la société éternelle des enfants de Dieu ; il est une doctrine

qui, partant de l'idée que Dieu a tout fait pour sa gloire, en conclut qu'en sa présence on ne saurait plus avoir de pensée pour les créatures. Oui, Dieu a tout fait pour sa gloire; mais avez-vous lu l'Évangile, vous qui semblez oublier que sa gloire est dans sa bonté? En dehors des affections coupables, qui donc vous a appris à opposer le Créateur à ses créatures, l'amour du Père à l'amour de ses enfants? Dieu est amour; le connaître, c'est connaître le plan et les objets de sa miséricorde; vouloir ce qu'il veut, c'est vouloir le bonheur de tous ceux qu'il aime. Sans doute, il est un Dieu jaloux, jaloux de notre cœur qu'il veut tout entier, parce que seul il peut le satisfaire; mais s'il veut s'emparer de notre cœur, c'est pour le purifier, pour en arracher l'égoïsme qui nous éloigne de nos semblables comme de lui, pour que nous puissions, en lui et par lui, aimer tous les membres de son immense famille. Ah! que nous avons de peine à croire au divin amour! Voici que le Dieu souverain, le Dieu qui, aux jours de Moïse, s'appelait « Celui qui est, » qui remplit tout l'Ancien Testament des témoignages de sa souveraineté, voici qu'aux jours de l'Évangile, il prend un nom nouveau; et parmi tous les noms pouvant désigner ses attributs, il en choisit un: il se nomme *le*

Père ; et pour qu'en nous adressant à lui, nous ne séparions jamais nos frères de nous-mêmes, il veut que nous disions : « Notre Père. » Jésus-Christ ne laisse échapper aucune occasion de rappeler que l'amour pour Dieu ne saurait être séparé de l'amour du prochain. Lorsque saint Paul nous dit que Dieu sera *tout*, il se hâte d'ajouter, *en tous*, pour que personne ne puisse penser que Dieu absorbera les êtres qu'il a créés. Et tout cela vient parfois se briser contre une théologie toute d'une pièce, qui prend pour la vérité les inexorables conséquences d'une logique sans frein !

Pour bien vous signaler ce danger, je veux le montrer en action, chez un homme dont vous ne m'accuserez pas d'avoir méconnu la valeur ; je veux parler de Pascal. Pendant sa dernière maladie, il désolait sa sœur en repoussant les témoignages de sa tendresse, parce que, disait-il, « il est injuste qu'on s'attache à « moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontaire- « ment. Je tromperais ceux en qui je ferais naître ce « désir, car je ne suis la fin de personne, et n'ai pas « de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? « Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc [1]. »

[1] *Vie de Pascal*, écrite par sa sœur.

Pascal parle ici comme s'il oubliait la vie immortelle qui nous est promise. Cette direction de sa pensée donne parfois quelque chose de dur aux écrits et même à la conduite de ce grand serviteur de Dieu. Du reste, c'est seulement lorsqu'il était question de lui-même qu'il raisonnait de la sorte. S'il ne se croyait pas assez réel pour se laisser aimer, il croyait assez à la réalité des autres pour se dévouer à eux sans réserve. Pauvre Pascal ! il affligeait sa sœur en se refusant aux témoignages de son affection, et plus il avançait dans la vie, moins il pouvait comprendre le service de Dieu autrement que dans le service du prochain. Écoutez : Atteint déjà de sa dernière maladie, il avait reçu dans sa maison un pauvre. Ce pauvre fut atteint d'un mal contagieux qui réclamait l'isolement. Ce fut Pascal qui sortit de sa propre demeure, où il ne devait jamais rentrer, pour en laisser la libre disposition à son hôte. C'était un chrétien, celui-là ! Et il est presque beau de se tromper, lorsque, par sa conduite, on donne un pareil démenti aux erreurs de sa pensée. Mais non, l'erreur est toujours un mal. Dieu a créé les choses pour qu'elles fussent ; nos frères sont nos frères pour l'éternité ; le Créateur a fait le cœur de l'homme pour l'aimer et pour aimer en lui chacun de ses enfants. Les affections

saintes sont éternelles; car la charité est pour toujours.

Ainsi, Messieurs, la vie éternelle nous apparaît sous deux faces : elle commence pour nous dans le temps, c'est l'époque de la foi; elle se continuera dans l'éternité, ce sera l'époque de la vue; mais elle est identique dans son essence : vouloir ce que Dieu veut.

Et maintenant, engagés comme nous le sommes dans le temps, nous est-il permis de saisir quelque chose de l'éternité? et notre âme, sans se livrer aux fantaisies trompeuses de l'imagination, pourrait-elle obtenir un avant-goût de sa condition à venir?

Il y a plus de quatorze siècles que, sur les rivages de la mer d'Italie, cette vie éternelle dont nous parlons faisait le sujet de l'entretien d'une femme qui allait mourir à la vie, et d'un homme, jeune encore, qui venait de mourir aux passions. Avez-vous vu la gravure d'un tableau d'Ary Scheffer, au bas de laquelle on lit ces mots : « Saint Augustin et sa mère sainte Monique? » Avez-vous remarqué ces deux regards, dirigés vers le même ciel, où l'un va chercher l'avant-goût d'une félicité prochaine, et l'autre la force nécessaire à cette action qui devait remuer l'Église, et à

la production de cette parole dont les accents vibrent encore après quatorze siècles ? Voici la page qui a inspiré le peintre. C'est Augustin qui parle :

« A l'approche du jour où ma mère devait sortir de « cette vie, il arriva que nous nous trouvâmes seuls, « elle et moi, appuyés sur une fenêtre dont la vue s'é- « tendait sur le jardin de la maison où nous étions « descendus, au port d'Ostie. C'est là que, loin de la « foule, après la fatigue d'une longue route, nous at- « tendions le moment de la traversée. Nous étions « seuls, conversant avec une ineffable douceur ; et, « dans l'oubli du passé, dévorant l'horizon de l'avenir, « nous cherchions entre nous quelle sera pour les « saints cette vie éternelle que l'œil n'a point vue, « que l'oreille n'a point entendue, et où n'atteint pas « le cœur de l'homme. Et, portés par un élan d'amour « vers Celui qui *est,* nous nous promenâmes, par les « échelons des corps, jusqu'aux espaces célestes d'où « les étoiles, la lune et le soleil nous envoient leur lu- « mière. Et montant encore plus haut dans nos pen- « sées, dans nos paroles, dans l'admiration de vos œu- « vres, Seigneur, nous traversâmes nos âmes pour at- « teindre la sagesse incréée, qui est ce qu'elle a été, « ce qu'elle sera toujours, ou plutôt en qui ne se

« trouve ni avoir été ni devoir être, mais l'être seul,
« parce qu'elle est éternelle ; car avoir été et devoir
« être excluent l'éternité. Et en parlant ainsi, dans
« nos élans vers cette vie, nous y touchâmes un in-
« stant d'un bond du cœur, et nous soupirâmes en y
« laissant captives les prémices de l'esprit, et nous
« redescendîmes dans le bruit de la voix, dans la pa-
« role qui commence et finit. Nous disions donc :
« qu'une âme soit en qui les révoltes de la chair fas-
« sent silence, qui se fasse silence à elle-même, qu'ou-
« blieuse de soi, elle franchisse le seuil intérieur ; que
« la dernière voix s'évanouisse dans le silence après
« avoir élevé notre âme jusqu'à l'auteur de toutes cho-
« ses ; et qu'il parle lui seul, non par ses créatures,
« mais par lui-même ; qu'il nous parle, lui seul que
« nous aimons en tout ; qu'en l'absence de tout il
« nous parle ; que notre pensée se soutienne dans son
« essor, et que, toute vue d'un ordre inférieur cessant,
« elle seule ravisse, captive, absorbe le contempla-
« teur dans ses secrètes joies ; qu'enfin la vie éternelle
« soit semblable à cette fugitive extase qui nous fait
« soupirer encore ; n'est-ce pas la promesse de cette
« parole : *Entre dans la joie de ton Seigneur ?*... Telles
« étaient les pensées de cet entretien, et ce jour même

« ma mère me dit : Mon fils, en ce qui me regarde, « rien ne m'attache plus à cette vie ; qu'y ferais-je? « Il était une seule chose pour laquelle je désirais sé- « journer dans cette vie, c'était de te voir chrétien « avant de mourir ; mon Dieu me l'a donnée avec sur- « abondance ; que fais-je encore ici [1] ?

Messieurs, je cite un fait, je n'établis pas une doctrine. Dans cette page, où la foi d'un chrétien s'exprime dans la langue de Platon, saint Augustin déclare avoir obtenu, pour un instant, une intuition de la vie éternelle, un éclair, quelque chose qui dépasse la pensée et ne peut s'exprimer par la parole et le bruit de la voix. Je n'ignore pas les dangers de la recherche d'états semblables, les écueils du mysticisme ; mais je n'ignore pas non plus les dangers de la dispersion religieuse, d'une piété sans recueillement qui jette aux quatre vents des cieux la lumière d'une lampe où l'huile finit par manquer. Nous n'avons pas à demander compte à Dieu des grâces particulières qu'il peut accorder aux âmes. Dans la recherche d'une union intime avec lui, il n'y a pas de péril, si l'on n'oublie pas que Dieu ne reconnaît d'adoration légitime que celle

[1] Saint Augustin, *Confessions*, livre IX.

qui produit la charité ; si l'on n'oublie pas que le Dieu de Jésus-Christ est le Dieu de la conscience, dont la volonté éternelle a reçu parmi les hommes un nom auguste et sacré : le DEVOIR.

SEPTIÈME DISCOURS

La religion.

Messieurs,

Il existe dans les œuvres de l'historien grec Xénophon un petit livre retraçant avec beaucoup de charme et de pureté l'intérieur d'une famille honnête d'Athènes, il y a 2200 années. Ce livre est intitulé l'*Economique.* Le héros, nommé Ischomaque, rend compte du côté religieux de son existence dans les termes que voici : « Je m'efforce de mériter, par de justes prières, « la force, la santé, la considération, la bienveillance « de mes amis, l'avantage de sortir honorablement des « combats. Je demande enfin aux dieux des richesses, « fruit d'une honnête industrie. »

Cette prière de l'honnête Grec exprime fort clairement une manière de comprendre la religion, dont le caractère propre est de mettre le ciel au service de la terre. S'il est des dieux influant sur nos destinées, il est raisonnable de faire son possible pour se concilier leur faveur, et de mettre sous leur protection sa personne et ses propriétés. Le culte devient un supplément aux voies ordinaires par lesquelles l'homme se procure les biens et les avantages de ce monde. La prière monte vers le ciel avec l'espoir d'en redescendre sous la forme d'un accroissement de fortune, de réputation et de bien-être. La piété s'attache aux promesses de la vie présente et s'y arrête. Se contenter de la vie présente nous est moins facile peut-être qu'aux habitants du monde ancien :

Une immense espérance a traversé la terre;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Toutefois, il ne serait pas difficile de reconnaître au milieu de nous les signes manifestes de pensées religieuses semblables à celles d'Ischomaque. Ne nous arrive-t-il pas souvent, dans le secret de nos cœurs, de demander à Dieu beaucoup plus que notre pain quotidien, et d'invoquer Celui qui est le maître des joies et

des douleurs de la vie, plus encore que le Dieu de l'éternité? Cette religion toute humaine n'a pas le droit de fixer longtemps notre attention.

Il est une autre idée de la religion, également fausse, mais plus élevée, plus sérieuse, et qui mérite par conséquent de nous arrêter davantage.

En présence des réalités manifestées par l'expérience, l'homme a la faculté de concevoir quelque chose de mieux que ces réalités. Sa pensée est imparfaite, lente, obscure, au prix d'une pensée plus haute, plus pleine, plus lumineuse, dont il saisit distinctement l'idée. Ses joies passagères et mélangées lui suggèrent l'idée d'une joie pleine et permanente. Les rayons de beauté qu'il discerne dans la nature ou dans l'humanité, l'élèvent à la conception d'une beauté complète, dont les beautés d'ici-bas ne seraient que le pâle reflet. Nous avons, en un mot, la faculté de concevoir l'infini, l'idéal. A cette faculté merveilleuse répondent des sentiments d'une nature particulière, qui portent visiblement le sceau de la noblesse et de l'élévation.

Dès qu'il constate ce fait et en accepte les conséquences, l'homme peut arriver à comprendre que ce qui fait le prix de la vie, ce n'est pas l'argent, le bien-être, les petites et mesquines ambitions qui nous travaillent

à l'ordinaire, mais la culture de l'intelligence, de l'art, de la poésie, mais l'effort de l'âme quittant le cercle étroit de la réalité, et ouvrant ses ailes au souffle de l'idéal, pour prendre son vol vers l'infini. Écoutez à cet égard un homme que j'ai combattu devant vous, et que je vais combattre encore, le regardant comme un des plus dangereux adversaires de la vérité, ce qui m'impose en quelque sorte l'obligation de ne vous laisser ignorer ni son beau talent, ni le caractère élevé que peut revêtir sa pensée :

« La vraie religion, dit M. Renan, est le fruit du « silence et du recueillement...... Elle naît, avec la « délicatesse morale, au moment où l'homme ver- « tueux, rentrant en lui-même, écoute les voix qui s'y « croisent. En ce silence, tous les sens étant apaisés, « tous les bruits du dehors étant éteints, un murmure « pénétrant et doux sort de l'âme et rappelle, comme « le son lointain d'une cloche de village, le mystère de « l'infini. Semblable alors à un enfant égaré qui cherche « vainement à démêler le secret de sa naissance in- « connue, l'homme qui médite se sent dépaysé. Mille « signes de la patrie provoquent chez lui de mélanco- « liques retours. Il s'élève au-dessus des terres fan- « geuses de la réalité, vers des champs pénétrés de

« soleil ; il sent les parfums des jours antiques que les « mers du Sud conservaient encore quand les vaisseaux « d'Alexandre les parcoururent pour la première fois. « La mort, en habit de pèlerin, revenant de la Terre « Sainte, frappe à la porte de l'âme, qui commence à « sentir, ce qu'elle ne voyait pas dans le trouble de la « vie, qu'il lui sera doux de mourir[1]. »

Voilà des paroles dont il ne faudrait pas toujours serrer le sens de trop près, des images qui ne supporteraient pas un examen attentif, mais enfin, en un certain sens, voilà de belles paroles. Pour l'homme enfermé dans la vulgarité de la vie, et ne voulant rien voir au delà des horizons bornés de nos affaires ou de nos plaisirs, il n'y a ni poésie ni religion. Il existe donc bien, comme on l'a dit, entre la poésie et la religion « un rapport d'essence et de nature[2]. » Cette thèse est irréprochable dans sa généralité ; mais — et c'est ici le suprême danger, surtout pour les hommes voués à la culture de l'art ou de la pensée — dès que cette thèse se précise, elle donne lieu à deux conceptions religieuses, non-seulement différentes, mais pleinement contradictoires.

[1] *Journal des Débats* du 17 décembre 1859.

[2] Lettres sur la poésie, par M. le professeur Rambert, dans la *Bibliothèque Universelle*, 1859 et 1860.

Dieu n'étant pas seulement le Tout-Puissant, mais aussi la sainteté absolue, l'idéale beauté, l'infini dans tous les sens, dès qu'il sera connu et adoré, l'âme par tous ses sommets montera vers le Père de la vie. Toute haute pensée, toute noble aspiration du cœur, toute admiration de la beauté, deviendra un hymne à l'Éternel. Mais dans la conception de l'idéal on peut aussi, et c'est là, je le répète, le suprême danger, on peut se passer de Dieu et rester seulement en présence d'abstractions qui ne sont plus les attributs d'un être réel, du Créateur tout-puissant. Bien plus, il se trouve des esprits qui, au nom même de l'infini et de l'idéal, prétendent nous interdire de croire au Dieu vivant et vrai. Le mot leur paraît vieux et lourd, la conception enfantine et grossière. La réalité de Dieu pose une borne à notre pensée ; et l'infini, dit-on, ne veut pas de bornes. La loi de Dieu met une barrière autour de notre volonté, et l'idéal ne veut pas de barrières. On affirme que le seul culte digne d'un esprit élevé est de ne rien oser dire de l'être infini. Lui attribuer une volonté, c'est l'amoindrir ; parler de son amour, c'est le rabaisser et le faire à notre image ; on en vient à proclamer que c'est à une sorte d'athéisme qu'appartient le monopole de la piété. Si la matière n'était si grave

et l'aberration si triste, la gageure serait jolie et faite pour séduire des hommes d'esprit.

Telle est une conception qui ne se répand que trop de nos jours. Et voici ce qu'il y a de sérieux sous ces épouvantables paradoxes. Qu'est-ce que l'idéal sans Dieu? Une pensée de l'homme. On adore la puissance qui produit cette pensée; l'homme adore son propre esprit, envisagé dans ses plus hautes manifestations. Dès lors l'Eternel, le Créateur, est une idole dont il faut briser la statue pour laisser la place libre à la sainte image de l'humanité. Ainsi, dans une sphère supérieure à la vulgarité de la vie, se manifestent deux tendances absolument contraires : l'homme s'exalte dans le sentiment de sa divinité et s'appuie sur sa propre force; ou bien l'homme s'humilie devant son Créateur et s'appuie sur l'amour de son Dieu. Ce sont deux religions incompatibles: il faut choisir. Pour nous faciliter ce choix, étudions de plus près la religion du pur idéal. Voyons bien ce qu'elle nous enseigne.

Elle enseigne que l'esprit humain s'égare lorsque, loin de l'idéal, il reste ou tombe dans une préoccupation exclusive des intérêts matériels; mais l'homme ne peut pécher contre un Dieu qui n'est pas, ni violer une loi qui n'a jamais été prononcée. Cette religion réclame

donc de ses sectateurs de l'élévation dans la pensée et de la noblesse dans les sentiments, mais c'est une religion sans conversion, sans humilité et sans repentir. Je ne forge pas ici une chimère. Il y a deux siècles, vivait en Hollande un Juif nommé Spinosa, homme prodigieux, ayant si bien parcouru, semble-t-il, tout le cercle de l'erreur, que l'incrédulité moderne le sachant ou ne le sachant pas, ne fait souvent que reproduire ses thèses deux fois séculaires. Spinosa était un homme doux et pur, aimé de ceux qui vivaient près de lui, polissant des verres pour gagner sa vie, ne voulant pas de la richesse, ne recherchant pas les honneurs et travaillant, dans un modeste silence, à des écrits qui ont placé son nom entre ceux des grands philosophes. Il avait au suprême degré l'idée, le sentiment et le culte de l'infini. Or, cet homme, niant la liberté et même la réalité des créatures, regardait l'humilité comme une faiblesse, et pensait que de toutes les sottises qui sont jamais montées à l'esprit de l'homme, une des plus sottes est le repentir. Direz-vous maintenant que le sentiment de l'infini ne peut pas servir de base à deux religions contradictoires?

Les semences de Spinosa sont cultivées de nos jours sous une forme particulière. Le sentiment de l'infini

est envisagé surtout, par une certaine école, dans son application à la beauté. La beauté justifie tout. Elle est la plus haute des conceptions, et doit être la règle suprême de nos jugements. La beauté sans doute est divine. L'art suivant sa propre loi, et se développant selon sa véritable nature, élève et purifie les âmes. Le bien et le beau sont deux rayons de la lumière suprême qui se rapprochent dans la proportion où ils s'élèvent; il suffit de suivre leur direction pour comprendre qu'ils procèdent de la même source. Il en est ainsi dans l'ordre, dans la règle. Mais faut-il vous apprendre ce qu'il advient sous l'influence des égarements du cœur de l'homme? Si le besoin d'idéal ne conduit pas à Dieu, le rayon céleste se brise; dispersé sur des réalités inférieures, il les colore de lueurs trompeuses, et la beauté dès lors peut s'attacher au mal comme au bien. Lisez le *Mithridate* de Racine. Voyez le vieil ennemi de Rome mourir comme il a vécu, dans l'unité et la force du sentiment unique de son existence; entendez-le prendre son parti de tout, parce qu'il peut dire, en exhalant son dernier soupir :

> Cependant, quelque joie en mourant me console:
> Je meurs environné d'ennemis que j'immole;
> Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
> Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

Il y a de la haine dans ces paroles ; pour un chrétien il y a du péché. Un chrétien niera-t-il que ces paroles ne soient marquées du sceau de la beauté? Lisez le *Paradis perdu* de Milton. Le génie du poëte anglais n'a-t-il pas su revêtir d'une beauté sombre et sublime l'ennemi de Dieu, l'auteur de la perte du genre humain? Le fabuliste a donc raison de nous dire que le bon n'est pas toujours camarade du beau. Comprenez maintenant où l'on peut aller, lorsqu'au Dieu saint on substitue l'abstraction de la beauté. M. Ernest Renan, dans le même article où figurent les paroles que je vous lisais tout à l'heure, écrit un de ces mots qui, pour un esprit attentif, déchirent ces voiles brillants et laissent plonger le regard dans la hideuse réalité qu'ils recouvrent. Parlant d'un des plus immoraux entre les écrivains illustres, d'un des hommes qui ont le plus outragé l'humaine pudeur, il dit : « Boccace « ne se convertit pas. Cela est tout simple : la grande « pensée ne connaît pas de résipiscence, et *le grand* « *art n'a jamais à se repentir*[1]. »

[1] « La Fontaine se convertit. Boccace et l'Arioste ne se convertirent pas. Cela est tout simple : les contes de la Fontaine sont licencieux ; les récits de Boccace et de l'Arioste ne sont que charmants. La grande pensée ne connaît pas de résipiscence, et

Ainsi la morale s'en va. Ce n'est pas seulement le nom sacré de Dieu, c'est aussi le nom auguste du devoir que l'on conserve comme un vieux mot dont on change la valeur. La distinction du bien et du mal est remplacée par celle du vulgaire et du distingué ; le bon goût hérite de la conscience. La religion nouvelle est si large et si tolérante qu'elle accepte tout, tout, y compris le péché, s'il se colore de reflets éclatants ; tout, y compris le vice, sous la seule condition qu'il ait bonne mine et grand air [1].

Je n'ai pas tout dit.

Les raffinements de la pensée et du goût ne sont pas à la portée de tout le monde ; il n'est pas accordé au premier venu de comprendre les hautes abstractions de l'esprit humain, et une religion sans Dieu restera toujours inintelligible aux simples. On accepte ce résultat, et on le proclame. On proclame que l'humanité

le grand art n'a jamais à se repentir. » (*Journal des Débats* du 17 décembre 1859.)

[1] M. Laboulaye, dans le *Journal des Débats* du 3 février 1860, désignant les tendances de M. Renan, sans nommer cet écrivain, s'exprime ainsi : « *Ce n'est plus le bien et le mal qui nous touchent,* c'est la grandeur, la force, l'éclat, la passion, la douleur, la poésie, *tout ce qui brille......* » Je n'avais voulu dire ni plus, ni autre chose.

est irrémédiablement divisée en deux castes. D'un côté la foule des esprits étroits et vulgaires, condamnée à jamais à la superstition ; d'un autre côté la petite aristocratie des sages, qui, pourvu qu'on la laisse se développer librement, n'a aucun souci du reste des hommes. Vous avez cru, Messieurs, que le sentiment de l'humanité avait fait définitivement la conquête du monde moderne. Vous avez cru que la pensée de l'égalité religieuse appartenait désormais à la conscience commune. Détrompez-vous. En plein dix-neuvième siècle on peut écrire, dans le *Journal des Débats* [1], que la vraie religion est synonyme de distinction et de *raffinement.* A la pensée de ces pauvres sauvages, frères déshérités de notre race, courbés sous des superstitions sans nom, et plongés dans une terrible misère, tandis que le chrétien s'étonne de ces dispensations mystérieuses et prie, tandis que le missionnaire s'émeut, et dit à sa patrie un long adieu, un adieu peut-être éternel, pour porter la parole de vie à ces créatures de Dieu déchues et souffrantes, un homme d'esprit, paisiblement assis sur l'un des fauteuils de l'Institut de France, peut écrire cette phrase cruelle qui paraissait,

[1] Numéro du 17 décembre 1859.

il y a dix jours, dans la *Revue des Deux-Mondes*[1] : « Pour moi, je ne vois pas de raisons pour qu'un Papou soit immortel. »

Le sentiment de l'humanité proteste contre ces désolantes théories. Mais comprenons-nous bien. Il est une distinction à laquelle tous doivent aspirer. La foi sincère ennoblit les actes les plus communs et peut donner aux natures les plus vulgaires je ne sais quelle inimitable grandeur. Mais cette grandeur et cette noblesse sont de ces choses accordées par surcroît à ceux qui recherchent premièrement le royaume de Dieu et sa justice. Cherchées pour elles-mêmes, elles se transforment, elles échappent, et, au lieu de la simple grandeur du chrétien, vous n'avez plus que la distinction recherchée du bel esprit.

Pour moi, je crois de toute mon âme à l'égalité des hommes devant Dieu. Pour la vie des sociétés dans le temps, il est des inégalités temporaires aussi, et légitimes parce qu'elles sont absolument nécessaires. Mais, sous le regard du Père commun, et dans le domaine de la piété, il n'est entre les hommes d'autres différences que celles qui naissent de cette piété même.

[1] Cahier du 15 janvier 1860.

Une religion qui serait le monopole de la science et de la haute culture du goût, une religion brisant, au lieu de la rétablir, l'unité de l'espèce humaine, déclarant à jamais impossible la communion universelle des âmes dans la lumière et dans l'amour... une telle religion, je la déclare fausse par cela même. Non, non! la religion de la distinction et du raffinement n'est pas la nôtre. Ce n'était pas, en tout cas, celle de l'humble fils de Marie, qui appelait au repentir les pauvres habitants de la Galilée, et promettait la vie éternelle aux bateliers de Génésareth. Le Dieu de Jésus-Christ n'est pas une abstraction de la pensée, un Dieu manifesté aux intelligences habituées aux spéculations de la philosophie, tandis que l'âme simple n'embrasse que sa trompeuse image. C'est le Père commun que le plus élevé d'entre les hommes peut adorer, à côté du plus humble et du plus petit, dans une même foi et une même espérance. Tout l'Évangile tend à la restauration des âmes, et le principe de cette restauration n'est pas un acte intellectuel, ou un sentiment esthétique, mais la conversion du cœur, la volonté rebelle ramenée à sa loi. Là est l'égalité sainte. Pour accepter l'œuvre rédemptrice, il ne faut ni des études spéciales, ni des sentiments exquis, nés d'une culture raffinée, mais seule-

ment une conscience droite, qui sent son péché et qui réclame la grâce. Et l'homme dans la condition la plus humble, l'homme sans lettres voué aux travaux les plus rudes, la pauvre femme toujours assujettie à un obscur labeur, peuvent être aussi grands devant Dieu que les fronts couronnés aux yeux des hommes, par la science ou le génie, de la plus brillante auréole. Ce qui fait le prix de la vie, c'est le principe qui la domine, quelles que soient les circonstances distinguées ou vulgaires dans lesquelles il se manifeste. Le rayon du soleil n'est ni moins brillant ni moins pur dans la chaumière du pauvre que dans la demeure somptueuse du grand de la terre.

L'œuvre de la religion est de changer le principe de notre vie. Aussi longtemps que l'âme ne s'est pas associée librement aux desseins de la miséricorde éternelle, aussi longtemps que l'égoïsme n'a pas fait place à la charité, le plus grand développement de l'esprit et la plus haute culture de l'idéal n'ont aucune valeur religieuse. Les plus sages des païens l'avaient entrevu, et, dans la lumière de l'Évangile, il n'est plus permis d'en douter. Telle est la religion de Jésus-Christ.

L'Évangile est fait pour tous : il n'est pas le privi-

lége de quelques-uns. De même qu'il s'adresse à tous les hommes, il s'adresse à l'homme tout entier. Il doit atteindre le centre de notre âme, et, à partir de ce centre, toute la vie. Lisez, au commencement du premier de nos Évangiles, le discours du Seigneur, ordinairement désigné sous le nom de *Discours de la montagne.* La pensée religieuse ne vient pas ici s'ajouter, comme du dehors, à une vie réglée d'après des considérations d'un autre ordre ; mais le royaume de Dieu apparaît comme le centre et la fin de l'existence entière. Ce royaume, est-il dit, doit être cherché avant toutes choses, et toutes choses nous seront données par-dessus. Toutes choses, c'est-à-dire selon les dispensations de la Providence, la santé, la considération, le succès ; et aussi, selon d'autres dispensations de la Providence, ces grâces plus précieuses encore dans leur amertume : l'épreuve, la maladie, les revers. Tout doit concourir au bien de ceux qui aiment Dieu, parce que tout, la joie et l'affliction, le succès et l'infortune, nos souhaits accomplis et nos désirs trompés, tout doit servir à détacher les âmes de l'amour d'elles-mêmes, et les mûrir pour la vie éternelle. La religion bien comprise n'est rien, ou elle est tout dans la vie, parce que l'éternité n'est pas, ou devient par cela seul qu'elle existe, la seule fin légitime du temps.

La religion, faisant son œuvre dans le monde, est obligée de se servir des choses du monde; mais il faut qu'elle se serve de tout, et il ne faut pas que rien se serve d'elle. Je m'explique par un exemple. La religion est la couronne et la sauvegarde du foyer domestique; mais n'est-elle que cela? n'est-elle considérée que dans ses rapports avec la famille de la terre? ne vous y trompez pas, dès lors elle perd sa vertu, même pour le but terrestre qu'on lui assigne. « La religion, » dit Mme Necker-de Saussure, « ne doit point avoir « d'autre but qu'elle-même; employée comme moyen, « elle n'a plus d'effet; elle ne réalise les promesses de « la vie présente que pour ceux qui ne recherchent en « elle que le triomphe de l'éternelle vérité. »

La religion doit se servir de tout; mais elle a des manifestations qui lui sont propres, elle use d'instruments spéciaux : le culte, les lectures et les œuvres de piété. Ces moyens, dont la religion se sert et par lesquels elle se manifeste, sont susceptibles de se séparer de l'esprit qui doit les vivifier, de tomber dans les formes vaines, et de n'être plus qu'un corps privé de son âme, c'est-à-dire un cadavre. Vous savez ce que Jésus-Christ disait des bonnes œuvres faites par vanité; et je m'assure que personne ici n'a oublié cette

déclaration de l'apôtre Paul : « Lors même que je « distribuerais tous mes biens aux pauvres, et que je « livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point « la charité, cela ne me sert de rien. » Des œuvres de piété séparées de l'esprit de piété qui doit les produire, ne sont plus des œuvres de piété. La lecture de la Parole sainte, si nous n'en faisons qu'un vain aliment de notre curiosité, n'a plus rien de religieux. Cette Parole n'est pas une encyclopédie du savoir humain, elle est le dépôt des révélations de Dieu pour notre salut ; et nous ne la lisons plus religieusement dès que nous la lisons autrement qu'en vue de l'éternité, et sous l'influence du même esprit qu'elle nous manifeste. « Si « tu savais la Bible par cœur, depuis le commence« ment jusqu'à la fin, » dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, « et que tu n'eusses pas la charité, cela encore serait « une vanité. » Les saintes lectures, le culte, les œuvres pieuses, si l'âme n'est pas touchée, si l'égoïsme n'a pas diminué, si la charité n'a pas augmenté, tout cela n'est donc rien, et j'emploie le mot le plus doux ; il serait facile de dire, sans sortir des limites de la vérité : tout cela est pire que rien.

La religion est une seule chose, mais cette chose est tout; elle est tout sans être rien en particulier. Pour

me faire bien entendre, je ne craindrai pas d'entrer ici dans des détails précis et peut-être vulgaires. Vous rencontrerez la religion partout. Vous la trouverez à la douane d'un État ou à l'octroi d'une ville, non pas pour vous dire si le système prohibitif est bon ou mauvais : cela est l'économie politique; mais pour vous rappeler que la fraude est un vol, et presque toujours un vol doublé de mensonge. Vous trouverez la religion dans le cabinet d'un agent de change, non pas pour vous indiquer des spéculations avantageuses, mais pour vous rappeler qu'il y a des spéculations qui ressemblent trop au jeu, et que le travail et l'économie sont les seuls moyens honnêtes pour rechercher la fortune. Vous trouverez la religion dans la politique, non pas pour vous prescrire telle forme de gouvernement, pour vous dire s'il convient de changer ou de garder une constitution : cela n'est pas de son domaine; mais pour vous demander si ce que vous appelez votre fermeté n'est pas l'aveuglement de vos passions; si ce que vous nommez votre douceur n'est point de la lâcheté; si, devant être fermes pour résister à l'injustice et prompts à abandonner vos intérêts, vous n'êtes pas faciles à sacrifier la justice et âpres dans la défense de vos intérêts. La religion est tout, sans être rien en

particulier, comme le soleil répand en tout lieu sa clarté, sans qu'aucun des objets qui réfléchissent sa lumière soit cette lumière elle-même.

Mais comprenons-nous bien : je ne dis pas qu'il faille toujours parler de religion (Dieu m'en garde !) ; je dis qu'il faut parler de tout religieusement. Il ne faut pas faire toujours des actes de piété, cela est impossible, mais parcourir pieusement le cercle entier de l'existence. La religion doit être le centre de la vie, le soleil intérieur, toujours présent, parce que la religion se manifeste sous la forme du devoir, qui doit être le principe directeur de toute la vie. La morale n'est pas tout l'Evangile ; mais l'Evangile tout entier n'a d'autre but que de restaurer l'ordre moral. C'est parce que l'ordre moral a été violé que Jésus-Christ est descendu sur la terre. « La rémission des péchés, l'abolition de « notre dette, le dessein arrêté de traiter l'homme « pécheur comme innocent, le pardon, en un mot, « scellé et garanti par le plus grand des sacrifices, tout « cela est autre chose que la nouvelle naissance ; mais « nous ne pouvons être sauvés par une grâce qui ne « nous change point. Aucun de vous ne me démentira. « Ce ne sont pas les chrétiens qui pourront prétendre « que le bonheur éternel puisse être le partage de

« créatures dont le cœur est séparé de Dieu. Et quant « aux autres, aux *moralistes* (s'ils permettent qu'on « les appelle ainsi), ce serait renier leurs principes et « les renier gratuitement que de supposer possible un « bonheur auprès de Dieu, qui ne serait pas en même « temps un bonheur selon Dieu. »

Ainsi s'exprime Vinet [1]. La religion est donc tout, parce que, dans sa manifestation extérieure, elle va se résoudre dans la pratique du devoir. Il y a deux morales : celle de l'homme, et celle de Dieu. Je ne voudrais pas ici me livrer à une classification arbitraire, et passer le niveau d'une logique inintelligente sur des faits infiniment complexes. Mais quand il s'agit d'une morale ramenée à son principe et consciente d'elle-même, d'une morale qui puisse embrasser l'existence tout entière, il n'y en a que deux, celle de l'égoïsme et celle du renoncement. L'homme sent trop la dignité de sa nature pour se céder lui-même à un autre qu'à son Créateur ; il se garde, jusqu'au jour où il se donne à Dieu pour se retrouver en Dieu.

La volonté de Dieu, c'est le tout de celui qui a com-

[1] *Études évangéliques.*

pris l'Évangile, c'est l'unité et la seule unité possible de la vie. La volonté de Dieu c'est l'énergie dans l'action et la patience dans la douleur : c'est la consolation dans la peine, et c'est la modération dans la joie ; c'est l'unité. Ai-je besoin de vous dire que c'est le bonheur? Qui ne sait que le cœur partagé est la source de nos misères? Si vous ne comprenez pas les choses du ciel, comprenez du moins les choses de la terre. N'avez-vous jamais rencontré un homme qui, dans des circonstances objet de l'envie des autres, dans la santé, dans la fortune, dans le bien-être, s'ennuie d'un incurable ennui? Pourquoi? Parce qu'il manque à cet homme un but, un intérêt; parce que ses journées passent les unes après les autres sans lien qui les rassemble; parce que, dans la variété de ses plaisirs, le plaisir s'émousse et finit dans le dégoût. Croyez-le bien, ce ne sont pas seulement les misérables, ce sont aussi, et plus souvent peut-être, les heureux du monde qui sentent le poids de la vie, et peuvent répéter cette plainte poétique :

Cependant il faut vivre encore,
Dormir, s'éveiller tour à tour,
Et traîner d'aurore en aurore
Ce fardeau renaissant du jour[1].

[1] Lamartine.

Eh bien, donnez, par la pensée, un intérêt quelconque à ces âmes fatiguées de la vie. Le cœur de ce jeune homme a été rempli d'une passion romanesque. Cet homme mûr s'est attaché à une œuvre utile ; cet autre est dominé par un goût vif et constant pour l'art ou pour la science ; cet autre encore a été simplement secoué par une de ces grandes commotions politiques qui nous remuent assez pour devenir une préoccupation continuelle. Ils ont maintenant une pensée toujours présente qui les saisit au moment du réveil, et ne les quitte que lorsqu'ils vont s'endormir de nouveau ;..... les voilà sauvés de l'ennui.

Mais tout ici-bas est soumis au vent de l'instabilité. On s'attache à un être aimé, la mort le prend. On donne son cœur à une œuvre bonne, la méchanceté la renverse, ou elle périt par ses propres défauts. On se dévoue à sa patrie..... il n'y a qu'une cité permanente : le royaume des cieux ; il n'y a qu'un seul intérêt qui puisse survivre à tout, au milieu des fluctuations de la vie : la volonté de Dieu ; il n'y a qu'un être qui ne puisse jamais nous être enlevé : l'Éternel. C'est pour lui qu'il faut vivre. Comprenez-vous que la vie alors soit une et qu'elle soit heureuse ? Écoutez Racine qui nous a dit les tourments d'un cœur partagé, écou-

tez-le nous dire aujourd'hui les joies d'une âme pacifiée dans le divin amour :

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime[1]?

C'est bien cela, Messieurs, c'est là le repos; c'est la vie éternelle : vouloir ce que Dieu veut. La vie éternelle dans son principe, elle est ce qu'elle sera, et elle sera ce qu'elle est, maintenant dans les obscurités de la foi et au delà du voile dans les splendeurs de la vue.

Voilà la religion. Et si vous l'acceptez, vous êtes, parmi les hommes, un messager de la vie éternelle. Allez l'annoncer. Je ne dis pas assez : allez la faire, comme Jésus-Christ, qui n'a pas seulement semé la Parole, mais a arrosé la semence de la sueur de sa vie et du sang de sa mort. Allez réaliser le plan de l'amour universel; allez dans le monde de la souillure

[1] Chœurs d'Athalie.

pour y porter la pureté; allez dans le monde de l'égoïsme pour y porter la charité; allez dans le monde de la souffrance pour y porter le bonheur. Le programme est beau, n'est-ce pas? et une vie pleine de cette pensée ne connaît plus le vide ni l'ennui. Direz-vous que vous manquez de foi? Et moi aussi, j'en manque; et aucune parole ne me touche davantage que celle de cet homme de la troupe, comme dit le texte de l'Écriture, qui se mit à genoux devant le Sauveur du monde et lui dit : « Je crois, Seigneur! aide-« moi dans mon incrédulité [1]. » Et le Seigneur l'aida. Vous manquez de foi! Mais ne croyez-vous pas au moins quelque chose? ne croyez-vous pas que la pureté vaut mieux que la souillure? que la charité vaut mieux que l'égoïsme? que la paix vaut mieux que le désespoir de nos douleurs ou la tristesse de nos plaisirs? Eh bien! faites selon ce que vous croyez. Gardez-vous de cette piété imprudente qui se dissipe et s'évapore, en se dépassant elle-même par ses propres manifestations, et à la place de la source des eaux vives, laisse bientôt des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau. Mais gardez-vous aussi de cette

[1] **Évangile selon saint Marc, chapitre IX.**

lâcheté intérieure qui nous fait retenir captive la part de vérité qui est en nous. Soyez ce que vous êtes, ni plus ni moins; mais ce que vous êtes, par la grâce de Dieu, en fait de foi et de piété, soyez-le ouvertement, résolûment, et à la face de tous. Voilà la religion, et voici maintenant le problème qu'elle recèle dans son sein.

Nous sommes faits pour l'éternité, mais nous sommes placés dans le temps. Il n'y a qu'un mot qui résume toute notre destinée: l'obéissance à Celui qui nous aime. Et maintenant, cette obéissance, il nous demande d'en faire preuve dans le monde, c'est-à-dire d'accomplir sa volonté dans nos rapports avec les choses de la vie et avec les hommes, rapports qui constituent nos devoirs. C'est là qu'est le problème. Il n'est pas en effet un seul des objets de nos devoirs qui ne soit pour nous un objet de tentation, parce que le mal est dans notre cœur. Quand on nous propose de marcher à la rencontre du mal pour le combattre, souvent, hélas! (et je parle de ceux-là mêmes qui connaissent la source de la force) souvent c'est nous qui sortons meurtris de la lutte. Il y a plus; nous ne sommes pas seulement dans le danger d'être vaincus par le mal que notre mission est de vaincre, mais nous

sommes exposés à trouver dans les choses bonnes, honnêtes, même dans les œuvres de piété, un grand écueil : la dispersion de l'esprit. Les œuvres, et je veux parler des œuvres directement religieuses, directement charitables, les œuvres qui devraient procéder de la source divine, s'en séparent, et ne sont plus que l'objet d'un intérêt tout humain. On se préoccupe d'une bonne action, l'on se rend à une assemblée de piété dans le même sentiment que l'on porte au spectacle, ou au milieu des agitations d'une assemblée politique. Il est difficile de vivre dans le monde et de se maintenir continuellement dans la présence de Dieu; il est difficile de courir la carrière du temps et de ne perdre jamais le sentiment de l'éternité. Voilà le problème.

A cette lutte il y a deux issues extrêmes. Les uns, après quelques efforts, renoncent à la poursuite d'un idéal qui les décourage. Ils se mettent à vivre au jour le jour; mais non comme un journalier fidèle qui accomplit sa tâche. Ils s'oublient, ils se perdent dans les choses, ils se dissipent et ne regardent plus au delà de l'horizon de la vie. C'est renoncer autant qu'il est en eux à la vie éternelle. La seconde issue, c'est de rompre avec le monde, de s'enfermer dans la cellule d'un

cloître ou dans la solitude de sa demeure, pour consacrer tout son temps à la pratique des œuvres saintes, à la contemplation et à la prière, loin des relations ordinaires de la société humaine et des tentations qui en résultent. C'est un effort pour commencer ici-bas, autant qu'il est possible, la vie de l'éternité. Ainsi font quelques âmes. Si Dieu les y appelle, si Dieu les y autorise, qu'avons-nous à dire? Puis, Messieurs, je dois faire observer que ces retirés du monde sont parfois ceux qui exercent sur le monde l'action la plus énergique. Pascal, physicien et gentilhomme, n'aurait pas écrit sans doute le livre des *Pensées*, et ce ne fut pas un médiocre bienfaiteur de l'espèce humaine que le moine qui composa, pour les couvents du quinzième siècle, ce manuel de tant d'âmes pieuses que nous appelons l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Mais ceci n'est pas la règle. La règle c'est la vie, c'est le combat de la vie. Comment donc vivre dans le monde en se maintenant toujours dans le sentiment de la présence de Dieu? Agir et renouveler dans la contemplation et la prière les sources vives de l'action; parvenir ainsi à rendre le recueillement de plus en plus actif, et l'action de plus en plus recueillie: telle est sans doute la voie à suivre. Cette voie n'est pas aussi difficile

qu'on pourrait le penser. « Il ne faut pas beaucoup de « temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa pré- « sence, pour élever son cœur vers lui, pour lui offrir « ce que l'on fait et ce que l'on souffre ; voilà le vrai « *royaume de Dieu au dedans de nous*, que rien ne « peut troubler. Quand la dissipation des sens et la vi- « vacité de l'imagination empêchent l'âme de se recueil- « lir d'une manière douce et sensible, il faut du moins « se calmer par la droiture de la volonté ; alors le désir « du recueillement est une espèce de recueillement qui « suffit : il faut se tourner vers Dieu et faire avec une « droite intention tout ce qu'il veut que l'on fasse. »

Ces paroles sont de Fénelon[1]. Fénelon donne lieu à une remarque que je vous ai présentée. Il a trop oublié parfois que nous ne pouvons pas opposer Dieu à la créature, parce que Dieu est notre Père, et que nous ne devons pas opposer la sainteté au bonheur, parce que, dans le plan de Celui qui est amour, la sainteté et le bonheur ne sont que les deux noms de la même chose. Mais, cette réserve faite, Fénelon est un des grands maîtres de la vie spirituelle.

Il faut que la vie s'alimente à sa source. Il faut in-

[1] *De la présence de Dieu.*

cessamment puiser et repuiser en Dieu le sentiment de l'éternité, que les nécessités de notre existence temporelle risquent toujours de nous enlever. Pour cela, il faut croire à la réalité de la présence et de l'action de Dieu en nous. C'est ce qui nous manque. Ecoutez ici les nobles paroles d'un écrivain de nos jours :

« Croyez-vous à la pénétration mutuelle des es-
« prits? Croyez-vous qu'indépendamment de la parole
« et de la voix, indépendamment des distances, d'un
« bout du monde à l'autre, les esprits influent l'un sur
« l'autre et se pénètrent? Croyez-vous, comme le dit
« Fénelon, qu'en Dieu les hommes se touchent? Croyez-
« vous qu'une pensée, un mouvement, un amour, un
« élan peut vous venir par influence secrète du cœur
« et de l'esprit d'autrui ? Ou plutôt ne savez-vous pas
« que toute âme vit continuellement du mouvement des
« autres âmes, et lutte, résiste, consent, s'accorde
« perpétuellement avec elles? Ne savez-vous pas qu'une
« âme peut sentir en soi une autre âme qui la touche?
« Si vous ne savez pas cela, vous ignorez les choses
« quotidiennes de la terre; comment alors compren-
« drez-vous les choses du ciel? Si vous le savez, si vous
« croyez à cette communication entre âmes et entre
« esprits créés, à plus forte raison vous devez y croire

« de Dieu à vous. Eh bien ! oui, il y a près de vous, en « vous, plus profondément que n'y peut pénétrer aucun « esprit créé, et que vous-même n'y pouvez pénétrer, « il y a Dieu, son influence et sa présence répandues « dans votre âme, depuis sa racine et au-dessous, jus- « qu'au bout de toutes ses puissances et au delà. Et ce « n'est pas seulement une force divine et immense, au « sein de laquelle vous êtes plongé, c'est un esprit qui « éclaire le vôtre, c'est un cœur qui porte le vôtre.

« Oui, il y a quelqu'un en vous outre vous-même. « Vous n'êtes pas seul. Est-ce lui, est-ce moi qui parle « en moi, disait saint Augustin. Il y a, dis-je, quelqu'un « en vous, en ce moment, qui vous regarde et qui vous « aime. Vous le sentez peu, vous le croyez peu, parce « que toute votre âme est ailleurs, plongée et entraînée « dans d'autres joies, d'autres pensées, d'autres avi- « dités, d'autres amours. Faites-les taire, et vous senti- « rez bientôt la présence et l'attrait de Celui qui depuis « longtemps vous parlait, vous regardait et vous ai- « mait [1]. »

Dieu, l'esprit de Dieu, telles sont les sources de la vie religieuse. Mais l'Evangile, par lequel Dieu nous

[1] *De la connaissance de Dieu,* par le père Gratry.

est manifesté et le secours de Dieu promis, l'Evangile se maintient dans le monde par le moyen d'institutions extérieures; et vous m'accuseriez peut-être de rester dans le domaine des abstractions, si je n'abordais, en terminant, cette face de mon sujet.

Jésus-Christ est devenu le point de départ de la société chrétienne. A la parole des apôtres les églises lèvent comme une semence. Ils se rapprochent, ces voyageurs de l'éternité, pour s'entretenir des promesses du Maître et des joies de la patrie. Ils s'unissent pour rassembler les archives saintes de leurs espérances et pour veiller sur ce précieux dépôt. Et chacun de nous, Messieurs, a reçu de la société chrétienne l'Evangile et la face particulière sous laquelle il l'a d'abord considéré. Mais la société chrétienne est brisée : nous y trouvons des églises en lutte avec d'autres églises. Cela est-il indifférent? je dis indifférent quant au sujet qui nous occupe. Est-ce que la constitution d'une église, son culte, l'action qu'elle exerce sur les âmes, la règle de sa foi, est-ce que tout cela est sans effet sur le développement de la piété, et par conséquent sur le développement de la vie éternelle en nous? Qui oserait le dire? Il y a donc ici des questions

secondaires sans doute, mais réelles. Nous voici en présence des matières de controverse; et dans la partie de l'Europe que nous habitons, nous voici en présence des controverses qui séparent les catholiques des protestants, depuis la commotion qui a brisé, au seizième siècle, l'Eglise d'Occident. Ces questions sont graves, elles sont brûlantes au milieu de nous. Soyez tranquilles, je n'y entrerai pas. Je vous dirai tout à l'heure pourquoi. Permettez-moi auparavant de considérer, comme du dehors, ces questions dont j'ai dû marquer la place, et de projeter sur elles la lumière qui rayonne de mon sujet.

Qu'est-ce qu'une controverse chrétienne? C'est une discussion entre deux hommes faisant l'un et l'autre profession de croire en Jésus-Christ et d'être des citoyens de la vie éternelle à laquelle ils aspirent. Qu'en résulte-t-il pour le mode de leur discussion? Elle sera conduite selon cette loi royale : « La vérité dans la charité. »

La vérité : celle qui s'interdit non-seulement d'alléguer un fait faux, mais de fausser un fait véritable par l'interprétation qu'on lui donne; non-seulement de prê ter à son adversaire des paroles supposées, mais d'arracher violemment ses paroles à ce qui les entoure et les

explique; la vérité, qui ne recule pas seulement devant le mensonge volontaire, mais qui use de prudence pour éviter d'involontaires erreurs. — La charité : non pas qu'il faille affadir la pensée par je ne sais quel langage emmiellé et doucereux; mais la charité qui respecte l'adversaire, qui ne se permet pas de soupçonner gratuitement ses intentions; qui, lorsqu'on a reçu, dans la lutte, quelque flèche empoisonnée, interdit de la ramasser sur le sol, ou de l'arracher de la plaie pour la lancer à son tour. Telles sont les exigences imposées à une discussion, par ce seul fait qu'elle est une discussion chrétienne. Et il peut y en avoir de semblables; et toute controverse n'est pas nécessairement cette controverse maudite, qui prend prétexte des choses du ciel pour ouvrir l'écluse aux plus mauvaises passions de la terre.

La bonne controverse, je ne la condamne pas. Elle est légitime, elle est parfois nécessaire; elle peut même devenir un impérieux devoir. Et pourtant, en ce qui me concerne et dans les circonstances actuelles, je n'y entrerai pas. Avant de vous dire mes motifs pour agir ainsi, laissez-moi vous communiquer mes impressions, et veuillez bien comprendre qu'il est à peu près impossible de traiter sérieusement le sujet qui nous occupe

sans donner quelque partie de soi-même, sans livrer à son auditoire quelqu'un des secrets de sa vie. Ecoutez :

Né dans une ville condamnée en quelque sorte, par sa position même, aux luttes confessionnelles qui séparent les protestants des catholiques, j'ai été préservé, par des circonstances que j'appelle un bienfait, de l'emportement de ces luttes et de l'ardeur de ces discussions. Un homme dont je sais que plusieurs de vous gardent la mémoire, l'homme que Dieu m'a donné pour père, m'a élevé dans la pensée que, dans les limites du devoir, il vaut mieux, en toutes choses, s'attacher à ce qui unit qu'à ce qui divise. Il m'a élevé dans l'habitude de recevoir de tout homme, sans regarder à l'habit, et de tout livre, sans m'arrêter à la couverture, tout ce qui est bon, pur, élevé, et toutes les traces bénies de l'esprit vivifiant de l'Évangile. Ce furent mes premières impressions. Puis, élevé dans une des églises du protestantisme, je n'ai pas tardé à reconnaître dans d'autres communautés religieuses des fruits manifestes de vie chrétienne, qui m'ont prouvé que l'esprit de Dieu plane au-dessus des barrières qui nous séparent. Puis, moi qui ne suis pas catholique, je ne puis oublier que je dois à des chrétiens de l'Église de Rome bien des paroles qui m'ont raf-

fermi, bien des exemples de piété qui m'édifient encore. Moi qui ne suis pas catholique, je ne puis oublier que c'est à Fribourg en Suisse, et dans la cellule d'un moine franciscain [1], que j'ai reçu quelques-unes des impressions les plus sérieusement salutaires de ma vie, que j'ai entendu quelques-unes des plus nobles paroles qu'une bouche humaine ait prononcées devant moi, que j'ai vu le plus distinctement rayonner au front d'un vieillard les gages sacrés de nos immortelles destinées. De tels souvenirs, on ne les oublie pas ; on aime à les dire, et si on les oubliait, on se sentirait coupable d'ingratitude envers Dieu. Écoutez encore :

Lorsque je repasse en ma mémoire ces jours, ces tristes jours, où l'on sent la foi vaciller dans son âme, où il semble que le phare aille s'éteindre, et toute lumière disparaître dans les ténèbres, j'en trouve un..... C'était une radieuse matinée de printemps, il y a vingt-cinq années. J'avais eu la funeste idée de tirer de la poudre d'une bibliothèque le dossier vieilli d'une controverse théologique et de le lire en présence de la nature. Et le contraste entre le spectacle offert à mes regards et les pensées qui passaient devant mon esprit

[1] Le Père Girard.

était un contraste amer. Et j'en vins à me demander avec angoisse si cet Évangile qui provoquait ces paroles aigres et petites, ces controverses mesquines et passionnées tout ensemble, pouvait bien être l'œuvre de ce grand Dieu, créateur de cette nature qui était là, devant moi, dans sa splendeur, son calme et sa majesté. L'Évangile est grand comme la nature ; l'amour de Dieu est plus calme et plus serein que la plus radieuse matinée de printemps ; et les mystères redoutables dans lesquels il se manifeste ne sont que l'ombre projetée par le péché sur une œuvre toute de lumière et d'amour. Mais il est des livres soi-disant religieux qui, dans certaines dispositions d'esprit, et à certains moments de la vie, font à l'âme de longues blessures. Je n'aime pas la controverse ; maintenant vous savez pourquoi.

Ce sont là des impressions personnelles. Je les ai dites, pour vous faire bien comprendre le fond de ma pensée, et peut-être, aux yeux de quelques-uns d'entre vous, pour en atténuer les torts. Mais, enfin, nos goûts ne sont pas la règle de notre vie. Il est temps de vous dire mes motifs réfléchis pour penser que, quels que puissent être les droits de la controverse confessionnelle, il est, de nos jours, des œuvres plus pressées à accomplir.

Il y a dans le monde une doctrine qui s'appelle la doctrine chrétienne, ayant sa date précise, ses documents authentiques et son histoire avérée. Vous êtes-vous demandé quelquefois pourquoi les discussions sur le sens de la parole évangélique sont plus vives et plus étendues que les autres discussions de même nature auxquelles se livrent les hommes ; pourquoi l'on est beaucoup moins d'accord sur le sens des dogmes religieux que sur le sens des systèmes des philosophes ? On peut apporter diverses raisons de ce fait. En voici quelques-unes qui me frappent en ce moment. Pendant des siècles, il a fallu être chrétien, sous peine d'exil, de prison ou de bûcher. Plus tard, là ou le pouvoir civil a respecté la liberté religieuse, l'opinion publique a continué à peser fortement sur les consciences. On comprend dès lors qu'à la sollicitation d'intérêts graves et pressants, la subtilité de l'esprit se soit exercée pour donner aux pensées les moins chrétiennes les apparences du christianisme, puisque le christianisme était imposé par la force des gouvernements, ou par la puissance de l'opinion. Je remarque ensuite que, sous l'empire de l'habitude, et en dehors d'une foi réelle, il s'est établi dans la plupart des esprits une identification complète entre l'idée de l'Évangile et l'idée de la

vérité. Nombre d'hommes s'efforcent, en conséquence, de se persuader à eux-mêmes, de très-bonne foi, qu'ils sont restés dans l'enceinte de l'Évangile, lors même qu'ils en ont franchi toutes les barrières. Personne ne songe à se dire disciple de Fourrier s'il se raille du phalanstère ; nul ne pense être disciple de Hobbes s'il croit au droit et à la justice ; on ne se donne pas pour voltairien, si l'on croit à la révélation ; mais on se dit chrétien, et on pense l'être, dans des conditions telles que, s'il s'agissait de toute autre chose, on appellerait le sourire sur les lèvres de l'historien des idées, même le moins attentif. Ces causes d'altération de la pensée religieuse tendent à disparaître. Nous sommes libres ; dans ce pays, grâce à Dieu, nous jouissons plus qu'ailleurs d'une pleine liberté de conscience. Quant à l'empire de l'opinion, la négation de l'Évangile n'entraîne plus aucune flétrissure dans une partie considérable de la société moderne. En présence du grand courant des écrits contemporains et des tendances religieuses des principaux organes de la publicité, il est permis de le dire : les jours sont venus où, pourvu que l'on observe certaines convenances, on peut rompre sans péril avec les traditions évangéliques. Personne ne doit se sentir obligé de paraître chrétien. Sauf quelques si-

tuations particulières, rien ne s'oppose à ce que les pensées qui s'éloignent de Jésus-Christ se reconnaissent et s'affirment pour ce qu'elles sont. Nous sommes donc bien placés pour constater, en dehors de toute préoccupation, le christianisme tel qu'il est.

Le christianisme affirme la réalité du Dieu destinant ses créatures à la vie éternelle ; le péché de la créature qui la sépare de son Dieu; la grâce de la rédemption qui l'y ramène, lorsque cette grâce est acceptée. Telles sont les bases de l'Évangile, aussi faciles à lire dans les documents primitifs et dans la tradition générale, que peuvent l'être les bases de la doctrine de Platon ou de la religion de Brahma, reconnues et constatées sans hésitation par les historiens. Or, ces vérités essentielles, fondement de la foi chrétienne, qui est-ce qui les conserve dans le monde?

Chrétiens catholiques, vous dites que c'est votre église, et vous dites vrai, car ces articles sont écrits dans vos symboles, comme dans ceux de toutes les grandes communautés chrétiennes.

Chrétiens protestants, vous dites que c'est l'Écriture, et vous dites vrai ; car si l'Évangile n'est pas dans le Nouveau Testament, il n'est nulle part.

Chrétiens, et sans vous arrêter à ce qui vous sépare,

vous devez affirmer que ces vérités sont conservées par la volonté éternelle et par la puissance de Dieu, qui ne permet pas qu'elles disparaissent de la terre.

Quand ces bases sont ébranlées plus qu'à l'ordinaire, ne faudrait-il pas avant toutes choses les soutenir? Le devoir des membres de toutes les églises n'est-il pas de s'unir pour une lutte commune? Et, croyez-le bien, je ne viens pas vous parler de vaines utopies, et rêver quelque fusion, dans une même société religieuse, entre catholiques et protestants. L'unité extérieure de la chrétienté ne peut être qu'un objet de foi, une de ces choses qu'on espère contre toute espérance. Je ne sais pas si personne peut voir à l'horizon le moindre signe précurseur de ce grand événement. Toutes choses sont possibles à Dieu; ce qui est possible à l'homme, le voici. Dans une lutte où leurs convictions communes sont engagées, les chrétiens, sans sacrifier aucune partie de leurs convictions, sans entrer dans des transactions impossibles, et, si vous me permettez cette figure, en gardant chacun leur uniforme et leur drapeau, les chrétiens pourraient combattre ensemble pour ce qui les intéresse tous également. Direz-vous que c'est sacrifier les droits de la vérité? Sacrifier les droits de la vérité! Eh! qui vous l'a dit, que vos discussions et

vos controverses sont le meilleur moyen de conquérir la vérité et de la défendre? Sans doute, lorsqu'on oppose à l'Évangile la science et le raisonnement, il faut bien répondre par la science et le raisonnement. Lorsqu'on veut élever une muraille entre les âmes et Dieu, au nom de l'intelligence, il faut bien recourir à l'intelligence pour abattre cette muraille. Mais, dans l'enceinte de la foi, si l'on disait qu'affirmer cette foi par ses paroles et surtout par sa vie, c'est, après tout, le plus puissant moyen de prosélytisme; si l'on disait que l'esprit de paix pourrait bien être le précurseur de l'esprit de lumière, dirait-on quelque chose de contraire à l'Évangile?

La lutte contre la foi commune à tous les chrétiens existe vive et puissante autour de nous. Ses proportions croissent de jour en jour de manière à épouvanter ceux qui en suivent le développement. On nie Dieu, on nie Jésus-Christ, on nie la vie éternelle. La lutte est ouverte en Allemagne, où, après une philosophie idéaliste, qui voulait expliquer tout au moyen de l'homme sans Dieu, apparaît un matérialisme grossier qui veut expliquer tout par la nature sans l'esprit. La lutte est manifeste en France, où des savants, des historiens, des critiques semblent conjurés pour ébranler les bases de

toute foi religieuse. Je vous ai fait entendre un membre de l'Institut, M. Barthélemy Saint-Hilaire, déclarant qu'au nom de la science, de l'histoire, de la métaphysique, on s'efforce à Paris, au milieu du dix-neuvième siècle, et sous prétexte de nouveauté, de reproduire les désolantes doctrines du Bouddha. Je pourrais vous faire entendre encore M. Saisset, professeur à la Sorbonne, jeter, dans un livre récent[1], un véritable cri d'alarme, et déclarer que de tous les grands courants de la pensée qui s'agitent autour de lui, il n'en est pas un seul qui n'aille à la négation du Dieu vivant et personnel. Et ce n'est pas dans l'ombre que se produisent ces doctrines ; elles s'étalent dans les recueils les plus répandus de l'Europe, sans scrupule de la part des rédacteurs, et trop souvent sans scandale de la part des abonnés. C'est le droit de la liberté. Et prenez-y garde, ce que je déplore, ce n'est pas la liberté (Dieu m'en préserve), mais les pensées que la liberté manifeste, et qu'il est peut-être bon, qu'il est peut-être utile qu'elle manifeste, quand par malheur ces pensées existent.

Ce n'est pas tout. Tandis que l'Evangile est attaqué du dehors, dans l'enceinte même de la chrétienté, au

[1] *Essai de philosophie religieuse.*

sens extérieur et matériel de ce mot, il est l'objet d'attaques plus dangereuses peut-être. Dans la savante Allemagne et sous son influence, on voit des hommes d'église défendre contre d'autres hommes d'église, quoi? un symbole ecclésiastique? C'est le fait normal. Le sens des révélations de Dieu? C'est encore le fait normal. Quoi donc? On voit des hommes d'église réduits à défendre contre d'autres hommes d'église la réalité même des révélations de Dieu, la réalité de la résurrection de Jésus-Christ, ce fondement historique de toute la prédication des apôtres, la résurrection de Jésus-Christ, dont saint Paul nous dit : « Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, et vous êtes encore dans vos péchés. » Faut-il tout dire? On voit des hommes d'église réduits à défendre contre des hommes d'église l'immortalité de nos personnes, cette glorieuse espérance des fidèles de tous les âges. Et ne croyez pas que je viens tirer de la poudre des écoles un fait oublié, pour le traîner au jour avec une maladroite imprudence. Non; ces faits se produisent au grand soleil de la publicité. Voilà où nous en sommes!

Dans une situation semblable, les églises chrétiennes auraient mieux à faire peut-être que de prolonger les controverses du seizième siècle, ou des controverses

moins importantes encore. Elles auraient mieux à faire que de creuser comme à plaisir, et tous les jours davantage, le fossé qui les sépare. Pour moi, il m'est arrivé de me dire que le mieux après tout serait d'affirmer paisiblement sa foi, et de ne contredire personne. Mais, s'il faut descendre dans l'arène des opinions humaines, je me sens plus pressé de contredire celui qui nie mon Dieu que de contester avec celui qui l'adore. Je me sens plus pressé de contredire celui qui nie mon Sauveur que de bien établir tous mes dissentiments avec celui qui place son espérance dans la croix et la résurrection de l'homme-Dieu. C'est de la controverse aussi; mais c'est de la grande, et je pense qu'il faut la faire. Voilà, Messieurs, la cause, la sainte cause à soutenir. Dans la limite où vos convictions vous le permettent, je vous convie à prendre rang au nombre de ses défenseurs. La parole de néant se répand dans le monde; elle a ses clubs, ses journaux, sa propagande. C'est la voix des hommes de plaisir voulant jouir de la vie et chantant : Qui sait si nous serons demain? C'est la voix des découragés disant : Nous avons heurté, et personne n'a ouvert; le ciel est vide, ou Dieu est sourd. C'est la voix des savants qui, après avoir arraché toute espérance de nos cœurs, se procla-

ment les seuls intelligents et les sages par excellence. Etrange concert, où la voix folle de l'orgie, l'accent plaintif de la tristesse et le sourire de la satisfaction se réunissent dans cette lugubre parole : « Il n'y a rien à espérer après la mort, » et voudraient inscrire sur la porte de la vie les mots terribles que Dante place sur la porte de l'Enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. »

Il faut, Messieurs, que ceux qui n'ont pas laissé toute espérance, il faut que le pauvre et le riche, l'ignorant et le savant, celui qui a rencontré le Ressuscité dans la douleur et près de la mort, celui qui a rencontré le Sauveur dans le repentir, celui qui, dans l'étude, a vu la lumière du Verbe éternel briller à ses regards, il faut que tous ceux qui croient encore à Dieu, à l'âme, au devoir, à la sainteté, à l'immortel avenir, se rapprochent, s'unissent, et, à la parole de néant qui va se répandant sur la terre, répondent avec fermeté : LA VIE ÉTERNELLE !

FIN

nce.
ent
n se
n à
r la
sur
ute

ute
ant
la
le
vu
ut
u
)-
e



